

ABBY GAINES

*Passion
inattendue à
Manhattan*

Garrett. Rachel.
Tout les oppose...
et pourtant !

Prélud'

 HARLEQUIN

SÉLECTION
DU MOIS

ABBY GAINES

*Passion
inattendue à
Manhattan*

Garrett. Rachel.
Tout les oppose...
et pourtant !

Prélud'

OceanofPDF.com

ABBY GAINES

Passion inattendue à Manhattan

Prélud'
éditions  **HARLEQUIN**

OceanofPDF.com

1

Il était en train de rompre avec elle.

Rachel Frye avala une gorgée de champagne. Ce n'était plus vraiment la boisson appropriée pour la soirée, mais cela lui permettait de garder contenance pendant qu'elle suppliait Piers de ne pas la laisser tomber.

Ils se trouvaient dans l'un des bars à huîtres et à champagne les plus courus de Manhattan et une certaine retenue s'imposait.

— Ne te méprends pas, Rachel : je te trouve vraiment attirante et intelligente, et ta compagnie m'est très agréable, lui assura Piers avec le plus grand sérieux. Mais bon...

Il s'interrompit et, poussant vers elle le plateau de fruits de mer, ajouta :

— Une huître ?

— Merci, marmonna Rachel en se servant par automatisme.

Elle devait trouver des arguments convaincants pour le dissuader de rompre. Il n'allait quand même pas lui faire ça chez Crush ! Quand on invitait l'homme avec qui on sortait depuis trois mois dans un restaurant qui servait des mets bien connus pour leurs vertus aphrodisiaques, la dernière chose à laquelle on s'attendait, c'était une annonce de rupture.

— En fait, nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde, asséna Piers.

Elle prit conscience — trop tard — qu'il n'était pas très élégant d'aspirer bruyamment une huître à même la coquille. Elle s'empressa d'avaler sa bouchée dans l'espoir que l'impair passerait inaperçu.

Lui en voulait-il encore qu'elle n'ait pas accepté de partager son lit dès le premier soir ? Était-il vraiment déraisonnable de vouloir faire un peu connaissance avant cela ?

— Eh bien moi, au contraire, je trouve que nous avons beaucoup de choses en commun, rétorqua-t-elle en reposant la coquille vide sur son lit de glace.

Tous deux étaient travailleurs et doués, et Piers venait d'une famille dont elle aurait rêvé d'être issue : son père était l'héritier d'une importante société de comptabilité et sa mère dirigeait le club de bridge local.

— Le problème, c'est que je t'ai vue regarder ta montre au moment où je suis arrivé, tout à l'heure, lui reprocha-t-il.

Elle le considéra sans comprendre.

— Tu m'as vue regarder ma montre ? répéta-t-elle. Eh bien, je devais vérifier l'heure !

Elle saisit sa serviette pour s'essuyer la bouche.

— Rachel, j'avais *deux* minutes de retard. Ce n'est tout de même pas un crime !

— Je n'ai jamais dit que c'était un crime Et je ne l'ai même pas pensé. Quoi, c'est pour ça que tu veux rompre ? Parce que j'ai regardé ma montre ?

Elle devait empêcher sa voix de monter ainsi dans les aigus ! Honteuse, elle détourna les yeux du visage soucieux de Piers pour reprendre contenance.

Ce fut à cet instant qu'elle croisa un autre regard, moins sympathique encore : celui de Garrett Calder. Comme elle, il était directeur de la création chez Key Bowen Crane, l'une des plus grandes agences indépendantes de publicité de New York, située sur Madison Avenue — à deux pas du restaurant où ils se trouvaient. Accoudé au comptoir, il paraissait l'observer.

Elle l'avait remarqué dès qu'elle était entrée dans le bar. Il était hissé sur un haut tabouret de cuir noir, une bouteille de Dom Pérignon posée sur le comptoir devant lui. Dans un établissement aussi sélect, ce champagne devait bien coûter deux cents dollars. En le voyant, elle s'était dit qu'il attendait quelqu'un, mais personne n'était encore venu le rejoindre et il buvait seul.

Calder était un solitaire, elle le savait. Cela n'avait rien d'étonnant, d'ailleurs, étant donné l'air revêché qu'il affichait en permanence, mais de là à boire une bouteille entière de champagne tout seul !

— ... Ça me donne l'impression que tu as besoin de moi, que tu t'accroches à moi comme si...

— Pardon ? se récria-t-elle en sursautant. Je m'accroche à toi ?

Elle était loyale et avait le sens de l'engagement, c'était incontestable. Quand elle avait rendez-vous, elle arrivait à l'heure. Mais il s'agissait là d'une qualité, non ?

— La ponctualité, c'est important pour moi, c'est vrai. Mais je n'ai jamais voulu te mettre la pression.

Quelque chose ne tournait pas rond chez cet homme ! Quoi, parce qu'elle avait jeté un simple coup d'œil à sa montre, il s'imaginait qu'elle allait exiger de lui une promesse d'amour éternel ?

Ce n'était pas dans ses intentions. Du moins, pas avant de s'être assurée que la relation pourrait durer.

— Pourquoi veux-tu rompre au premier obstacle qui se présente, alors que nous avons toutes les chances de le surmonter ? reprit-elle, agacée.

Piers était expert-comptable et il calculait les risques au moindre détail près. Elle aimait son esprit analytique, qui se reflétait sur toute sa personnalité. De fait, quantité de choses lui plaisaient chez lui. Son sens de l'humour discret, sa conversation facile. Il l'attirait aussi physiquement, et leurs ébats lui avaient prouvé qu'elle ne s'était pas trompée.

Quoique, en y regardant de plus près, elle songeait tout à coup que sa calvitie naissante n'était pas des plus sexy. Mais c'était une question de goût : pour certaines femmes, il s'agissait là d'un atout de séduction supplémentaire.

— Quand je suis en retard, expliqua-t-il, j'ai l'impression que tu as peur que je ne vienne pas. Quand nous sommes ensemble, j'ai la sensation que tu n'arrêtes pas de m'observer, comme pour t'assurer que tu m'intéresses toujours. Je me sens en permanence sous pression avec toi, Rachel.

Elle émit un petit rire forcé.

— Ecoute, Piers : je suis une femme active, j'ai un job à responsabilités et je suis très bien payée. J'ai du mal à croire que tu puisses penser que je n'ai pas confiance en moi.

A la vérité, quand elle le voyait arriver avec cinq minutes de retard, elle s'inquiétait bel et bien : pas parce qu'elle redoutait qu'il lui ait posé un lapin, mais plutôt parce qu'elle se demandait si cet homme était vraiment fiable.

Elle lui prit la main sur une impulsion. Il avait des ongles manucurés et la peau un rien trop pâle.

— Nous aurions tort d'agir dans la précipitation et de mettre un terme à une relation intéressante, poursuivit-elle en baissant la voix. Viens chez moi

après le dîner. Je suis certaine que nous parviendrons à surmonter nos problèmes.

A peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle lut de la méfiance dans le regard de son interlocuteur. Puis elle le vit baisser les yeux vers son décolleté — il était temps ! — et ne douta pas qu'il avait aperçu la dentelle noire du soutien-gorge qui dépassait légèrement.

Il secoua la tête avec un soupir.

— Tu es une femme très séduisante, Rachel...

Voilà qui était mieux ! songea-t-elle. Elle repoussa sa chaise en cuir noir, qui crissa sans élégance sur le parquet.

— Allons-y ! lança-t-elle.

Piers se leva à son tour.

— Je préfère te prévenir que je dois me lever tôt demain, déclara-t-il. Je ne pourrai pas passer la nuit chez toi.

Elle immobilisa son geste au moment où elle s'apprêtait à saisir sa veste accrochée au portemanteau.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle d'un ton détaché. Moi aussi, j'ai un rendez-vous à la première heure demain.

Un rendez-vous qui pourrait bien être le plus important de sa vie ! Mais le moment était-il bien choisi pour parler travail ?

— Si nous ne prenons pas le petit déjeuner ensemble, nous pourrions toujours nous retrouver pour le dîner, ajouta-t-elle, désinvolte.

D'autant que, si le rendez-vous se déroulait comme elle l'espérait, ils auraient une promotion à fêter. Cette pensée la rasséra et chassa les inquiétudes qu'elle nourrissait sur sa vie amoureuse.

Piers l'aida à enfiler sa veste, puis sortit quelques billets de son portefeuille. En le voyant froncer les sourcils, elle comprit qu'il était en train de calculer le montant du pourboire, sachant qu'il laissait toujours 17,5 % de l'addition.

Ne pouvait-il pas se contenter d'un calcul approximatif, de manière à ce qu'ils se retrouvent plus vite au lit ensemble ?

Elle se garda cependant de tout commentaire et se retourna vers la sortie. Alors, pour la deuxième fois, elle croisa les yeux de Garrett Calder. Celui-ci leva son verre dans sa direction, comme s'il lui portait un toast accompagné d'un petit sourire ironique.

Que lui arrivait-il ? Elle le connaissait à peine et, d'ailleurs, qui pouvait se prévaloir de bien connaître cet homme ? Une chose était sûre, en

revanche : il la déstabilisait. Elle avait beau se tenir sur ses gardes face à lui, il avait le pouvoir de la troubler au plus haut point, et ce n'était pas simplement en raison du surnom que lui donnaient ses collègues, à savoir « le requin ». Cette image ne la dérangeait pas, mais elle ne pouvait s'empêcher de remarquer l'intelligence qui brillait dans ses yeux, une intelligence qui, associée à la froideur de son expression, laissait suggérer qu'il savait beaucoup de choses et qu'il n'en avait rien à faire.

Et voilà qu'à présent, il avait compris ce qui venait de se passer entre Piers et elle, c'était évident. Et il savait aussi, bien sûr, qu'ils s'apprêtaient à faire l'amour.

Elle se sentit rougir et s'en trouva mortifiée. Tout cela était stupide. Elle n'avait aucune raison de croire que Garrett ait pu entendre leur conversation.

Piers avait enfin posé les billets sur la table et ils purent s'en aller. Un monde fou se pressait au Crush, de sorte qu'ils durent passer juste devant Garrett pour sortir. Quand Rachel parvint à sa hauteur, elle lui adressa un petit signe de tête courtois.

— Laisse tomber, Rachel...

Avait-elle bien entendu ? Perplexe, elle s'immobilisa.

— Pardon ? fit-elle.

Poussé par la foule des consommateurs, Piers, qui arrivait derrière elle, la heurta alors, la projetant vers Garrett. Aussitôt, celui-ci eut un mouvement de recul, comme s'il tenait à préserver son espace vital.

— Supplier, ça ne marche jamais, déclara-t-il alors d'une voix claire.

Cette fois, elle ne pouvait se méprendre... Et Piers non plus, d'ailleurs. Elle sentit l'humiliation l'envahir, mêlée à un sentiment de peur.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, rétorqua-t-elle. Tu dois être ivre.

— Qui c'est, ce type ? intervint Piers.

— Personne. Juste un collègue, répondit-elle en remontant les revers de sa veste.

Garrett louchait en effet vers son décolleté sans la moindre gêne. Une fois promue, songea-t-elle, elle pourrait le renvoyer. Cette pensée ne la réjouit qu'une fraction de seconde ; en fait, Garrett excellait dans sa profession. C'était d'ailleurs ce qui le sauvait, sachant que, sur le plan humain, il était en dessous de tout.

Le barman débarrassa la bouteille de champagne vide et entreprit d'en ouvrir une deuxième.

— Regarde, Garrett, ton rendez-vous est arrivé ! ironisa Rachel, avant de se tourner vers Piers. Allons-y, chéri ! ajouta-t-elle.

L'intéressé tressaillit en entendant ce mot tendre.

— Je voulais juste te mettre en garde, insista alors Garrett. Coucher avec un homme pour le dissuader de rompre, c'est un acte désespéré.

Le barman, qui s'apprêtait à faire sauter le bouchon de champagne, immobilisa son geste et la regarda. Elle se sentit rougir : il avait remarqué son soutien-gorge noir et lui décochait un coup d'œil de connaisseur.

— Je ne sais pas ce qui te pousse à boire tout seul, dit-elle à Garrett d'une voix tremblante, mais cela ne te réussit pas.

— Ma foi, couche avec lui si ça peut te faire plaisir, répliqua Garrett en désignant Piers sans la moindre gêne. Mais, personnellement, je pense que tu pourrais au moins trouver un homme qui ne perd pas ses cheveux.

Rachel vit Piers porter la main à son front.

— En tout cas, ajouta Garrett, quoi que tu fasses, impose tes conditions ! Ce n'est pas à toi de subir les siennes ! Pas de concessions !

— Euh, écoute, Rachel, lança alors Piers d'un ton pressé, en fait, je crois que ce sera pour une autre fois. Comme je te l'ai dit, j'ai un rendez-vous important demain et...

Il n'acheva pas, mais se pencha vers elle pour lui faire la bise, avant de se diriger vers la sortie sans demander son reste. Pourquoi n'avait-elle jamais remarqué qu'il avait les lèvres aussi sèches ?

— Attends ! l'appela-t-elle malgré tout.

Trop tard !

Le bouchon de champagne sauta à cet instant et le barman versa le liquide pétillant dans la coupe. Garrett s'empara de celle-ci et la leva de nouveau vers la jeune femme.

— Tu me remercieras demain ! assura-t-il.

2

La gratitude n'était certainement pas le sentiment que Rachel éprouvait tandis qu'elle attendait l'ascenseur dans le lobby de l'immeuble Key Bowen Crane, le lendemain matin à 7 heures.

En revanche, épuisement et frustration étaient au rendez-vous.

Par la faute de Garrett, elle avait perdu le petit ami parfait. Evidemment, à bien y réfléchir, Piers n'était pas irréprochable, mais l'homme idéal existait-il ? A la précipitation qu'il avait mise à sortir du bar, il y avait fort à parier qu'il n'y aurait pas « d'autre fois » entre eux. D'ailleurs, quand elle lui avait téléphoné, un peu plus tard dans la soirée, il n'avait pas daigné décrocher.

Elle était certaine que tout aurait été encore possible entre eux si Garrett n'était pas venu mettre son grain de sel.

Il lui avait ensuite fallu deux bonnes heures pour arriver à la conclusion qu'il n'y avait plus rien à sauver dans cette relation. Et sa nuit en avait été sacrément écourtée...

Elle étouffait un bâillement quand un signal sonore annonça l'arrivée d'un ascenseur. L'immeuble était l'un des tout premiers gratte-ciel de Manhattan et il possédait toujours ses cabines d'origine. Ce qui était magnifique... Encore fallait-il ne pas être en retard !

Les portes s'écartèrent bruyamment au bout d'une dizaine de secondes et Rachel s'engouffra à l'intérieur de la cabine lambrissée. Elle appuya sur l'étage 56, puis sur le bouton de fermeture et recula, ravie d'avoir l'espace pour elle toute seule...

Un attaché-case introduit entre les portes qui ne s'étaient pas tout à fait refermées en força soudain la réouverture. Elles cédèrent dans un grondement de tonnerre et Garrett Calder pénétra dans l'ascenseur.

— Garrett ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'écria-t-elle malgré elle.

Pour toute réponse, le nouveau venu lui adressa un vague signe de tête, avant de poser sa mallette sur le sol et d'appuyer sur le bouton de fermeture.

Charmant ! pensa-t-elle, résignée, en se préparant à une montée des plus ennuyeuses. Après ce qui s'était passé la veille, elle n'avait pas la moindre envie de faire la conversation, aussi regarda-t-elle droit devant elle et se concentra-t-elle sur la lecture du certificat de sécurité, qui expirait en novembre. Un certificat qu'elle connaissait déjà par cœur, pour l'avoir lu une multitude de fois afin d'éviter de croiser d'autres regards.

Elle avait beau être plongée dans cette passionnante lecture, elle sentait peser sur elle les yeux de Garrett qui la fixait, adossé à la paroi. Quelle impolitesse ! Se comportait-on ainsi dans un ascenseur ? Soudain, Rachel pensa que nombre de ses collègues féminines auraient été ravies d'être à sa place en cet instant. Il était indéniable que cet homme était beau, pour qui appréciait les grands bruns ténébreux dotés d'une épaisse crinière !

Elle avait déjà remarqué que Garrett semblait toujours prendre plus de place qu'il n'en avait besoin. D'où cela venait-il ? Il était grand, certes, mais sa taille n'avait rien de démesuré. Et l'on ne pouvait pas non plus attribuer cette impression qu'il donnait au flot de paroles qui émanaient de sa bouche. Garrett n'était pas bavard, c'était peu de le dire ! Jamais elle ne l'avait vu aussi disert que la veille au soir, et elle s'en serait bien passée, d'ailleurs !

A ce souvenir, elle se redressa et remarqua qu'il n'avait pas encore appuyé sur l'étage de sa destination. Elle tendit la main vers les boutons.

— Tu vas au 54^e ?

C'était l'étage où ils travaillaient tous les deux.

Il grimaça, pressant les doigts sur sa tempe droite.

— Tu peux arrêter de hurler ?

Sa voix était plus rauque qu'à l'ordinaire, ce qui laissait penser qu'il avait bel et bien terminé sa deuxième bouteille de champagne. Il n'y avait par ailleurs rien de moqueur dans ses yeux et l'on pouvait en déduire qu'il n'était pas au meilleur de sa forme. Peut-être même avait-il oublié leur conversation de la veille. Elle se sentit soudain partagée entre deux sentiments contradictoires : un certain soulagement, d'une part, et l'irritation, d'autre part, à l'idée qu'il avait détruit son couple et n'en gardait pas le moindre souvenir.

— Quel étage ? redemanda-t-elle d'une voix plus forte.

Il plissa les yeux.

— Le même que toi.

— Ah bon ? Tu vas au 56^e ? A l'étage des associés ?

Il ne prit pas la peine de répondre.

Ce fut à cet instant qu'elle s'aperçut qu'il portait une tenue particulièrement soignée : cravate anthracite sur chemise noire, costume élégant et fort bien coupé. Une sorte de flash la traversa alors...

Non, c'était impossible !

Elle savait d'avance comment se déroulerait la réunion qui l'attendait. Elle prendrait le petit déjeuner en compagnie des associés et d'un autre candidat, puis serait officiellement nommée « future associée » et se retrouverait en position de force pour consolider définitivement sa place dans l'une des agences de communication les plus célèbres de New York. L'autre candidat serait lui aussi nommé « futur associé », même si, en fin de compte, un seul des deux décrocherait le titre définitif, et le poste convoité de directeur général de la création.

Rachel ne doutait pas qu'elle emporterait la victoire finale. La veille encore, Jonathan Key, président de KBC, lui avait dit avec un clin d'œil rassurant qu'elle était la candidate idéale.

Son concurrent n'était pas — ne pouvait être — Garrett Calder. Ce dernier travaillait chez KBC depuis quelques mois seulement et il avait la réputation de quitter une société dès l'instant où il s'y ennuyait. Il n'avait pas du tout l'étoffe d'un associé.

Elle n'allait quand même pas avoir *deux* concurrents ?

Elle eut la brusque sensation que l'ascenseur rétrécissait et dut prendre une profonde inspiration. Diable, ils n'étaient qu'au 20^e étage ! Plus vite ! cria-t-elle en silence à l'ascenseur.

— Eh bien, Garrett, quand as-tu été invité au petit déjeuner ? demanda-t-elle sur une impulsion, s'efforçant de paraître décontractée.

A l'éclair qui brilla dans les yeux noirs, elle comprit qu'elle avait vu juste. L'atmosphère se tendit d'un coup.

— Il y a deux semaines. Sur le moment, j'avais dit à Tony que cela ne m'intéressait pas, mais finalement, hier soir, j'ai décidé de tenter ma chance.

Hier soir ? Elle préféra ne pas s'attarder sur l'allusion. Il était bien trop important d'en apprendre davantage.

— Et qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ?

— Toi, répondit-il.

Cette fois, une lueur diabolique avait traversé le regard sombre. A l'évidence, son interlocuteur se rappelait mot pour mot leur échange de la veille.

— J'ai l'impression que ta deuxième bouteille de champagne t'a brouillé la mémoire, rétorqua-t-elle en priant pour ne pas rougir. Je ne t'ai jamais encouragé à venir à ce rendez-vous !

— « Pas de concessions ! » Souviens-toi !

Elle fit un effort pour se rappeler ces paroles, qu'elle était sûre de ne pas avoir prononcées...

— Mais c'est toi qui as dit cela ! protesta-t-elle alors.

— Moi ? fit-il. Décidément, je suis brillant !

Elle serra les dents.

— Quand on est associé, fit-elle remarquer, notre rôle est précisément de savoir négocier, de faire des concessions.

Pour toute réponse, il haussa un sourcil indolent.

Décidément, cet homme était *l'indolence* même. Il arrivait chaque jour au bureau à 9 heures, soit une heure et demie après tout le monde et là, sur un coup de tête lié à un abus d'alcool, il décidait d'assister au petit déjeuner de promotion et de lui subtiliser le poste qu'elle convoitait depuis des années !

— Au fait, demanda-t-il soudain, est-ce que ton petit ami t'a donné rendez-vous pour votre prochaine rencontre ?

Elle le foudroya du regard en pinçant les lèvres, mais ne put se refréner longtemps.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, marmonna-t-elle.

— Je suis passé par là moi aussi, tu sais. Enfin, je veux dire qu'on m'a déjà supplié de cette façon. Du coup, j'ai reconnu le langage des corps.

Puis il secoua la tête avec une compassion de toute évidence feinte.

— Je te l'ai dit hier, supplier ne mène à rien.

Rachel sentit les larmes lui monter aux yeux et cligna plusieurs fois des paupières.

— Un bon conseil, Garrett : ce qui s'est passé au Crush ne doit pas sortir du Crush, dit-elle.

Puis elle changea de tactique et poursuivit :

— Cela fait combien de temps que tu es chez KBC ? Six mois ?

Elle savait toutefois qu'il y avait bien plus longtemps qu'elle subissait ce regard à l'impassibilité suspecte, quand tous ses autres collègues s'extasiaient sur son travail.

— Onze, corrigea-t-il d'un ton las.

Apparemment, aligner trois syllabes ce matin-là lui aurait coûté trop d'efforts.

— Autant dire un record pour toi ! Allons, un peu de sérieux, Garrett ! Tu as la bougeotte, tu ne peux pas devenir associé chez KBC !

Il esquaissa une grimace, comme si le son de la voix féminine lui faisait mal aux oreilles.

— Si je te dis que je ne tiens pas du tout à être associé, tu le garderas pour toi ? interrogea-t-il.

Comme si elle allait le croire ! Ce n'était pas pour rien qu'on l'avait baptisé le requin. Il possédait un esprit de tueur qui lui permettait de gagner sans cesse du terrain jusqu'à atteindre son objectif. Ce titre lui permettait aussi d'intimider ses partenaires et de les déstabiliser.

Mais, pour sa part, elle n'avait aucune intention de se laisser impressionner, et surtout pas ce matin !

Après tout, ce surnom, il l'avait peut-être fabriqué lui-même. N'était-ce pas une bonne façon de se vendre ? Elle devrait s'en trouver un, elle aussi. « Le bouledogue », par exemple. Non, cela ne sonnait pas aussi bien que le requin... Et dire qu'ils n'étaient qu'au 24^e étage !

— J'imagine que Tony a ses raisons pour te convier à ce petit déjeuner, déclara-t-elle. Mais je peux t'annoncer tout de suite que tu ne gagneras pas. Qu'est-ce qui t'a pris d'accepter ?

Elle avait peut-être encore le temps de le convaincre de descendre au 54^e étage !

Il garda le silence. Il avait les traits tendus, comme s'il souffrait d'une terrible migraine. Et ce n'était pas en fronçant les sourcils comme cela qu'il serait soulagé ! Au fond de lui, il avait dû se rendre compte qu'elle avait raison. Il ne se coulait pas dans le moule et chacun savait que l'on gagnait rarement quand on n'était pas conforme aux modèles ambiants. A cette pensée, elle se détendit et se sentit presque désolée pour lui.

Peut-être était-ce pour cette raison qu'il était allé boire seul la veille. Il sentait qu'il n'était pas fait pour un tel poste.

— En fait, tu n'es pas en cause, continua-t-elle. Mais, moi, je travaille chez KBC depuis huit ans et je t'assure qu'ici, ça fait toute la différence.

Il la fixa d'un air impassible et elle se surprit à se dandiner d'un pied sur l'autre, soudain mal à l'aise.

— Tu as commencé à quel âge ? Douze ans ? interrogea-t-il d'un ton léger.

Elle comprit qu'il y avait anguille sous roche.

— Dix-huit, rectifia-t-elle avec prudence. Au service du courrier.

— Et elle a gravi comme une grande tous les échelons de l'entreprise, déclara-t-il d'un ton mi-grave, mi-ironique.

— Tout à fait ! affirma-t-elle avec fierté, imperméable à sa moquerie.

— Ce sera donc tes huit ans d'expérience contre mes huit CLIO d'or, fit-il d'un ton amusé. Tu crois qu'on en tiendra compte ?

Ces récompenses distribuées par l'industrie de la publicité représentaient l'équivalent des oscars au cinéma et il était presque indécent qu'il en ait remporté autant. Il les avait obtenus en travaillant dans cinq sociétés différentes. Ils lui avaient aussi rapporté plus d'ennemis que d'amis. Or, devenir associé, c'était prôner la loyauté et le long terme.

— Peuh ! riposta-t-elle, hautaine. De l'esbroufe contre du concret.

Il lui décocha un large sourire, dévoilant ses dents comme pour montrer son intention de la dévorer. Elle croisa les bras, mais les laissa aussitôt retomber le long du corps, peu désireuse de paraître sur la défensive. Elle leva alors les yeux vers le tableau lumineux. Ils devaient être proches, maintenant... Mais non, juste le 36^e étage...

— J'ai d'excellentes références, reprit-elle, et c'est pour cela que j'emporterai le titre d'associé.

— Sans doute...

— Quoi, sans doute ? Tu as des renseignements, peut-être ?

Il ferma les yeux comme s'il souffrait.

— Je t'en prie, arrête de crier ! J'ai eu une mauvaise semaine. Tu me donnes envie d'enlever ma cravate et de te bâillonner avec.

Quel pauvre type ! Les hommes de son acabit ne pouvaient être associés chez KBC. Ailleurs, peut-être, mais pas ici.

Un pauvre type avec huit CLIO ?

Elle se reprit : en fait, il était imprudent de le sous-estimer, mais elle avait encore un peu de temps devant elle pour le dissuader de se joindre au petit déjeuner...

— Il ne s'agit pas uniquement de mes huit ans d'expérience. J'ai passé un nombre incalculable d'heures ici, j'ai obtenu de nombreuses promotions et...

— Oui, grâce aux clients trop timorés pour accepter des projets intéressants, coupa-t-il. Ton travail est trop conventionnel.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler, elle qui s'enorgueillissait de sa capacité à surprendre ses clients.

— Tu veux savoir quel est ton point faible ? poursuivit-il.

— Non !

— Je vais quand même te le dire. Ton point faible, ce sont précisément les huit années que tu as passées ici. Car tout peut changer en une seconde, sache-le, Rachel.

Il croisa les bras à son tour et, sans paraître le moins du monde sur la défensive, poursuivit :

— C'est ce qu'on appelle la minute new-yorkaise. A New York, il suffit d'une minute pour que tout bascule.

Il faisait référence à *New York Minute*, une chanson dont les paroles suggéraient que tout pouvait s'écrouler en un instant : le travail, la famille, la vie... Elle-même n'avait jamais aimé cette chanson.

— Ton point faible, reprit-il, c'est que tu n'es pas à l'affût de ces moments particuliers, qui te permettraient de te libérer de l'avis des autres et de laisser libre cours à ta puissance créative.

Comme si elle pouvait privilégier l'impulsion d'un moment sur une solution mûrement pesée ! Elle serra les poings.

— Ici, la désinvolture n'est pas de mise ! répliqua-t-elle. Non, mais tu t'es vu, avec ta gueule de bois, ton beau costume, ton après-rasage qui sent trop fort, ton...

— Je ne porte pas d'après-rasage, la coupa-t-il en levant les mains devant lui comme s'il se déclarait innocent d'un crime affreux.

— Curieux, dit-elle en reniflant. Alors tu as dû dormir sur un lit de fougères et de zestes de citron.

Il esquissa un lent sourire.

L'effet fut plus puissant qu'un rire à gorge déployé. C'était son truc pour impressionner l'adversaire, se dit-elle, irritée. Et cela lui conférait un redoutable charisme.

— Ce que tu sens, ma petite Rachel, c'est mon odeur à moi. L'eau de toilette, c'est pour les chochottes.

— Je ne suis pas « ta petite Rachel », le corrigea-t-elle tout en étant persuadée qu'aucun homme ne pouvait sentir aussi bon sans avoir recours à un artifice. C'est curieux, mais je ne me souviens pas de cette allusion aux « chochottes » dans ta publicité pour le dernier parfum de Calvin Klein.

— C'était l'an dernier et je croyais alors encore aux vertus de l'eau de toilette.

C'était typique de sa philosophie : ce qui valait aujourd'hui ne vaudrait plus le lendemain.

— Eh bien, moi, je préfère une approche fondée sur le long terme et l'authenticité !

Il la regarda, paupières mi-closes, l'air peiné.

— L'intégrité dans la publicité ? En voilà, un concept intéressant. Mais, hélas, pas de quoi remporter un titre d'associé !

Ils étaient au 51^e étage, constata-t-elle alors avec soulagement.

— Qui d'autre sera présent à ce petit déjeuner, d'après toi ? demanda-t-il tout à trac.

— Clive, répondit-elle sans réfléchir.

— C'est bien ce que je pensais.

Clive Barnes était le seul directeur de la création de leur niveau. Et il avait de l'expérience.

— C'est un type sympathique, dit-elle.

— En d'autres termes, inoffensif ?

Par solidarité envers Clive, qui était chez KBC depuis presque aussi longtemps qu'elle, elle lui adressa un regard désapprobateur, même si elle ne voyait pas non plus en son collègue une réelle menace.

L'ascenseur émit un signal sonore pour leur indiquer qu'ils avaient atteint leur destination. Enfin ! Elle avait hâte d'en sortir et de passer quelques minutes seule pour recouvrer son assurance, car elle allait en avoir besoin. Elle s'approcha des portes encore closes. La cabine s'était immobilisée, mais rien ne se produisit.

Garrett appuya sur le bouton d'ouverture. Sans résultat.

— Allez ! marmonna Rachel.

Déjà, Garrett avait appuyé sur l'Interphone, qui sonna trois fois avant qu'une voix féminine ne s'élève.

— On vous tire de là en moins de deux, promet la femme, après s'être renseignée sur le nombre de personnes présentes dans l'ascenseur et sur leur

état psychique. Enfin, en moins de deux, façon de parler... Mais nous faisons au plus vite, pas de panique !

Il y eut un dé clic et le silence s'installa dans la cabine.

Rachel poussa un soupir.

— Détends-toi, dit Garrett. Profite de l'instant.

Elle lui décocha un regard énervé.

— Franchement, Garrett, je ne vois pas pourquoi tu postules pour ce titre. Tu sais bien que tu n'as aucune chance.

— Tu me rappelles quelqu'un, rétorqua-t-il. Quelqu'un que je n'apprécie pas vraiment...

— Et, moi, je te rappellerai cette remarque quand je serai ta chef ! promit-elle.

Fourrant les mains dans ses poches, il s'adossa à la paroi.

— Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Tout de même, il ne pouvait pas se figurer qu'il allait l'emporter, si ?

L'Interphone grésilla. Rachel voulut répondre, mais Garrett s'en approcha le premier, de sorte qu'elle le frôla. Elle s'écarta aussitôt.

— Comment allez-vous, les amis ? demanda l'opératrice. Je voulais vous informer que nous nous occupons de vous. Dans quelques secondes, vous pourrez de nouveau profiter de notre belle journée d'été à New York et...

Rachel coupa la communication.

— Elle est insupportable ! On dirait Doris Day.

— Qu'est-ce que tu as contre Doris Day ? Ma mère l'adorait.

— Eh bien, cela prouve son mauvais goût ! La preuve : toi aussi, je suis sûre qu'elle t'aime.

Il se rembrunit brusquement et elle comprit qu'elle venait de commettre un impair.

— Euh, Garrett, tu as employé le passé pour Doris Day ou pour ta mère ?

Il fixait les portes, qui allaient s'ouvrir d'un instant à l'autre. Maintenant, il respectait vraiment l'étiquette du New-Yorkais dans un ascenseur !

— Les deux.

— Oh ! je suis désolée ! murmura Rachel. Et cela fait longtemps que...

Il croisa son regard.

— Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, déclara-t-il à brûle-pourpoint.

Cela n'avait rien à voir, mais il venait de lui donner une chose à quoi se raccrocher.

— Bon anniversaire, alors ! Donc, le champagne, hier soir...

— C'est aussi l'anniversaire de la mort de ma mère. Aussi, oui. Alors j'ai la gueule de bois et j'ai l'air revêche, mais j'ai mes raisons.

Il semblait soudain bien pâle dans la lumière de l'ascenseur. Rachel ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à trouver les mots adéquats.

— Et peut-être que Doris Day est trop kitsch pour toi, mais, pendant que ma mère était en train de mourir à petit feu de son cancer sur son lit d'hôpital, il n'y avait que les films de Doris Day pour lui redonner le sourire.

Décidément, elle avait manqué une occasion de se taire en critiquant la pauvre Doris Day !

— Garrett, je l'ignorais, je suis vraiment désolée...

De façon fort opportune, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent soudain. Garrett lança un ultime regard excédé à la jeune femme et sortit.

OceanofPDF.com

3

Rachel déchira l'extrémité de son croissant et l'émietta dans l'assiette.

Elle avait été loin de briller au cours de ce petit déjeuner, qui aurait pourtant dû être l'occasion pour elle d'impressionner les associés avec lesquels elle était si désireuse de travailler. Toutefois, deux raisons essentielles l'avaient distraite de son objectif : la présence de Garrett et la culpabilité qu'elle ressentait vis-à-vis de lui.

Elle retint un soupir.

Son point faible, c'était qu'elle ne savait pas gérer les situations inattendues. Pour trouver des idées au pied levé, elle était un cas désespéré. En revanche, si on lui donnait un sujet et une semaine, elle faisait des merveilles. Ce petit déjeuner, elle l'avait longuement préparé, avait beaucoup réfléchi à la façon de surpasser Clive Barnes, avait anticipé les questions.

Elle n'avait pas imaginé un instant que Garrett détruirait sa relation avec Piers la veille du grand jour, puis surgirait comme un rival sérieux le matin. Ni qu'elle ferait preuve d'aussi peu de tact envers lui en lui parlant de sa mère. Pas étonnant, après cela, qu'elle n'ait réussi à trouver aucune technique pour l'éclipser aux yeux des associés.

Au bout de la table de réunion, Tony Bowen, le directeur général de l'entreprise, se leva soudain de son siège de cuir. Le silence se fit.

— J'espère que le petit déjeuner vous a plu, déclara-t-il.

Rachel baissa les yeux vers son croissant émietté. Garrett n'avait rien mangé, sans doute parce qu'il avait la nausée après ses excès de la veille, et non en raison d'une éventuelle nervosité. Il avait toutefois avalé plusieurs tasses de café. Seul Clive avait déjeuné de bon appétit.

— Il est temps d'aborder le sujet qui nous préoccupe, poursuivit Tony.

Rachel émit un rire poli.

— Je suis donc ravi de vous annoncer que les trois candidats que nous avons retenus sont Clive Barnes, Garrett Calder et Rachel Frye.

Pourquoi l'avait-il nommée en dernier ? se demanda-t-elle. Elle tenta de se rassurer : en fait, son patron avait choisi l'ordre alphabétique. En outre, elle était la seule femme de l'assemblée, ce qui pouvait représenter un atout dans une politique d'équité entre sexes menée par KBC.

— Cela fait longtemps que nous n'avons pas eu l'occasion de sélectionner un nouvel associé, mais la procédure n'a pas changé, poursuivit-il. Les trois candidats devront préparer un nouveau projet pour un client, en collaboration avec leur équipe. Et je me réjouis que nous ayons cette année une opportunité à la hauteur de vos talents.

Il fit une pause pour produire son petit effet.

— Il s'agit du groupe Brightwater.

L'un des plus grands groupes éducatifs privés du pays confiait sa publicité à une agence ? C'était une affaire qui se chiffrait en dizaines de millions de dollars, calcula rapidement Rachel, impressionnée.

Elle jeta un rapide coup d'œil à ses rivaux. Clive affichait une expression neutre — son terrain de prédilection, c'étaient les publicités sportives. Quant à Garrett, il avait fermé les yeux. S'était-il endormi, ou bien réfléchissait-il déjà à une campagne renversante qui la mettrait hors jeu ?

Non, qu'il ne compte pas là-dessus ! Quand il s'agissait de parfums onéreux ou de croisières de luxe, il était sans doute difficile à battre. Mais pour des campagnes visant un marché familial — les tartes aux pommes de Tante Betty en étaient un bon exemple —, Rachel était la candidate idéale. Brightwater allait lui permettre de briller. C'était certes un groupe privé, mais il s'adressait à des familles aux revenus modestes.

Elle allait tous les surclasser, malgré le scepticisme affiché par Garrett sur ses capacités à innover.

— Nous voulons que chacun de vous ait toutes ses chances pour nous impressionner, reprit Tony. C'est pourquoi nous allons être francs concernant les réserves que vous nous inspirez en tant qu'associés potentiels.

Des réserves ? répéta-t-elle en son for intérieur, sur le qui-vive.

— Honneur aux femmes ! ajouta Tony.

Il se tourna vers elle.

Elle redressa aussitôt les épaules tout en s'efforçant de demeurer décontractée. Il allait lui reprocher son incapacité à réagir rapidement, c'était certain. Du coin de l'œil, elle perçut le petit sourire suffisant de Garrett.

— Rachel, vous êtes chez nous depuis longtemps et nous apprécions votre loyauté.

Elle lui adressa un sourire... loyal.

— Toutefois, nous nous demandons si, à la longue, votre travail ne manque pas un peu... comment dire ?... de fraîcheur.

Elle crut défaillir. Tony se reprit :

— Ne vous méprenez pas sur mes propos, Rachel ! Votre équipe est solide, mais peut-être fonctionne-t-elle un peu trop bien pour se mettre en danger en faisant preuve d'une certaine audace.

En d'autres termes, il lui reprochait la même chose que Garrett.

Elle s'éclaircit la voix.

— Eh bien, Tony, commença-t-elle, mes clients ont confiance en moi et j'honore cette confiance en ne prenant pas de risques inconsidérés.

Elle sentit le sourire ironique de Garrett s'accentuer. Il pensait naturellement que la prise de risques permettait de remporter des CLIO. Et s'il n'avait pas tout à fait tort ? se demanda-t-elle.

— Les résultats de mes campagnes publicitaires parlent d'eux-mêmes, continua-t-elle.

— Effectivement. Ils sont confortables. Mais nous aimerions aussi que vos campagnes vous rapportent des récompenses.

— Vous avez toujours affirmé que KBC se moquait des prix tape-à-l'œil, rappela-t-elle. Il s'agit d'un travail d'équipe, le tout étant plus important que la somme des parties.

Cette fois, Garrett émit une sorte de grognement désapprouvateur. Un solitaire comme lui ne partageait évidemment pas ce point de vue.

Tony se mit à rire.

— Il semblerait que certains de nos clients soient attachés à ces statuettes en or. Pour aller droit au but, Rachel, si vous voulez devenir notre associée, il va falloir prendre plus de risques, vous distinguer.

Pourquoi ne lui disait-il pas tout simplement qu'elle devait ressembler à Garrett ?

Elle s'efforça de sourire.

— Alors c'est exactement ce que je vais faire, Tony, assura-t-elle.

Même si cette attitude était contraire à sa personnalité... D'ailleurs, les associés n'auraient jamais formulé une telle demande si Garrett n'avait pas surgi pour lui faire de l'ombre et donner l'impression qu'elle était trop conventionnelle.

— Passons maintenant à Garrett, fit Tony en adressant un sourire au brillant M. Prise-de-risques. Depuis votre arrivée à KBC, vous avez secoué notre esprit créatif, pour le plus grand bien de l'entreprise.

Garrett hocha la tête en signe d'approbation.

— Manifestement, vous avez de l'expérience, puisque vous avez travaillé chez beaucoup de nos concurrentes.

— J'ai en effet réalisé d'excellents travaux, reprit Garrett de façon présomptueuse, puisque ce n'était pas ce qu'avait dit Tony. Je mesure la chance qui m'est offerte de devenir associé chez KBC.

Et pourquoi fallait-il qu'il débarque chez eux maintenant ? Comme il se vantait d'avoir roulé sa bosse, il aurait tout à fait pu jeter l'ancre ailleurs, ou continuer à papillonner dans l'industrie publicitaire.

— Très bien, acquiesça Tony. Le réel problème, pour nous, ce sont vos capacités à travailler en équipe.

Garrett se figea et Tony poursuivit :

— Un associé doit être capable de motiver son équipe et de nouer des liens personnels très forts avec elle.

Et de résoudre ses problèmes avec les membres de son équipe autrement que par la violence verbale, poursuivit-elle mentalement. La semaine précédente, elle avait passé une heure à consoler une collaboratrice de Garrett.

C'était précisément le genre de comportement qui le rendait inadapté aux exigences du titre auquel il postulait.

— Nous aimerions que vous nous démontriez que vous êtes capables de travailler en bonne intelligence avec vos collègues, et notamment avec votre équipe.

Les associés approuvèrent en hochant la tête.

— C'est dans mes cordes, assura Garrett d'une voix glacée.

Rachel jubila. Il ne suffisait pas d'être un beau ténébreux surdoué pour rafler tous les titres ! Comme disait sa mère, l'air ne faisait pas la chanson. Pour la première fois depuis qu'elle était sortie de l'ascenseur, elle se détendit un peu.

Garrett avait beau être un génie, il n'avait jamais fourni le moindre effort pour aider autrui. Il était connu au contraire pour ses remarques humiliantes et cinglantes. Et un requin ne pouvait changer sa nature en un tour de main !

Tout ce qu'elle avait à faire, c'était le laisser se prendre à ses propres harpons, et c'était elle qui remporterait le siège d'associé.

— Parfait, dit Tony en se frottant les mains. Eh bien, puisque tout est dit, bonne chance à tous !

Il leva sa tasse de café comme pour porter un toast et se rassit.

— Euh... Tony, fit Rachel. Et Clive ?

Un petit sourire échappa à Garrett.

— Merci, Rachel, dit Clive.

— Désolé, Clive, déclara Tony sans se relever. Que pouvons-nous vous conseiller ? Vos dernières créations étaient vraiment remarquables et toniques, vous entretenez une très bonne relation avec votre équipe... Nous sommes très impressionnés. Continuez comme ça !

Rachel jeta un coup d'œil à Garrett et vit se refléter sur son visage le même choc qu'elle ressentait. Clive Barnes devait être parfait, puisqu'on ne lui donnait aucun conseil pour s'améliorer. Était-il le candidat favori ? D'ailleurs, maintenant qu'elle y réfléchissait, il avait remporté un prix, lui aussi, quelques années auparavant.

Comment cette réunion avait-elle pu dégénérer à ce point ? Et pourquoi ne s'était-elle pas défendue plus ardemment quand Tony l'avait accusée d'être trop timorée, et que tout le monde avait approuvé ? En ne niant pas ces propos avec vigueur, elle avait démontré qu'il avait raison. Quelle idiote elle faisait !

— J'ai encore une information à vous communiquer, déclara Tony d'un ton plus solennel.

Il se lança alors dans un discours sur le climat économique difficile : les budgets alloués à la publicité se réduisaient, conformément aux politiques de restrictions budgétaires des entreprises. Essayait-il de leur laisser entendre que le prochain directeur général de la création ne gagnerait pas autant qu'il pouvait l'espérer ? C'était décevant, sans doute, mais l'argent ne faisait pas tout.

Rachel croqua enfin dans son croissant.

— Je veux que vous sachiez que c'est aussi difficile pour moi de vous l'annoncer que pour vous de l'entendre, enchaîna Tony.

Rachel cessa de mastiquer.

— Selon nos comptes, KBC doit aussi réduire ses dépenses.

— Elle a trop d'associés ? suggéra Garrett.

Rachel se retint d'éclater de rire. Il voulait absolument se faire remarquer, celui-là ! Elle avala sa bouchée.

— Pas exactement. En fait, nous avons trop de directeurs de création.

Elle se mit à tousser. Décidément, le croissant ne passerait pas !

Il y avait trois directeurs de création chez KBC, et ils étaient tous présents dans la pièce !

— De sorte que vous voulez vous débarrasser de l'un d'entre nous, conclut Garrett avec calme.

Se rendait-il compte du désastre que cela représentait ?

— De deux d'entre vous, corrigea Tony.

Ce n'était plus un désastre, mais un cataclysme, se dit Rachel en sentant sa gorge se serrer. Ses yeux se mirent à picoter.

— Ceux qui ne deviendront pas directeur général de la création seront donc licenciés, reprit Tony. J'en suis désolé, mais je préfère vous prévenir maintenant plutôt que vous ne l'appreniez par notre DRH.

— Tony ! s'écria Rachel. Vous ne pouvez pas nous faire cela ! Nous sommes vos meilleurs éléments. Des éléments loyaux.

— C'est une loyauté qui me coûte trop cher, répondit Tony. Mon personnel comprend cent quatre-vingt-cinq membres, tous aussi loyaux les uns que les autres. Si nous ne procédons pas à des restructurations, c'est toute notre entreprise qui en pâtira. Et puis, nous pourrions de la sorte promouvoir de jeunes talents.

— C'est une approche à court terme, estima Clive. La réputation de la société en souffrira.

— Ce n'est pas notre point de vue, répliqua Tony. Bon, il va sans dire qu'il s'agit d'informations *strictement* confidentielles. Nous pensions qu'il était de notre devoir de vous mettre au courant, mais vos équipes ne doivent rien savoir de nos intentions, afin qu'elles continuent à donner le meilleur d'elles-mêmes.

Rachel jeta un coup d'œil à Garrett et comprit qu'il était aussi écœuré qu'elle-même. Ecœuré au point de démissionner ? En silence, elle l'incita à chercher une nouvelle agence, ce qui augmenterait ses chances à elle de devenir associée. Toutefois, Garrett n'émit aucun commentaire.

Tony se leva, indiquant que la réunion était terminée. Rachel l'imita et, en compagnie de Garrett et de Clive, se dirigea vers l'ascenseur.

Elle avait toujours l'estomac retourné. Elle risquait d'être licenciée ! Huit ans, et tout pouvait partir en fumée...

« On peut repartir de zéro. » C'était une autre antienne de sa mère. Le problème était qu'elle n'en avait aucune envie et que c'était au-dessus de ses forces.

L'ascenseur les déposa deux étages en dessous, là où s'effectuait le vrai travail. Il était à peine 8 heures, mais tout le monde était déjà à son poste.

Garrett tourna à gauche, ignorant les quelques personnes qui le saluaient. Elle en tira un certain espoir. Cet homme n'avait aucun sens des relations humaines.

Elle regagna son bureau et inspecta alors tout ce qui l'ancrait ici. Sa table de travail en hêtre, son fauteuil ergonomique en cuir rouge, le tableau blanc devant lequel elle passait de longues soirées à réfléchir sur les projets avec son équipe, les parois vitrées qui lui permettaient de surveiller « son » petit monde.

— Comment ça s'est passé ? demanda Haylee, son assistante, en posant une liasse de courrier sur le bureau.

— Pas terrible, répondit Rachel. Mais j'ai failli être excellente.

Pour l'instant, elle respecterait le vœu de confidentialité requis par Tony concernant le licenciement imminent de deux directeurs de création sur trois.

— Cela ne te ressemble pas, observa Haylee en ouvrant les stores.

Madison Avenue apparut alors sous leurs yeux.

— J'ai dit quelque chose à Garrett qui m'a par la suite déstabilisée.

— Quoi, Garrett a été présélectionné lui aussi ? Je ne savais pas. Et que lui as-tu dit qui t'a déstabilisée ?

— J'ai fait une blague stupide sur sa mère. Or, il se trouve qu'elle est décédée.

— Mais oui ! Elle est morte dans un accident d'avion.

— Pas du tout. Elle est décédée des suites d'un cancer.

— Absolument pas ! fit Haylee avec assurance. C'était un accident d'avion spectaculaire, le jour de Thanksgiving, il y a cinq ou six ans, je ne sais plus exactement. Pauvre Garrett ! Il était tout retourné quand il en a parlé...

Rachel s'était figée.

Tout ce discours sur Doris Day, qui apportait un peu de bonheur à sa mère pendant sa chimiothérapie, c'était un mensonge ? Comment avait-il pu inventer une chose pareille ? Il fallait être monstrueux pour mentir au sujet de la mort de sa mère !

Elle scruta la paroi de verre, derrière laquelle s'affairaient des gens qu'elle serait peut-être bientôt obligée de quitter. Soudain, elle le repéra.

Il s'entretenait avec Julie, une jeune créatrice de son équipe. Curieusement, il avait l'air amical... Mais... Que lui arrivait-il ? Voilà qu'il posait la main sur l'épaule de la jeune femme ! Sans réfléchir, Rachel se mit à cogner contre la vitre avec virulence.

— Rachel ? Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Haylee.

Julie la regarda, lui adressa un petit signe et regagna sa table de travail. Garrett se retourna et leurs yeux se croisèrent.

Les événements des douze dernières heures défilèrent alors dans l'esprit de Rachel. La soirée au bar, la discussion dans l'ascenseur, la réunion, la gêne liée à la culpabilité, sa distraction, le fait qu'elle n'avait pas protesté avec vigueur quand son travail avait été remis en cause. Qu'est-ce que Garrett lui avait dit, déjà, dans l'ascenseur ? « Il suffit d'une minute, et tout bascule... » Des paroles presque prémonitoires...

Depuis la veille, il savait qu'il la verrait, le lendemain, et il avait cherché un moyen de l'humilier. Elle aurait pu s'en remettre. Mais le mensonge concernant sa mère ! Cela, elle ne pouvait passer outre : c'était une manœuvre odieuse pour la déséquilibrer. Et la tactique avait fonctionné. Sa fameuse minute new-yorkaise...

Elle le fixa, se fichant pas mal qu'il remarque sa colère. Il semblait l'observer avec attention.

Ce fut alors qu'elle le vit esquisser un sourire...

Elle avait affaire à un prédateur et il était possible que, la prochaine fois, ce soit son sang à elle qui teinte les eaux qu'il sillonnait.

4

Garrett regarda son père avancer vers lui, arpentant le bar bondé comme une frégate qui bousculerait une flottille de bateaux de plaisance.

Il vida son verre de bière. Ici, chez Dooley's, on la servait en pression.

— Et voici mon rendez-vous, annonça-t-il à Clive Barnes.

Clive leva les yeux vers l'amiral Dwight Calder. Celui-ci portait son uniforme kaki, ce qui suggérait qu'il n'y avait pas eu de réunion de premier ordre ce matin-là, mais il ne devait manquer aucune médaille sur sa poitrine.

Clive se leva.

— Faut-il faire le salut militaire ? demanda-t-il à Garrett, assuré que le brouhaha du bar couvrirait ses paroles.

— Surtout pas !

— Il est temps que je rentre, ma femme m'attend, déclara-t-il un peu plus fort.

Puis il adressa un hochement de tête à l'amiral et disparut.

— Qui était-ce ? demanda Dwight en s'asseyant à la place qu'il avait libérée.

— Un collègue de travail.

Son père sourcilla.

— Il portait une chemise rose.

— Moi aussi, j'en ai une dans mon placard, mentit Garrett.

Provoquer son père était un réflexe chez lui.

— Tu veux une bière ? ajouta-t-il.

— Oui, volontiers.

Dwight balaya le bar du regard, tandis que Garrett faisait signe à un serveur de leur apporter deux bières.

— C'est donc le genre de lieu que tu fréquentes ?

— De temps en temps, oui.

Pas très souvent, en réalité : il n'était pas du style à aller prendre un verre avec des amis dans un bar, et comme la perspective de boire seul ne l'enchantait guère... La veille au soir, il avait fait une entorse à ses habitudes. Quand son père lui avait dit qu'il souhaitait le rencontrer, il n'avait pas eu le courage de lui proposer un déjeuner ou un dîner et il lui avait donc suggéré ce bar, sur les conseils de Clive.

Ni son père ni lui ne sachant faire la conversation, ils attendirent leurs bières en silence. Garrett en profita pour repenser à sa discussion avec Clive. Celui-ci avait cherché à tester s'il convoitait réellement le titre d'associé. Il était vrai qu'au départ, il avait refusé de concourir, trop attaché qu'il était à son indépendance. Il avait ensuite regretté ce choix et, au dernier moment, avait préféré laisser toutes les options ouvertes.

Ce matin-là, après l'annonce de Tony, sa première réaction avait été de démissionner. Il ne doutait pas un instant qu'il pourrait l'emporter sur Clive et Rachel, mais là n'était pas la question. Il détestait l'idée d'être manipulé.

Il partirait le lundi suivant, après avoir dit à Tony ce qu'il pensait de son plan ridicule censé faire économiser de l'argent à KBC. Il ne souhaitait nullement s'attarder dans une entreprise qui lui accordait si peu d'importance, et qui était prête à le renvoyer sur un coup de tête. Il partait toujours le premier, et c'était une philosophie qui, jusque-là, avait servi ses intérêts.

Il quitterait KBC sans regret.

La veille, en vidant ses deux bouteilles de champagne, il s'était convaincu que, même en se portant candidat pour le titre d'associé, il resterait maître de son destin. Mais, au matin, Tony lui avait prouvé le contraire. Alors, comme il l'avait conseillé à Rachel dans un autre domaine, il laisserait tomber.

Evidemment, il avait conscience de l'ironie de ces paroles, lui qui avait bu pour oublier l'anniversaire du décès de sa mère. Lui qui ne pouvait surmonter ni les regrets ni l'amertume, et était incapable de se détacher du passé.

La situation de Rachel lui avait paru bien peu tragique, comparée à son propre tumulte intérieur. Elle était en pleine scène de rupture et ne semblait pas comprendre ce qui se passait ! Elle avait tenté de retenir son compagnon à tout prix, s'était accrochée à lui. Bref, elle l'avait supplié.

C'était une grave erreur. Lui-même l'avait commise deux fois dans sa vie, il savait de quoi il parlait.

Le serveur apporta les bières, accompagnées d'un bol de cacahouètes. Puis il débarrassa les verres vides et s'apprêta à s'éloigner, mais Dwight se racla la gorge de façon appuyée tout en désignant du menton un rond de bière sur la table. Marmonnant des excuses, le serveur passa un coup de chiffon et s'éclipsa.

Garrett avala une gorgée de sa deuxième bière. La première avait au moins eu le mérite de dissiper un peu sa migraine. A présent, il n'avait qu'une envie : en finir avec ce rendez-vous et rentrer chez lui.

De nouveau, son père toussota, mais cette fois-ci ce ne fut pas pour donner un ordre.

— Que cette journée t'apporte beaucoup de bonheur ! déclara-t-il.

« Bon anniversaire » était une expression bien trop galvaudée pour cet homme-là.

— Merci, répondit sobrement Garrett.

S'il s'était écouté, il se serait énervé et aurait demandé à son père ce qu'il en avait à faire, de son bonheur.

Une femme munie d'une guitare passa devant leur table, suivie de deux hommes, dont l'un avait aussi un instrument à la main. Sans doute était-ce l'orchestre programmé dans le bar pour le soir.

— Est-ce que... Est-ce que tu vas faire quelque chose de particulier ? interrogea Dwight.

Il n'étoffait jamais ses discours de petits « Euh... » ou « Hum... », de sorte que chaque hésitation de sa part donnait l'impression que quelque chose n'allait pas.

— Trente ans... Trente ans, c'est une étape ! ajouta-t-il.

Sur ces mots, il but quelques gorgées de bière.

Deux hésitations en l'espace d'une minute ? Curieux, pensa Garrett. Que se passait-il ?

— Je fais partie de la présélection pour devenir associé chez KBC, répondit-il. J'ai appris la nouvelle aujourd'hui.

Il se demanda pourquoi il avait évoqué cette promotion alors qu'il n'avait nulle intention de rester dans cette entreprise et que, il le savait, l'information n'impressionnait pas du tout son père.

Il s'apprêta donc à recevoir une leçon de morale sur la nécessité d'avoir un « vrai travail » à son âge. Et notamment un poste dans l'armée, une

fonction qui en valait la peine. Mais son père le surprit.

— C'est bien, commenta-t-il.

Puis il reprit un trait de bière.

— Si j'obtiens le titre d'associé, je deviendrai directeur général de la création, poursuivit-il sans trop savoir pourquoi il s'appesantissait sur le sujet.

— Directeur général ? répéta son père. Un poste de direction, ça suppose de la discipline et de la structure, ça.

C'étaient précisément ces deux notions qui les avaient éloignés l'un de l'autre, tout comme le choix de carrière qu'avait fait Garrett. Pour Dwight, la publicité représentait un monde frivole, une dépense folle d'argent pour créer de toutes pièces des besoins chez les gens. En ce qui le concernait, il n'existait qu'une seule voie : la sienne.

— Tu devras donc commander des équipes ? poursuivit-il en se penchant en avant.

Les quatre médailles en forme d'étoiles accrochées à sa veste captèrent la lumière et étincelèrent.

— Oui, cela fera partie de mes fonctions.

— Et tu penses être à la hauteur ? Pour occuper un tel poste, il faut avoir de l'autorité et porter un intérêt sincère à ses hommes.

— Tu sais bien que je ne suis absolument pas intéressé par les hommes, mais que ma faiblesse, ce sont les femmes, répondit Garrett, bottant en touche.

Il était coutumier de ce genre de pirouettes, qui avaient le don d'énervier son père. Celui-ci dissimula son agacement, mais Garrett ne fut pas dupe : Dwight avait estimé d'emblée que son fils ne méritait pas la promotion en question. Il fut alors tenté de rester chez KBC rien que pour lui prouver qu'il se trompait, d'emporter le titre, puis de laisser tomber Tony aussitôt après. Il donnerait ainsi une bonne leçon à tout le monde sur la manipulation et la manière de ne pas s'y soumettre.

Mais cela reviendrait à gaspiller de l'énergie pour rien ! D'autres agences n'attendaient que ses services.

En face de lui, Dwight respirait bruyamment, le visage un peu crispé. S'il avait été l'un des hommes de son père, il aurait vraisemblablement encouru la cour martiale.

— Si tu veux apprendre à commander, Garrett, il faut que tu changes de métier. Tu pourrais aller loin, tu sais, avec tes capacités.

C'était toujours le même refrain ! Garrett vida son verre, heureux de ne pas avoir eu la naïveté de proposer un repas. Puis il se leva.

— On se voit bientôt, papa, dit-il en guise de salut.

La mission des Etats-Unis pour les Nations unies, où son père travaillait comme conseiller, n'était pas très loin de Madison Avenue. Pourtant, leurs chemins ne se croisaient jamais.

— Rassieds-toi ! ordonna Dwight.

A son âge, il n'allait tout de même pas obéir au doigt et à l'œil. Il laissait le rôle du bon fils à son frère Lucas.

— S'il te plaît ! insista Dwight.

Garrett se figea. Son père avait-il appris un nouveau mot ?

Il se rassit.

Dwight ferma les yeux quelques instants avant de reprendre la parole.

— Je sais que c'est un jour difficile pour toi.

— Pas pour toi ?

— Si. Et c'est pour cette raison que je souhaitais te voir.

C'était bien son anniversaire et celui de la mort de sa mère : il n'avait pas raconté que des mensonges à Rachel. Depuis quinze ans, ce jour-là était toujours difficile. Dwight venait de le reconnaître pour la première fois.

— Est-ce que tu es malade ? demanda Garrett.

Si son père lui annonçait qu'il était atteint d'un cancer au stade terminal, faudrait-il y voir une punition divine pour les mensonges qui avaient bouleversé Rachel avant la réunion ? Non qu'il se sentît coupable envers celle-ci. La veille, il lui avait fait une faveur en lui donnant des conseils au sujet son petit ami. Ce matin-là, elle l'avait pris de haut et lui avait rappelé son père. Mais il avait été bien plus facile de déstabiliser cette femme que l'ancien marine.

— Non, je ne suis pas malade, répondit Dwight.

Garrett sentit le soulagement l'envahir. Il inclina sa chaise en arrière.

— Dans ces conditions, pourquoi tenais-tu tellement à me voir ?

Sur la petite scène du bar, l'orchestre commençait à accorder ses instruments. Dans cinq minutes, il ne serait plus possible de discuter.

— Il est temps que toi et moi fassions un effort l'un envers l'autre, déclara son père.

Garrett remit sa chaise sur ses quatre pieds.

— Et tu vas aussi me dire que c'est ton idée ? demanda-t-il avec calme.

— O.K., c'est Stephanie qui me l'a suggéré, concéda Dwight.

— Dis à ta femme de ne pas se mêler de nos affaires, articula-t-il en s'efforçant de masquer sa colère.

Il ne comprenait pas pourquoi, après tant d'années, Stephanie s'intéressait encore à leurs relations et il ne voulait même pas le savoir.

L'un des haut-parleurs émit soudain un bruit de retour strident.

— C'est tout de même ta belle-mère, rétorqua Dwight d'un ton glacial.

Mais tous deux savaient qu'en l'occurrence, le père n'avait jamais été capable de maîtriser les sentiments du fils. De nouveau, Garrett se leva. Cette fois, rien ne l'obligerait à se rasseoir.

— Au revoir, papa ! dit-il, avant de s'éloigner sans se retourner.

* * *

Rachel était décidément sur les nerfs en ce samedi matin. Telle une âme en peine, elle errait dans son appartement de Washington Heights. Il n'était pas immense, mais c'était le mieux qu'elle ait pu trouver quand elle l'avait acheté, deux ans plus tôt.

Elle ne doutait pas que Garrett ne prendrait pas le risque de se faire licencier par KBC et qu'il partirait. Pourtant, la veille, quand il avait quitté l'immeuble en compagnie de Clive — ce qui était déjà inquiétant en soi —, il n'avait pas vidé son bureau.

Peut-être ne voulait-il pas partir le jour de son anniversaire, pensa-t-elle en essuyant le comptoir de sa cuisine. Si tant est que c'était son anniversaire, et non un autre mensonge.

Elle mit le torchon dans le lave-linge, puis redonna du gonflant aux coussins de l'immense canapé d'angle. Elle n'aurait jamais imaginé que Garrett ait pu être intéressé par un partenariat. Et si, finalement, il ne démissionnait pas ?

Leur client, Brightwater, s'était montré ravi d'avoir non pas une, mais trois fabuleuses idées pour sa campagne de publicité, en échange d'un feedback sur les compétences des trois concurrents.

Rachel n'avait pas l'habitude de pleurnicher, mais, en l'occurrence, elle risquait le licenciement ! Cette idée lui donnait la nausée. Si Garrett restait en lice, il lui livrerait une bataille sans merci. Mais elle relèverait le défi, pensa-t-elle, elle l'emporterait ! Ce serait sa meilleure campagne ! Elle commencerait le combat dès le lundi matin, chez Brightwater.

Ce qu'elle redoutait toutefois, c'étaient les questions inattendues, auxquelles elle répondait d'ordinaire en disant : « Vous avez mis le doigt sur un excellent point, je vais en parler à mes collaborateurs et je reviens vers vous. » En l'occurrence, Garrett, lui, réagirait au quart de tour, et de façon spontanée.

Elle soupira. Il ne servait à rien de ressasser des idées noires. Le tout était d'arriver bien préparée, afin de donner l'impression d'être naturelle et intuitive.

Une heure plus tard, Rachel ouvrait le coffre d'une Ford Focus de location, afin d'y déposer son bagage et quelques tartes aux pommes Tante Betty. Grâce à sa publicité, que le client avait beaucoup appréciée, elle disposait de tout un stock de tartes aux pommes préparées par les bons soins de Tante Betty ! Elle se demanda alors si Garrett, de son côté, avait des réserves d'eau de toilette Calvin Klein. Pensive, elle se lança dans les embouteillages de Manhattan, puis rejoignit le Holland Tunnel pour déboucher sur des routes à péage, moins encombrées.

Il n'était que 11 heures quand elle arriva à Pines Mobile Home Park, à Freehold, dans le New Jersey. Elle s'engagea alors sur la route en forme de boucle qui menait au mobile home de ses parents.

Sa mère avait dû entendre le crissement des pneus, car la porte s'ouvrit avant qu'elle n'ait coupé le moteur.

— Salut, maman ! lança-t-elle en allant prendre son sac et quelques tartes dans le coffre.

— Ma chérie, quelle surprise ! Tu ne nous avais pas dit que... Oh ! Miam, miam ! s'exclama-t-elle en apercevant les boîtes en carton rouge et blanc.

Rachel lui fit la bise et lui tendit les tartes.

— Je me suis décidée sur une impulsion, expliqua-t-elle. J'espère que vous n'aviez rien prévu de particulier.

Le réseau téléphonique ne fonctionnait pas très bien dans ce secteur, et il était toujours pénible d'appeler le gardien pour qu'il transmette un message.

— Pas de problème, si ce n'est que nous devons annuler notre voyage à Paris, plaisanta sa mère en l'entraînant à l'intérieur du mobile home.

Le seuil à peine franchi, elle haussa la voix :

— Burton ! Rachel vient d'arriver.

— Est-ce qu'il a travaillé tard hier soir ? demanda-t-elle.

Etant donné sa carrure imposante, son père trouvait facilement des postes de vigile, un pis-aller quand tous ses autres projets avaient échoué.

— Oui, il s'est couché à 5 heures, confirma sa mère. Mais il peut se réveiller pour toi.

Rachel la suivit dans la petite cuisine. Comme Nora remplissait la bouilloire qu'elle lui avait offerte pour Noël, Rachel sortit un paquet de vrai café de son sac. Sa mère replaça aussitôt les sachets d'instantané dans le placard et sortit la cafetière.

— Alors, quoi de neuf ? demanda-elle en lavant celle-ci.

— J'ai été retenue sur la liste des concurrents au titre d'associé, au travail.

— Oh ! Mais c'est formidable, ma chérie !

— Je sais, merci.

Elle se garda bien sûr de préciser qu'elle risquait aussi un licenciement et se mit à chercher des ciseaux pour ouvrir le paquet de café. Quand elle fut certaine que sa mère ne la regardait pas, elle glissa un billet de vingt dollars dans le tiroir.

Le père de Rachel émergea de la chambre au moment où elles s'installaient à la table, près de la fenêtre. Il embrassa sa fille, puis s'assit avec elles.

— C'est pour moi, ce café, Nora ?

Sa mère poussa la troisième tasse vers lui et se servit du lait et du sucre. Rachel en profita pour glisser un autre billet sous le coussin de sa chaise. Un de plus, et cela éveillerait les soupçons, songea-t-elle.

Son père but une gorgée de café brûlant avant de pousser un soupir.

— Le foyer, c'est là où il y a du bon café, n'est-ce pas, Nora ?

— C'est vrai, mon chéri.

Nora accompagna cet assentiment d'un baiser à son mari.

Rachel se tendit. Elle avait envie de répliquer qu'un foyer, c'était l'endroit où l'on avait ses racines, où l'on décidait de rester quelles que soient les circonstances.

Elle souffla sur son café pour ne pas croiser le regard de son père et masquer sa désapprobation. Il ne servait à rien de souligner leurs différences de point de vue. Cela revenait à tourner en rond et, de toute façon, elle n'avait jamais le dernier mot dans ce genre de discussion. Elle choisit de changer de sujet.

— Je suis venue solliciter vos cellules grises, annonça-t-elle.

Sa famille lui était très utile quand elle avait besoin d'idées ou qu'elle voulait tester un nouveau produit. N'était-ce pas sa mère qui s'était exclamée, quand elle leur avait fait goûter une tarte aux pommes de Tante Betty : « C'est encore meilleur que ce que je fais, tu ne trouves pas, Burton ? »

Ce qui avait inspiré à Rachel le slogan suivant : « Aussi bonne que celle de maman ». Et les ventes de tartes avaient pris leur envol...

Elle leur avait déjà proposé de les rémunérer pour leurs conseils, mais ils n'avaient pas voulu en entendre parler.

— Je vais travailler pour un groupe qui comprend plusieurs universités privées, commença-t-elle. Ils veulent faire de la publicité, car ils viennent de s'associer avec une société de financement qui proposera des prêts étudiants. Mais nous ne parlerons pas de l'aspect financier. Juste du point de vue éducatif.

La précision était utile, dans la mesure où ses parents n'avaient pas vraiment les pieds sur terre dans ce domaine-là. Et tout ce qu'elle pouvait faire pour les aider, c'était cacher des billets sur lesquels ils tomberaient par hasard et grâce auxquels ils pourraient s'octroyer de petites douceurs.

— Très bien. Tu veux qu'on planche maintenant ? demanda son père.

— Non, on a tout le temps. Je compte passer la nuit ici, si ça ne vous dérange pas, bien sûr.

— Tu plaisantes ? Quand j'aurai fini mon café, je sortirai pour capter le réseau et je dirai à LeeAnne de passer, dit sa mère.

Heureusement qu'elle avait encore une liasse de billets de vingt dollars dans son sac ! Trois ans plus tôt, sa jeune sœur, LeeAnne, avait mis au monde des jumelles. Le père avait déserté le foyer avant leur naissance, de sorte que LeeAnne dépendait entièrement de ses parents. Elle s'efforçait d'habiter près de chez eux, ce qui l'obligeait à les suivre au gré de leurs fréquents déménagements ! Or, il était déjà difficile de trouver un emploi quand on avait de jeunes enfants, pour ne pas rajouter cette difficulté-là.

C'était ce qu'elle disait à LeeAnne, qui approuvait ses propos, mais faisait malgré tout ses bagages chaque fois que ses parents déménageaient.

— Tu as vu de bonnes réclames, récemment ? demanda Rachel à son père.

Ce dernier lui montra la publicité d'une Toyota utilitaire, dont on avait aussi vanté les mérites à la télévision et à la radio.

— Mais, ma préférée, c'est celle de la Lexus, précisa-t-il en désignant la voiture en question dans un magazine.

— Ah bon ? fit Rachel en se raidissant. Tu ne trouves pas qu'elle est un peu trop tape-à-l'œil ?

Il s'agissait d'une publicité réalisée par Garrett !

— Non, pas du tout ! Elle est géniale.

— Ce qui plairait à ton père, plaisanta sa mère, c'est que tu décroches un contrat pour un fabricant de bières. On a gagné un barbecue à une tombola et il voudrait en faire un avec des amis.

A ces mots, elle prit conscience que ses parents étaient restés assez longtemps dans le New Jersey pour se faire des amis. Était-il possible qu'ils envisagent de poser enfin leurs bagages ? Elle avait peine à y croire, mais l'idée était si séduisante...

Son enfance avait consisté en une succession de déménagements. Ils logeaient tantôt dans des appartements bon marché, tantôt dans des caravanes. Il leur était même arrivé d'habiter une petite maison. Mais tôt ou tard, les Frye se lassaient et quittaient le quartier en klaxonnant joyeusement à l'attention des voisins. Sauf une fois, où ils avaient fui en catimini en pleine nuit, pour cause de loyers impayés...

Rachel ne leur en tenait pas rigueur. C'étaient des parents aimants et, même s'il était difficile de s'habituer à chaque nouvelle école et de se faire de nouveaux amis, ces changements avaient forgé son caractère. Et puis, ses parents travaillaient dur.

Le problème, c'était leur méthode.

Ils pensaient toujours avoir trouvé un meilleur travail ailleurs, alors qu'il s'agissait en réalité d'une fuite éperdue. Ou bien, ils empruntaient de l'argent pour monter une affaire censée rapporter gros et qui finissait inmanquablement par échouer.

Une seule fois, ils avaient réussi. Ils avaient emprunté mille dollars pour faire enregistrer un nouveau décapsuleur et avaient gagné trois mille dollars en retour. Ce fait notable mis à part, même avec toute l'indulgence du monde, il fallait reconnaître qu'ils étaient les investisseurs les moins chanceux de la planète.

Elle avait compris depuis longtemps qu'elle ne partagerait jamais leur façon de vivre. Elle les adorait, mais refusait de mener une existence comme la leur. Quand émergeait un nouveau projet qui devait être celui du

siècle, elle demeurait indifférente à leur excitation. Et, de leur côté, le cynisme de leur fille les agaça.

Ils parlèrent de tout et de rien en attendant l'arrivée de LeeAnne et des jumelles, Kylie et Dannii, baptisées ainsi en l'honneur des sœurs Minogue. Après quoi, ils déjeunèrent tous ensemble, puis, une fois la vaisselle faite, les enfants s'installèrent à la table pour colorier, tandis que les adultes prenaient place dans le salon, prêts à mettre leurs cerveaux à la disposition du dernier projet de Rachel. Pour sa famille, il s'agissait d'un jeu et, en leur présence, elle-même avait aussi l'impression que c'en était un.

Rien à voir avec le sentiment d'être sur le fil du rasoir qu'elle avait éprouvé la veille !

— Voyons combien de personnes n'ayant pas fait d'études sont prêtes à tout pour que leurs enfants en fassent, dit-elle. J'ai essayé de me rappeler nos discussions de l'époque où j'étais au lycée.

— Vous auriez pu toutes les deux étudier à la faculté, vous étiez suffisamment douées, observa Nora.

— A l'époque, renchérit son père, nous avons étudié les prêts que l'on aurait pu nous accorder, mais tu ne voulais pas parler de cet aspect des choses, Rachel.

Elle se rappelait la somme énorme qu'elle aurait dû emprunter, sachant que ses parents ne pouvaient absolument pas financer ses études, et l'idée de s'endetter pour la vie lui avait ôté toute envie de tenter l'aventure !

— Mon rêve, c'est que Kylie et Dannii fassent des études, dit LeeAnne d'un air songeur. Elles entreront peut-être dans une université du groupe dont tu fais la pub, et dans ce cas elles feront vraiment quelque chose de leur vie.

— Etudes ou pas, elles sont et resteront adorables, s'exclama Nora en souriant. Tout comme vous à leur âge.

— Je suis d'accord avec toi, approuva LeeAnne.

Des bribes d'idées commençaient déjà à traverser l'esprit de Rachel. Elle ne voulait pas presser les siens, elle préférait les laisser s'exprimer un peu dans toutes les directions, jusqu'à ce que la sauce prenne et que le tout s'organise en quelque chose de structuré.

Encore qu'en l'occurrence, il fallait davantage d'audace que de structure ! Elle avait bien compris le message de Tony.

— Il faut au moins quatre ans pour obtenir un diplôme, tu sais, dit Burton à LeeAnne.

— Oui, c'est vrai.

— Bah ! D'ici à ce qu'elles passent leur baccalauréat, nous serons devenus riches, s'esclaffa-t-il.

Rachel espéra que sa sœur comptait sur autre chose pour financer les études de ses filles. De son côté, elle pourrait peut-être ouvrir un compte-études pour ses nièces.

Ils discutèrent encore un bon moment. Puis LeeAnne jeta un coup d'œil à sa montre, qui portait le nom d'une société bien connue de céréales pour laquelle Rachel avait réalisé une publicité.

— Il faut que je m'en aille, déclara-t-elle. J'essaie de donner de nouvelles habitudes aux filles, car elles vont entrer à l'école maternelle. Et c'est bientôt l'heure de la sieste.

Rachel l'accompagna jusqu'à sa Toyota d'occasion. Chacune tenait une jumelle par la main.

— C'est nouveau, cette rigueur, dit-elle avec un beau sourire, tout en installant Dannii dans son siège-auto.

— Tu vois, je commence à te ressembler, répondit sa sœur en souriant, elle aussi.

Elle boucla alors la ceinture de Kylie.

— Tu verras, ça marche, assura Rachel.

Sur ces paroles, elle donna un baiser à Dannii et referma la portière.

— Elles commencent l'école en septembre ?

— Oui.

LeeAnne prit place au volant et baissa la vitre pour pouvoir continuer à bavarder.

— Il y a une super-école primaire près de chez nous. J'espère que, d'ici là, nous serons toujours dans la région.

Il sembla à Rachel que c'était la première fois que sa sœur exprimait l'envie de s'implanter quelque part. Aussi n'eut-elle aucune hésitation. Se penchant vers la fenêtre, elle répondit :

— Tu pourras tout à fait rester. Je veux dire, même si papa et maman déménagent.

— Tu sais que j'ai besoin de les avoir près de moi. Je ne pourrais pas élever les filles sans leur soutien moral, sans compter que maman fait souvent du baby-sitting.

Elle lança un coup d'œil dans le rétroviseur, du côté du mobile home.

— Le travail de papa est stable, non ? fit Rachel. Ils n'ont aucune raison de déménager.

— Sauf si une occasion impossible à manquer se présente, soupira LeeAnne.

— Tu sais, si tu refusais de les suivre, il se pourrait très bien qu'ils restent, estima Rachel.

LeeAnne lui lança un regard sceptique.

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie de rester trop longtemps au même endroit, moi non plus. Déménager, c'est excitant. Enfin, peut-être pas aussi souvent que nous le faisons, admit-elle toutefois.

— Tu devrais penser sérieusement à t'installer ici pour de bon, insista Rachel. Ne serait-ce que pour les filles.

Il fallait toutefois veiller à ne pas braquer sa sœur. Cette dernière devait se rendre compte par elle-même de la réalité.

— Bon, je te laisse y aller. A bientôt, sœurette ! ajouta-t-elle en reculant.

Elle regarda la voiture s'éloigner.

Quand elle regagna le mobile home, quelques images pour la publicité de Brightwater flottaient déjà dans son esprit. Elle accéléra le pas, désireuse de prendre des notes. Si elle voulait être la meilleure lundi, elle ne devait rien négliger !

5

Rachel se rendit à Princeton en train. C'était là que la société Brightwater avait ses quartiers, sans doute pour que l'éclat de la grande université de Princeton rejaillisse sur ses instituts privés. La stratégie ne manquait pas d'intelligence.

Elle arriva très en avance à la réunion. Si la ponctualité était un facteur décisif pour le partenariat avec KBC, alors elle l'avait emporté !

La matinée était ensoleillée, mais il ne faisait pas trop chaud, aussi décida-t-elle d'attendre à l'extérieur. Tony et Clive arrivèrent bientôt. Ils avaient pris le même train et partagé le taxi à partir de la gare. Était-ce une coïncidence ou une tactique savamment orchestrée par Clive ? Honnêtement, elle ne le voyait pas en intrigant. Avec son mètre quatre-vingt-dix, son pas lent et son caractère bon enfant, il lui faisait plutôt l'effet d'un gentil colosse.

Garrett, quant à lui, n'avait pas encore donné signe de vie. Avait-il jeté l'éponge ? Elle osait à peine l'espérer.

— Est-ce que tu as passé un bon week-end ? demanda-t-elle à Clive, curieuse d'évaluer combien de temps il avait planché sur les universités privées.

— Mes beaux-parents étaient à la maison, répondit-il. Ils nous aident à repeindre l'appartement.

— C'est très gentil de leur part !

Il ne semblait donc pas avoir eu beaucoup de temps pour travailler. Elle consulta sa montre... et se réprimanda en silence. Elle devait perdre cette habitude. Il n'empêchait qu'il était 9 h 03. Garrett ne pouvait plus venir, à présent : il n'aurait tout de même pas l'audace de se présenter en retard un jour comme celui-ci !

— On entre ? proposa-t-elle d'un ton enjoué.

Tony scruta le parking.

— Savez-vous comment Garrett avait prévu de venir ? demanda-t-il.

A peine avait-il posé sa question qu'une BMW M5 noire déboula à l'angle.

— En voiture, apparemment, marmonna Rachel.

Garrett se gara juste devant eux, à un endroit qui n'était pas précisément un emplacement pour stationner. Il descendit de sa BMW les mains vides, sans attaché-case ni dossier.

Rachel sentit un poids lui écraser les épaules. L'intrigant, dans toute l'affaire, c'était lui. Elle attendit qu'il présente des excuses pour son retard.

— Bonjour, dit-il à Tony.

Ce dernier lui répondit d'un signe de tête et regarda sa montre.

— Tu as une tache de beurre de cacahouète sur ta cravate, annonça alors Garrett à Clive.

— Bah, c'est possible ! répondit ce dernier avec indifférence.

Garrett laissa son regard courir sur le chemisier de soie noire de Rachel, puis sur sa jupe couleur cerise, qui lui arrivait juste au-dessus des genoux.

— J'aime beaucoup ce rose, ma petite Rachel, commenta-t-il d'une voix profonde. Tes jambes ne sont pas mal non plus.

Il avait décidé de ruiner sa carrière ?

Tony ouvrit la bouche pour protester contre le commentaire de Garrett, mais, d'un geste, elle lui indiqua qu'elle pouvait se défendre toute seule.

— Ma jupe est couleur cerise, corrigea-t-elle, et je ne suis pas « ta petite Rachel ». Par ailleurs, j'entends que mes jambes n'affectent en rien le déroulement de cette réunion.

Garrett plissa les yeux.

— Ne te sous-estime pas, répondit-il. Elles sont vraiment superbes.

— Ça suffit, Garrett ! intervint Tony.

Garrett haussa les épaules et Rachel ressentit curieusement de l'envie. La décision de KBC de licencier deux directeurs de création l'avait plongée dans la peur et la colère et elle était à présent dans ses petits souliers. Garrett, lui, avait gardé son côté désinvolte et insolent qui en disait long sur un courage qu'elle ne possédait pas.

Durant la réunion, Mark Van de Kamp, le directeur marketing de Brightwater, ne cacha pas son enthousiasme face au niveau de créativité qui lui était proposé. Il présenta tout d'abord aux visiteurs les nouveaux

établissements acquis par la société, puis leur parla du marché cible. Rachel parvint à émettre quelques considérations qu'elle jugea judicieuses.

— Des questions ? demanda Mark en conclusion de sa présentation.

Clive intervint alors, montrant qu'il connaissait bien les problèmes du domaine, du moins certains. Rachel en profita pour en aborder un de taille, que son collègue n'avait pas évoqué.

— Mark, certains avancent que des sociétés comme Brightwater exploitent les familles modestes qu'elles prétendent aider, en les encourageant à contracter des emprunts qu'elles ne seront pas ensuite en mesure de rembourser. Est-ce que vous craignez que l'on vous adresse les mêmes reproches ?

Tout en pensant à ses nièces, elle avait passé la moitié de son dimanche à effectuer des recherches sur les familles modestes et les tarifs des universités.

Garrett parut surpris, soit par l'information, soit par le fait qu'elle pose une telle question. Tony sembla pour sa part intrigué.

— Bonne question, répondit Mark en souriant. Il est vrai que certains organismes de même type que le nôtre ont proposé des conditions drastiques de prêts, associées à des études d'un niveau médiocre. Nos taux d'intérêt sont, en revanche, tout à fait compétitifs, et nous sommes en train d'obtenir le soutien d'organisations de lutte contre la pauvreté qui connaissent la qualité de nos programmes.

— Voilà qui me semble très positif, approuva Rachel en prenant des notes.

La logique voulait que ce soit à Garrett de poser une question. Elle se tourna vers lui pour observer le requin en action.

Pendant de longues secondes, le silence régna. Puis il se décida.

— Dites-moi, Mark, si Brightwater était un fruit, ce serait quoi ?

Rachel tressaillit, interloquée. Qu'est-ce que c'était que cette question ?

Clive s'était mis à fixer la tache sur sa cravate, de sorte qu'elle ne put voir l'expression de son visage, tandis que Tony s'était figé sur son siège. Garrett, pour sa part, paraissait totalement détendu.

— Hum, fit Mark en posant le menton sur sa paume. C'est très intéressant, Garrett, très intéressant, vraiment.

Comment fallait-il interpréter ce commentaire ? se demanda Rachel.

S'alignant sur leur client, Tony et Clive hochèrent alors la tête en guise d'approbation et elle en conçut une réelle indignation. Était-elle la seule

personne rationnelle de cette pièce ?

Garrett lui adressa un rapide coup d'œil et elle se dit qu'il devait lire dans ses pensées. Furieuse, elle le foudroya du regard et il fronça les sourcils, faisant mine de ne pas comprendre.

— Eh bien, je dirais... un melon, reprit Mark.

— Un Cantaloup ou un melon d'Espagne ? insista Garrett.

— Cantaloup, sans hésitation.

— Je vois, fit Garrett. Merci, Mark, cela me sera très utile.

Il lui adressa un sourire, phénomène si rare chez lui que Rachel eut la sensation que le soleil venait de sortir de derrière un nuage.

* * *

Ils acceptèrent tous trois la proposition que leur fit Garrett de rentrer ensemble à bord de sa BMW. Tandis que Tony et Clive signaient le registre de la réception, Rachel rejoignit Garrett, qui se dirigeait vers le parking.

— Qu'est-ce que ça voulait dire ? demanda-t-elle.

— De quoi parles-tu ? interrogea-t-il d'un ton innocent.

— Des melons !

Sans ralentir le pas, il lança un regard à son chemisier ajusté.

— Je n'ai pas de commentaire à faire, même si je suis sûr qu'ils sont très beaux. A dire vrai, je suis plutôt attiré par les jambes.

Elle eut un rire nerveux, mais se reprit : ces allusions commençaient à dépasser les bornes.

— Garrett, sois sérieux, veux-tu ? Ne me dis pas que tu te conduis toujours comme ça avec tes clients !

— Tu commences à te rendre compte que tu as tout faux depuis le début ?

Elle haussa les épaules, agacée.

— Non, pas du tout ! Et je ne comprends pas ce qui t'a poussé à...

Elle s'interrompit net.

— J'y suis ! En fait, tu as l'intention de démissionner, c'est ça ?

Il accéléra l'allure.

— Comment ça, démissionner ?

— Ton attitude est bien trop provocatrice, même pour un homme comme toi. Tu vas quitter KBC, j'en suis sûre.

Sur cette affirmation, elle lui adressa un sourire triomphal, incapable de masquer sa joie.

— Tu te trompes, répondit-il d'un ton irrité, mais peu convaincant.

— Oh ! Je ne t'en blâme pas, tu sais ! enchaîna-t-elle. De toute façon, tu peux avoir tous les postes que tu veux. Pourquoi est-ce que tu resterais chez KBC avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête ?

Ils venaient d'arriver à la hauteur de la BMW et elle posa son sac de voyage à terre.

Il baissa les yeux vers elle. Malgré les talons hauts qu'elle portait, il la dominait encore largement par la taille.

— Au fond, tu as peut-être raison.

Elle n'eut pas le temps de l'encourager dans cette voie : Tony et Clive arrivaient. Garrett déverrouilla sa voiture.

Rachel monta à l'arrière, laissant Clive s'asseoir à l'avant afin qu'il dispose d'un espace suffisant pour déployer ses longues jambes.

— C'est une belle voiture, observa Tony en s'asseyant à côté d'elle.

— Si ta voiture était un fruit, que serait-elle ? lança-t-elle tout à trac.

Elle croisa son regard dans le rétroviseur.

— Une banane, bien sûr.

— Réponse judicieuse. Merci.

Elle vit les yeux noirs briller.

— Vous aussi, vous recourez à la technique du fruit ? s'enquit Tony. Qu'est-ce qu'elle apporte, en fait ?

Il n'y avait que Garrett pour y recourir, et c'était par plaisanterie, parce qu'il n'avait plus rien à perdre, étant donné ses intentions.

— Cela m'est arrivé, répondit-elle néanmoins. Mais, aujourd'hui, c'est dépassé.

Garrett toussota bruyamment en sortant du parking.

— Bon, les amis, je vais vous donner mes impressions sur cette réunion, annonça Tony, changeant de sujet.

Il prenait décidément très au sérieux l'évaluation de ses employés.

— Rachel et Clive, vous avez été tous les deux parfaits.

— Merci, Tony, répondit-elle, accompagnée par Clive.

Ce qui signifiait que Garrett n'avait plus qu'à rentrer chez lui, non ?

— Garrett, vous avez un bon contact avec le client. J'avoue que je n'ai pas compris cette histoire de fruit, mais, visiblement, elle a éveillé l'intérêt de Van de Kamp. Si vous voulez travailler là-dessus, je vous suis.

— Entendu, répondit Garrett.

Quoi ? Elle ne comprenait plus rien ! Ne lui avait-il pas donné raison, tout à l'heure, quand elle lui avait affirmé avoir vu clair dans son jeu concernant sa très prochaine démission ? Pourquoi n'avouait-il pas ses intentions à Tony ? Elle chercha de nouveau son regard dans le rétroviseur, mais il fixait obstinément la route.

— J'ai tout de même un bémol à émettre, déclara Tony. Vous êtes arrivé en retard, de sorte que nous étions *tous* en retard. Et votre commentaire sur Rachel était tout à fait déplacé.

— C'était une plaisanterie, Tony, et Rachel le sait parfaitement.

Absolument pas ! se récria-t-elle en son for intérieur. C'était du sabotage, un suicide professionnel, oui !

— Est-ce que vous l'avez pris comme une plaisanterie ? lui demanda Tony.

Les vieux renards comme Tony se sentaient obligés de s'adapter au politiquement correct, mais, au fond de lui-même, elle doutait qu'il ait sincèrement désapprouvé les propos de Garrett.

Elle faillit répondre, sur une impulsion, qu'il n'y avait pas de problème, parce qu'elle avait un bon esprit d'équipe. Toutefois, Garrett partageait-il ce même esprit ? Il semblait jouer un jeu bien étrange. Elle ignorait lequel, mais il était urgent qu'il se retire.

Et soudain, elle eut une inspiration. Une inspiration qu'elle devait précisément à l'homme qui lui reprochait de ne pas savoir saisir l'instant présent pour rebondir.

— Pour tout vous dire, Tony, j'avoue que cela m'a mis mal à l'aise, répondit-elle.

Ce mensonge déclencha chez elle un léger sentiment de culpabilité, mais Garrett n'avait-il pas fait bien pire ? Après tout, il n'avait pas hésité à proclamer devant Piers qu'elle utilisait le sexe pour le retenir et, le lendemain dans l'ascenseur, il lui avait raconté des histoires sur la mort de sa mère, afin de la déstabiliser. S'il avait besoin qu'on le pousse un peu pour partir, elle allait s'en charger !

— Quoi ? s'étonna Garrett d'un air à la fois outré et abasourdi.

Même Tony parut surpris. Elle n'était pas une débutante sans défense et il savait qu'elle aimait mener ses propres batailles.

— Je ne dis pas que je me suis sentie harcelée sexuellement, reprit-elle à l'attention de son chef. Enfin, pas exactement...

— Ah bon, fit Tony. Ecoutez, si vous voulez porter plainte, je ne veux pas avoir l'air de chercher à vous en dissuader.

— Je ne peux pas y croire ! s'étrangla Garrett.

Et, prenant un virage, il en profita pour la regarder par-dessus son épaule. Clive prononça quelques paroles incompréhensibles entre ses dents, tandis qu'avec un juron, Garrett se concentrait de nouveau sur la route.

— Oh non, rassurez-vous ! dit Rachel à son chef. Seulement, je pense que Garrett a un problème relationnel avec les femmes. Cela fait partie de ses difficultés à travailler en équipe.

— Je n'ai *aucun* problème avec les femmes, assura Garrett d'un ton catégorique.

— La semaine dernière, j'ai retrouvé Natasha en larmes parce que Garrett l'avait incendiée, poursuivit-elle.

— Natasha avait quitté le bureau sans rien dire à personne, sous prétexte que son petit ami s'était foulé le pied, et elle avait complètement oublié de préparer le lancement pour Sheraton, expliqua Garrett avec humeur.

— Et vendredi matin, après notre petit déjeuner, j'ai surpris Garrett en train de toucher l'épaule de Julie, continua Rachel sur sa lancée. J'ai bien vu que la pauvre Julie était gênée.

— Tu es vraiment diabolique, commenta Garrett sur le ton de la conversation.

La colère sourdait pourtant dans sa voix et elle se sentit presque désolée pour lui. Toutefois, elle se ravisa : cela ne lui portait pas chance de compatir avec Garrett. « Pas de concessions ! » C'étaient ses propres mots, non ? Et puis, de toute façon, elle ne faisait que l'aider à prendre la bonne décision : partir !

Elle se tourna vers Tony, un sourire ingénu aux lèvres.

— C'est pourquoi je me propose de faire l'éducation de Garrett, conclut-elle.

— De faire quoi ? s'étrangla l'intéressé.

— Je veux bien consacrer du temps à l'équipe de Garrett, expliqua-t-elle. Surveiller les interactions entre lui et ses collaborateurs, notamment les femmes, et lui donner des conseils pour mieux gérer les situations.

— Elle plaisante, soupira Garrett.

Elle apprécia ce ton à la fois exaspéré et désespéré. Désormais, il préférerait forcément partir, plutôt que de subir sa supervision. Il avait un

esprit tellement indépendant !

— Vous vous souvenez que j'ai eu 10/10 en management d'équipe, Tony, insista-t-elle encore.

— Tout à fait, vous êtes une femme remarquable, Rachel. Mais aurez-vous vraiment le temps d'aider Garrett ?

— Mais voyons, Tony ! intervint ce dernier.

— Je le prendrai, assura-t-elle, généreuse. Pas pour moi, mais pour la cause des femmes.

Un instant, elle crut en avoir trop fait. Clive baissait les épaules, replié sur lui-même, se refusant visiblement à donner son avis.

Cependant, il se trouvait que Tony redoutait vivement de voir un employé de KBC poursuivi en justice pour harcèlement.

— Merci, Rachel, déclara-t-il avec un large sourire, c'est une belle démarche. Vous pouvez commencer tout de suite.

— Avec plaisir, répondit-elle, savourant sa victoire.

Et, en silence, elle hurlait au manipulateur qui tenait le volant de démissionner !

6

Garrett montait deux à deux les marches qui menaient à son appartement, en proie à une violente frustration à laquelle se mêlait une bouffée d'adrénaline inattendue...

Rachel...

La femme qu'il estimait aussi prévisible que le temps qu'il avait fait hier avait rebondi sur son intention de quitter KBC, et avait décidé de tout faire pour le pousser dehors.

Il ignorait qu'elle possédait une telle détermination. En tout cas, songeait-il en arrivant au 2^e étage, ce qu'il avait dit de ses jambes, il le pensait vraiment : elles étaient sensationnelles. Seulement, ni Tony ni Clive n'avaient percé ses intentions : ils avaient cru qu'il se comportait comme à son habitude, comme celui qui était toujours sur le point de franchir les limites de la bienséance.

Alors qu'il atteignait le 3^e étage, il se demanda comment il avait pu être aussi transparent aux yeux de Rachel. Elle avait tout de suite embrayé sur cette histoire de harcèlement sexuel pour lui forcer la main. Elle était bien plus maligne qu'il ne l'avait soupçonné. Et, à l'évidence, Tony ne s'était pas rendu compte de son petit jeu. Huit ans à le flatter dans le sens du poil avait fini par servir les intérêts de Rachel.

Il était toutefois regrettable que cette tentative de manipulation ait enclenché son esprit de contradiction naturel. Aussi, au lieu de démissionner dès leur retour au bureau, s'était-il installé devant son écran pour réfléchir...

Et, à son grand agacement, il n'avait pas pris de décision.

Cela tenait à cette époque de l'année. Elle était difficile pour lui. Mais dès le lendemain il se déciderait, et présenterait sa démission.

Il était parvenu au 4^e étage et il chercha les clés dans sa poche. Ce fut alors qu'il aperçut une femme.

Elle était assise sur une marche de l'escalier, près de sa porte, la tête enfouie dans ses genoux repliés. Elle portait un imperméable de couleur claire et un jean. Il n'y avait que deux appartements par étage. Ce devait être une amie du voisin qui s'était trompée de porte en sortant de l'ascenseur.

— Mademoiselle ? fit-il.

Elle ne réagit pas. Il pria alors pour qu'elle ne soit pas ivre, ou malade.

Il lui toucha l'épaule.

— Excusez-moi, mademoiselle...

Elle sursauta en poussant un cri et leva le visage vers lui.

Ce n'était pas une demoiselle, mais une dame.

Madame Stephanie Calder.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il d'un ton rude.

N'aurait-elle pas dû être en train de préparer un rôti braisé à son mari, à New London ?

— Oh ! Garrett, soupira-t-elle. Je me suis endormie...

Elle se frotta les yeux et cligna plusieurs fois des paupières.

— Quelle heure est-il ?

— Tu n'as qu'à regarder ta montre !

Il avait bien conscience d'être grossier, mais il s'était juré, des années auparavant, de ne jamais rien donner à la femme de son père.

Elle consulta la montre Piaget en or blanc qu'elle avait au poignet.

— 21 heures, murmura-t-elle. Est-ce que tu rentres toujours aussi tard du travail ?

— Papa va bien ? interrogea-t-il, soudain inquiet.

Il n'aurait jamais cru voir un jour Stephanie en jean sur son palier. Qui plus est, avec une queue-de-cheval négligée, elle qui prenait toujours soin d'elle.

— Oui, égal à lui-même, répondit-elle, évasive. J'imagine que ça ne s'est pas très bien passé entre vous pour ton anniversaire.

Il se contenta de hausser les épaules.

— Il ne t'a rien dit ? insista-t-elle.

Il était donc bel et bien malade, songea-t-il.

— Si... Il m'a dit que je devais changer de travail, comme d'habitude, répliqua-t-il, feignant la désinvolture.

De nouveau, elle se frotta les yeux. Son maquillage avait coulé et elle avait l'air hagard. Elle lui tendit la main.

— Tu m'aides à me relever ?

Puis, comprenant sans doute qu'il allait refuser, elle se ravisa et baissa la main.

— Non, ça va, je vais y arriver toute seule, marmonna-t-elle.

Cela se révéla toutefois un exercice difficile. Au prix d'une contorsion, elle se retrouva finalement debout... et Garrett manqua de tomber lui-même à la renverse. Interdit, il la considéra, son regard passant du ventre rond au visage de sa belle-mère !

— Le bébé est prévu pour juin, annonça-t-elle en plaquant ses mains sur ses hanches, comme si elle le mettait au défi de désapprouver. Je suis enceinte de sept mois. Nous aurions dû t'avertir plus tôt, mais comme nous ne t'avons pas vu depuis Noël et qu'à ce moment-là, j'ignorai que j'étais enceinte...

Il avait passé Noël avec eux parce que son frère Lucas, marine déployé à l'étranger, avait eu une permission.

— Et papa était censé me l'annoncer la semaine dernière, déduisit-il.

— Entre autres choses, répondit-elle.

Elle se pencha pour ramasser son sac à dos.

— Est-ce qu'on va rester sur le palier ? s'enquit-elle.

— Où est papa ?

Stephanie mit son sac à dos sur l'épaule.

— Je l'ai laissé.

Encore une fois, il eut l'impression que son monde changeait d'axe.

— Tu veux dire... dans la voiture ? hasarda-t-il, conscient qu'il n'avait pas vu la Hummer de son père au bas de l'immeuble.

— Non, je veux dire que je l'ai quitté. Entrons, tu veux bien ? fit-elle en saisissant d'autorité les clés qu'il tenait à la main.

Une fois à l'intérieur, il prit son temps pour couper l'alarme et allumer les lumières, ce qui lui permit de réfléchir à la situation. Tout lui semblait incompréhensible.

— Est-ce que Lucas est au courant, pour le bébé ? demanda-t-il enfin.

— Bien sûr ! acquiesça Stephanie en lançant son sac sur le sofa, avant de s'y asseoir. Je lui ai annoncé il y a deux mois.

Garrett se demanda pourquoi Lucas ne lui en avait rien dit. Lui-même avait toujours tenté de le convaincre que Stephanie était l'ennemie mais, à l'époque du remariage de leur père, son jeune frère n'avait que douze ans, et il avait envie d'une mère. Il n'avait pas compris que son père avait eu tort de se remarier si peu de temps après la mort de leur mère, sans même leur demander leur avis, sans prendre en compte les protestations de l'aîné ! Tout comme Lucas avait été bien naïf de croire qu'il allait lui aussi accueillir Stephanie à bras ouverts, et céder à des tentatives maladroites de remplacer leur mère !

— Tu n'es pas un peu trop âgée pour être enceinte ? demanda-t-il avec son tact habituel. Tu as fait une F.I.V ?

Il ne pouvait imaginer son père se livrant à ce lourd procédé.

— Je viens juste d'avoir quarante-cinq ans, dit-elle en posant une main protectrice sur son ventre. C'est encore possible sans recourir à la science. Je reconnais que c'était inattendu. Ton père et moi espérions depuis si longtemps avoir un bébé ! Mais on n'y croyait plus. J'ai même pensé que c'était la ménopause !

Il ne pouvait en entendre davantage.

Il se dirigea vers la cuisine.

— Du café ? demanda-t-il.

— Tu as du déca ?

— Non.

Elle soupira.

— Bon, prépare-m'en un pas trop corsé, alors. Tu sais qu'on doit éviter la caféine quand on est enceinte. Encore que j'aie appris mon état au bout de quatre mois et que, pendant tout ce temps, j'ai bu du café.

Il s'efforça d'ordonner ses idées. Stephanie était enceinte, ce que tout le monde savait, sauf lui. Elle accoucherait en juin et il aurait alors un demi-frère ou une demi-sœur.

— C'est un garçon ou une fille ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Stephanie de l'autre côté de l'îlot. Je préfère que ce soit une surprise. Ton père voulait savoir, mais en l'occurrence, ce sont les vœux de la mère qui sont respectés.

Elle en parut presque amusée. Il en conclut que ses vœux n'avaient jamais beaucoup compté dans le couple qu'elle formait avec l'amiral Dwight Calder.

Et, soudain, une information lui revint à la mémoire...

— Au fait, tu m’as bien dit que tu avais quitté mon père ?

— Tout à fait.

Elle regarda avec inquiétude la quantité de café qu’il introduisait dans la cafetière italienne.

— C’est le bébé qui l’a chamboulé ? s’enquit-il. Il n’a pas été ravi à l’idée d’avoir un nouveau fils, qu’il pourrait enfin modeler à son image ?

— Dwight n’a jamais pensé à vous remplacer, ton frère ou toi.

— Bah, je m’en fiche, tu sais. Au contraire. Si cela pouvait faire baisser la pression qu’il exerce sur moi !

— J’avais demandé à Dwight d’aller te parler, parce que je ne voulais pas qu’il commette les mêmes erreurs avec ce bébé qu’avec toi, déclara Stephanie.

Garrett releva vivement la tête. De l’eau bouillante sortit alors de la cafetière et lui brûla le pouce.

Il poussa un juron et ouvrit le robinet d’eau froide pour mettre son doigt dessous. Stephanie se précipita vers la cafetière pour retirer le couvercle. Elle était si énorme avec son gros ventre, et si peu discrète !

— Et depuis quand les relations que j’entretiens avec mon père te préoccupent-elles ? demanda-t-il. Tu ne crois pas que tu aurais dû y penser il y a quinze ans, et ne pas te marier avec lui deux minutes après la mort de ma mère ?

Elle ignora la remarque.

— Dwight s’est impliqué dans ma grossesse à différents niveaux...

— Mais pas sur le plan psychologique, compléta-t-il.

Elle hocha la tête.

— Je lui ai dit que, s’il n’était pas capable de me prouver qu’il pouvait être un père aimant, je préférerais qu’il ne fasse pas partie de la vie de l’enfant.

— C’est un père aimant envers Lucas, répliqua Garrett, qui ne comprenait décidément rien à ce qui se passait.

— Nous savons tous les deux que c’est parce que Lucas est entré dans la marine et ne s’est jamais opposé à lui. Mais il faut que ton père ouvre son cœur à ce bébé, indépendamment des choix que l’enfant fera plus tard.

Elle ramena vers le bas le piston de la cafetière.

— Tu as des tasses ? demanda-t-elle.

De sa main valide, il lui désigna un placard, sur sa gauche. Elle remplit une première tasse, puis hésita pour la deuxième.

— Mets moitié café, moitié eau, lui conseilla Garrett.

— Tu as raison, approuva-t-elle en riant. Désolée, mais, en ce moment, je suis incapable de prendre la moindre décision. Ce sont les hormones, je suppose.

— Tu as pourtant décidé de quitter papa, fit-il remarquer sans cacher son étonnement.

Il lui semblait qu'il y avait enfin une justice. Son père avait renoncé au souvenir de sa mère au profit de Stephanie et, aujourd'hui, c'était elle qui renonçait à lui.

— Il était furieux ?

Stephanie lui tendit son café.

— Je ne sais pas. Je lui ai laissé un mot ce matin, puis j'ai mis mon portable sur messagerie.

Il imaginait sans peine la colère de son père. Mais cela lui ferait le plus grand bien que quelqu'un d'autre que lui se rebelle contre sa rigidité. Malgré lui, il sourit.

— J'apprécie que tu sois venue m'annoncer la nouvelle, dit-il. Où est-ce que tu vas vivre, maintenant ?

Il la vit hésiter.

— Eh bien... à vrai dire, j'avais pensé que tu pourrais m'héberger.

A ces mots, Garrett renversa du café sur sa main et se brûla de nouveau.

— Bon sang, Stephanie ! jura-t-il en rouvrant le robinet pour se rincer.

— En fait, c'est juste un souhait de ma part.

— Mais c'est impossible ! Je ne sais pas recevoir.

— Et tu n'as pas envie de ma présence chez toi, compléta-t-elle.

— Exact.

— Garrett, je n'ai nulle part où aller. Comme tu le sais, je n'ai plus mes parents.

— Il y a des hôtels dans cette ville. Je vais te réserver une chambre quelque part.

— J'ai envie d'être en famille.

Garrett secoua la tête, agacé. Ce n'était pas parce que son père l'avait choisie pour épouse qu'elle devait lui mettre le grappin dessus, à lui.

— Je ne suis tout de même pas la seule personne de ta famille, objectait-il.

— En fait, je n'ai que toi et Lucas. Et comme ton frère est dans le golfe Persique...

— Et tes amis ? Je suis sûr que tu en as beaucoup.

— C'est vrai. Mais je n'ai pas envie d'humilier Dwight en leur racontant que je viens de le quitter et, quand ils le découvriront, je ne veux pas les forcer à prendre parti pour un camp ou l'autre.

— De toute façon, ils prendront forcément ta défense, marmonna Garrett.

— J'ai juste besoin de deux ou trois semaines pour me retourner. Une seule, même. Ensuite, je m'en irai.

— Ecoute, Stephanie, commença-t-il en faisant les cent pas, nous n'avons jamais été très proches, tous les deux. Je suis ravi pour le bébé et j'espère que, mon père et toi, vous allez trouver une solution. Mais ne viens pas jouer les belles-mères avec moi maintenant, s'il te plaît...

Les yeux de Stephanie s'emplirent de larmes et elle se mordit la lèvre.

— Excuse-moi, ce sont les hormones...

Sortant un Kleenex de sa poche, elle se moucha.

En la regardant, il se rappela que Rachel lui avait reproché de faire pleurer les femmes. De se montrer insensible envers elles.

Evidemment, ces propos n'étaient pas dénués d'arrière-pensées. Elle cherchait à l'évincer. D'ailleurs, plus il y réfléchissait et plus il se disait qu'il serait idiot de lui donner la satisfaction de démissionner.

Cette pensée le prit par surprise. Ne pas partir signifiait qu'il devrait se battre pour remporter le titre d'associé... Et il n'était pas certain de vouloir mener ce combat.

Toutefois, s'il démissionnait, il serait contraint de rester à la maison pendant un certain temps avant de retrouver un emploi. Stephanie s'apercevrait alors qu'il n'avait plus de travail et en parlerait forcément à Dwight. Qui lui avait clairement déclaré qu'il ne le voyait pas dans un poste de dirigeant ! Or, il détestait reconnaître que son père avait raison...

Au fond, il pourrait rester chez KBC plus longtemps que prévu. Il remporterait le titre prestigieux d'associé, puis partirait. Brightwater était un client intéressant, il avait déjà quelques bonnes idées en tête. Cela ferait oublier ses excentricités d'aujourd'hui. Et puis, battre Rachel à plate couture après les propos qu'elle avait tenus dans la voiture serait une immense satisfaction.

Il regarda Stephanie. Elle avait une main posée sur le ventre, qu'elle caressait comme pour en apaiser l'occupant.

Il ne voulait pas d'elle chez lui. Les rapports avec la famille l'épuisaient nerveusement et il n'avait plus envie de les subir.

Seulement voilà : elle n'avait nulle part où aller. Et mettre une femme enceinte à la rue, cela ne se faisait pas, même quand on s'appelait Garrett Calder... Surtout quand le bébé était votre demi-frère ou sœur. Et puis, même s'il détestait aborder le domaine personnel au travail, il pourrait toujours dire en passant qu'il avait recueilli chez lui une femme enceinte, ce qui redorerait son blason aux yeux de Tony et contrebalancerait les allusions négatives de Rachel sur ses relations avec les femmes. Qui plus est, son père serait furieux d'apprendre que son épouse avait cherché refuge chez lui. Cette pensée le fit sourire.

— Très bien, dit-il. Tu peux rester une semaine, si tu veux.

Elle fit un pas vers lui et il ressentit une brusque panique : elle n'allait tout de même pas l'enlacer ! Elle avait renoncé à tout geste de tendresse envers lui dans l'année qui avait suivi le mariage avec Dwight, ses tentatives se soldant toujours par des échecs.

— Où sont tes bagages ? interrogea-t-il en s'écartant.

— Dans un casier, à la consigne de la gare centrale, dit-elle. Je ne voulais pas être chargée, au cas où tu m'aurais jetée dehors.

Au moins, elle était réaliste.

— Très bien, allons les chercher, dit-il en prenant ses clés de voiture posées sur l'îlot.

Quand il s'effaça pour la laisser passer, il sentit le frôlement du ventre contre lui. Décidément, il ne pourrait pas l'éviter !

Il préféra alors penser à une image plus réjouissante : celle de Rachel Frye avec ses jolies jambes et son expression horrifiée quand elle apprendrait que, finalement, il restait.

Rachel entra dans la salle de réunion où l'équipe de Garrett tenait conseil et se glissa discrètement sur une chaise, au fond de la pièce. Elle préférait laisser la table centrale aux directeurs artistiques, concepteurs rédacteurs et attachés de presse. Elle prit soin de ne croiser aucun des regards curieux qui l'accueillirent.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda toutefois Garrett d'un ton brusque.

La question anéantit immédiatement les efforts de la jeune femme pour se rendre invisible.

— Je suis ici... pour ce que tu sais. Pour ce coaching dont nous avons parlé avec Tony, répondit-elle.

Il lui fallait lutter pour paraître détendue, car rien ne se passait comme prévu. Ce qu'elle avait espéré, c'était qu'il prenne ombrage de la situation et démissionne pour aller travailler dans une société rivale, avec un salaire plus élevé.

Mais il était encore ici !

Et, malheureusement, Tony n'avait pas oublié sa « proposition généreuse » de coacher Garrett au sein de son équipe. Il avait inondé sa boîte e-mail de messages sur l'esprit d'équipe, ce qui, en un sens, lui avait permis d'effacer la mauvaise impression qu'elle avait laissée au petit déjeuner des associés. Elle en avait été ravie... jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'elle devrait bel et bien passer à l'action et serait alors scrutée à la loupe par les décideurs.

Garrett avait contourné la table et se tenait à présent tout près d'elle. Un peu trop près. Elle se rappela la soirée au bar à huîtres. Un souvenir qu'elle avait du mal à oublier. Chaque fois qu'elle voyait Garrett, elle y repensait.

Elle savait que Garrett recourait à des techniques diverses pour instaurer une distance entre lui et les autres. Il y avait bien sûr son repli sur lui-même, mais aussi cette réserve dans ses yeux noirs, cette expression neutre qu'il arborait en permanence. Sans parler de ses remarques dédaigneuses.

— Nous savons toi et moi que tu ne souhaitais pas que les choses aillent aussi loin, lui glissa-t-il à voix basse. Alors je te propose de sortir tout simplement de la salle et d'oublier toute cette affaire.

Elle était fort tentée. Seulement...

— Tony m'a demandé un rapport, je suis obligée de rester, répondit-elle.

Elle se contenterait toutefois de lui donner des conseils généraux sur la gestion d'une équipe. Il serait stupide de chercher à l'aider en profondeur : ils étaient rivaux et les faiblesses de Garrett servaient ses intérêts à elle.

Il fronça les sourcils.

— Dans ce cas, tu t'asseois ici, ordonna-t-il en désignant le bout de la table. A côté de moi, pour que je puisse t'avoir à l'œil. Et tu as intérêt à ne pas broncher, sinon je te mets dehors. Apporte ta chaise.

Et, évidemment, il ne lui proposa pas de la porter pour elle ! Adam, un concepteur rédacteur, lui vint cependant en aide quand elle cogna par inadvertance la chaise contre le mur. Elle jeta alors un coup d'œil à Garrett, pour lui faire comprendre que son jeune collaborateur avait de meilleures manières que lui.

Alors que la jeune femme gagnait sa place, Natasha lui murmura :

— Bonjour, Rachel.

— Salut, répondit-elle. Comment va Kevin ?

* * *

Elle percevait l'impatience de Garrett et prenait d'autant plus plaisir à échanger ces quelques mots avec Natasha.

— Beaucoup mieux. Son kiné a dit qu'il pourrait reprendre le basket la semaine prochaine.

— Pouvons-nous commencer la réunion ? intervint Garrett d'un ton sec.

Rachel se redressa et, sans se faire prier davantage, gagna la chaise qu'Adam lui avait avancée.

— Parfait, fit Garrett une fois qu'elle fut assise. Je vais vous présenter la société Brightwater, puis vous me poserez vos questions. Nous

n'aborderons pas l'aspect créatif tant que Rachel sera présente.

L'équipe approuva, même si certains lui adressèrent des regards désolés. L'idée que trois équipes travaillent pour un même client avait déclenché une excitation générale dans l'entreprise.

La veille, Rachel avait tenu la même réunion avec ses propres collaborateurs. Elle ne s'attendait à aucune surprise concernant la présentation de Garrett.

Et pourtant, elle demeura sidérée ! Garrett rendait compte des mêmes informations qu'elle, mais pas du tout de la même façon ! Il avait laissé de côté son air désinvolte pour donner l'impression que Brightwater était le projet le plus intéressant sur lequel il ait jamais travaillé.

Était-il vraiment enthousiasmé à ce point ? Pour sa part, même si elle l'avait présenté sous un jour intéressant à son équipe, elle n'avait pas réussi à susciter la ferveur qui brillait actuellement dans les yeux des participants à la réunion.

— Des questions ? s'enquit Garrett lorsqu'il eut terminé son exposé. Dites-moi quels sont les domaines de recherche dont vous préférez vous charger. Je veux que chacun ait le sien.

Il croisa les bras et attendit, se retranchant derrière ce mur de distance agacée si caractéristique de son personnage.

C'était comme s'il venait d'éteindre une lumière.

La discussion tardait à s'engager. Un membre de l'équipe fit une proposition pour un domaine de recherche, espérant s'attirer l'approbation de son chef. Garrett se contenta d'un bref signe d'acquiescement, puis continua à scruter l'assistance. Quelques idées furent émises, mais il les repoussa en secouant la tête.

Cet homme demeurerait décidément une énigme. Comment avait-il pu avancer si loin dans sa carrière sans accorder la moindre attention aux autres, en étant aussi insensible à leurs émotions ?

Elle avait le sentiment que les gens donnaient bien plus lorsqu'ils étaient encouragés. Paul Crane, l'un des responsables des ressources humaines, lui avait appris que c'était dans l'équipe de Garrett qu'il y avait le plus de changements de personnel. Et pourtant ce dernier était réputé pour ses projets brillants, alors qu'elle-même était bien plus conventionnelle.

Comment pouvait-il avoir des petites amies ? s'interrogea-t-elle soudain. En trouver ne devait pas lui poser trop de problèmes. Il devait les

circonvenir en recourant à l'esbroufe dont il avait fait preuve chez Brightwater. « Et si tu étais un fruit, lequel serais-tu, Cindy (ou bien Tammy, ou encore Jodie) ? », l'imaginait-elle demander. En revanche, garder une fille plus de quelques jours devait être une autre paire de manches ! Elle revint soudain à la réalité. Qu'est-ce qu'elle en avait à faire, des techniques de séduction de Garrett ?

— Alice, tu as des idées ?

Il avait posé la question à brûle-pourpoint, au cœur d'une discussion concernant les visites que l'équipe devrait rendre aux établissements du groupe Brightwater. Rachel était en avance sur lui dans ce domaine, car elle avait déjà envoyé deux membres de son équipe sur les lieux et attendait des photos pendant la pause déjeuner.

Alice toussota.

— Non, finit-elle par répondre d'une voix à peine audible.

C'était une belle jeune femme très intelligente, qui se trouvait aussi être la filleule de Jonathan Key, mais sa timidité était malade.

— Ce n'est pas possible, Alice ! s'insurgea-t-il. Tu ne dois pas toujours te reposer sur les autres. Je te donne deux minutes pour trouver une idée.

Rachel éprouva tout de suite de la compassion pour Alice et imagina la panique qui devait la submerger. La pauvre ! Son cerveau était sans doute devenu comme une feuille blanche, pensa-t-elle.

— Garrett, intervint-elle.

— Toi, je t'ai dit de ne pas parler.

Comme si elle pouvait se taire devant une telle humiliation ! Elle se pencha vers lui, de sorte que le reste de l'assemblée ne l'entende pas... et inhala l'effluve de fougères et de citron qui émanait de lui.

— Si tu essaies de mettre en valeur les talents de tes collaborateurs, je te promets que je me tais, lui dit-elle.

Il poussa un soupir exaspéré.

— Alice, reprit-il sur le ton de la courtoisie forcée, il faut que tu participes davantage si tu veux continuer à travailler pour KBC, compris ?

Incroyable ! C'était ça, sa façon de mettre les autres en valeur ? Comment osait-il menacer Alice de renvoi ? Au fond, cette attitude le desservait dans la course au titre d'associé et elle aurait dû s'en réjouir. Le problème, c'était qu'Alice était devenue toute blanche et qu'on avait l'impression qu'elle allait s'évanouir ou éclater en sanglots. Elle serait sans doute la prochaine à quitter l'équipe de Garrett. Ce qui était injuste, dans la

mesure où c'était une directrice artistique douée, et une personne très aimable.

Garrett, toutefois, s'acharnait.

— J'aimerais entendre tes idées, tout comme ce que tu peux offrir à la société, insista-t-il.

— Je dispose toujours de deux minutes ? osa Alice dans un effort surhumain.

— Non, répondit-il avec une patience exagérée qui était bien plus intimidante que l'ultimatum qu'il avait posé. Oublie les deux minutes ! Je veux des suggestions intelligentes pour des domaines de recherche. Maintenant.

Il balaya la table du regard.

— Les autres aussi peuvent intervenir.

Cependant, chacun paraissait absorbé par les brochures de Brightwater qu'il avait distribuées ou par la prise de notes. Si la situation n'avait pas été tragique, elle en aurait ri.

Le silence persistait, les collaborateurs craignant de s'attirer les foudres ou le dédain de Garrett s'ils émettaient la moindre idée. Ce dernier semblait à la fois irrité et confus, comme s'il ne comprenait pas que cette assemblée de jeunes gens brillants ne soit pas en mesure d'aligner deux idées.

Enfin, Adam prit la parole.

— A mon avis, il va être difficile de faire la promotion de Brightwater. Les gens sont plus attachés aux résultats d'une université en particulier qu'à ceux de la société qui les possède.

L'équipe de Rachel travaillait déjà sur ce problème.

— Peut-être qu'il faudrait interroger des parents d'élèves pas encore inscrits en fac pour comprendre ce qui motive leur choix, continua Adam.

— On peut aussi s'adresser directement aux élèves, souligna Garrett.

Comme son chef semblait enfin s'intéresser au sujet, Adam enchaîna :

— Je crois que c'est un moment décisif dans la vie et que les enfants apprécient alors vraiment le soutien de leurs parents. En tout cas, moi, j'étais heureux d'avoir les miens à mes côtés quand j'ai commencé à chercher une fac. Pour la première fois de ma vie depuis des années, l'avis de ma mère m'intéressait.

Rachel se mordit la lèvre : Adam tenait des propos bien trop personnels, et son assurance allait lui nuire... La preuve, Garrett était en train de

construire un avion en papier ! Sentant qu'il perdait l'intérêt de son interlocuteur, Adam reprit :

— Tu comprends ce que je veux dire ? L'avis de ta mère n'a pas compté pour toi quand tu as recherché une fac ?

Garrett lança son avion en papier.

— Elle était déjà morte, répondit-il.

De l'empathie se lut alors sur les visages des participants, et l'avion alla s'écraser dans la carafe d'eau.

Adam rougit.

— Désolé, Garrett, marmonna-t-il. Et de quoi est-elle...

— Elle a contracté la malaria lors d'un voyage humanitaire en Afrique, déclara Garrett. Un virus si virulent que les médecins n'ont rien pu pour elle. Donc non, je ne comprends pas ce que tu me racontes concernant les parents et le choix de la faculté. En revanche, je te donne carte blanche pour fouiller de ce côté-ci.

Il s'adossa à sa chaise.

— Bon, continuons !

Elle n'en revenait pas. Encore une histoire sur la mort de sa mère ? Laquelle était la vraie ? A moins qu'il mente chaque fois ?

Visiblement las d'attendre des idées qui ne venaient pas, Garrett assigna d'autorité plusieurs tâches à chacun, puis conclut :

— Maintenant, vous savez tous ce que vous devez faire. Pour ma part, j'irai visiter le campus Porchester de Brightwater.

Il était prévu que Rachel et Clive fassent eux aussi le voyage.

— Vendredi, précisa-t-il encore, je serai à la bibliothèque. Appelez-moi sur mon portable en cas de besoin.

Par bibliothèque, il entendait sûrement les archives de KBC, au 55^e étage. Rachel se demanda ce qu'il espérait y trouver. C'était une source d'inspiration bien curieuse pour un homme qui s'enorgueillissait d'être original.

La réunion terminée, l'équipe se dispersa et la tension retomba peu à peu.

— Tu viens prendre un verre avec nous ce soir, au O'Dooley ? demanda Adam à Rachel.

— Avec plaisir, répondit-elle.

Lorsqu'il s'éclipsa, elle remarqua qu'il s'était bien gardé d'inviter Garrett. Ce dernier interpella alors Alice, qui s'apprêtait à sortir.

— Alice, n’oublie pas ! Il faut que nous parlions bientôt de ce que tu apportes à l’équipe.

La jeune femme murmura quelques paroles incohérentes, puis s’enfuit littéralement, laissant Rachel et Garrett seuls.

Rachel s’apprêta alors à prendre la parole, mais son collègue leva les mains en signe de défense.

— Arrête de me lancer des regards accusateurs ! Je me fiche que ce soit la filleule de Key. Elle ne fait pas le poids, c’est tout, elle n’a rien à faire ici.

— Donc, tu la menaces de licenciement ! Bravo !

Rachel saisit un verre en plastique et voulut se servir de l’eau lorsqu’elle constata avec agacement qu’il y avait encore l’avion en papier dans la carafe. Elle n’allait tout de même pas le repêcher ! Cependant, l’avion trempé empêchait l’eau de s’écouler. Elle reposa la carafe quand le verre fut à moitié plein.

— Je ne l’ai menacée de rien.

— Tu lui as dit que si elle voulait travailler pour KBC, elle devait apporter une plus large contribution au projet.

— C’est vrai, reconnut-il. Et elle doit en prendre conscience.

Prenant le verre des mains de Rachel, il but une gorgée d’eau.

— Cette eau a goût de papier, commenta-t-il.

— Tu penses qu’Alice n’est pas capable de s’améliorer ?

— Comment est-ce que je le saurais ? Si notre société ne lui convient pas, il vaut mieux qu’elle en cherche une autre où elle pourra s’épanouir.

C’était le genre de philosophie que Rachel ne supportait pas : aller voir ailleurs si l’herbe était plus verte ! Elle tourna son verre afin de ne pas poser ses lèvres au même endroit que lui.

— Alice fait partie de la famille KBC, fit-elle remarquer. On ne dit pas aux membres de sa propre famille d’aller voir ailleurs. On les aide à trouver une façon de s’adapter.

Garrett fronça les sourcils.

— KBC est une agence de publicité, Rachel, pas une famille.

— Ce n’est pas tout à fait vrai. Nous sommes une agence indépendante, nous ne faisons pas partie d’un groupe, ce qui nous laisse une certaine latitude.

— Nous n’en restons pas moins une entreprise.

— Dont les structures nous donnent toutefois un sentiment plus personnel et familial, insista-t-elle.

Il eut un rire hautain.

— Je ne me sens pas du tout en famille ici.

Il était difficile de l'imaginer enfant, au sein d'une famille aimante. Elle avait parfois l'impression qu'il était venu au monde déjà adulte, avec ces mêmes yeux noirs et froids, ces pommettes hautes et cette carrure athlétique. La salle lui parut soudain étroite.

— Si nous sommes une famille, cela doit te torturer que papa Tony veuille te licencier, observa Garrett.

— Ce n'est pas personnel.

— Nous sommes d'accord.

Agacée, elle reprit d'une voix plus ferme :

— Tu devrais aussi veiller à être plus aimable avec Adam. Tu n'avais pas besoin de le mettre mal à l'aise avec la mort de ta mère.

Garrett lui adressa un regard perçant.

— Je ne vois pas pourquoi j'alimenterais sa curiosité. La mort de ma mère, ce n'est pas son affaire !

— Les gens posent des questions parce qu'ils s'intéressent aux autres.

— Je ne vois pas le rapport. La mort de ma mère ne regarde que moi.

— Est-ce que l'une de ces versions est vraie, au moins ? C'est la malaria, un accident d'avion ou le cancer ?

— Tu souffres de surdité ? Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ?

Que lui arrivait-il ? se demanda-t-il. Pourquoi ne comprenait-elle pas quand il lui disait de ne pas approcher ? Les autres saisissaient tout de suite, eux...

— Ne va pas imaginer le pire ! ajouta-t-il. Il n'y a rien eu de sinistre dans la mort de ma mère.

Ni violence ni suicide, si c'était ce à quoi elle pensait.

Elle poussa un soupir.

— Tu es sûr ? Tu ne dis pas ça pour me rassurer ?

— Je te le jure, répondit-il d'un ton solennel. Sur tes magnifiques jambes.

— Arrête avec ça ! s'exclama-t-elle d'un ton sec, avant de poursuivre : Garrett, à propos d'Alice et d'Adam...

En prononçant ces mots, elle se pencha vers lui et, sans le vouloir, déplaça légèrement sa chaise à roulettes et lui frôla le genou.

Il eut un brusque mouvement de recul.

— Tu peux te contrôler, s'il te plaît ? fit-elle agacée. Je ne suis pas contagieuse. Tu penses que cela va te tuer, peut-être, de ne pas mettre un mètre de distance entre les autres et toi ?

— Mais enfin, de quoi est-ce que tu parles ?

Elle n'était pas à un mètre de lui, et il voyait parfaitement chacun de ses cils devant ses yeux noisette qui lançaient des éclairs de colère. Ses lèvres étaient plus pleines qu'il ne l'avait imaginé...

— Chaque fois que je m'approche de toi, tu recules, lui dit-elle sur le ton du reproche.

Il réfléchit un court instant.

— Moi, je fais ça ? s'étonna-t-il. Non, tu exagères.

Alors, à son grand effroi, elle lui prit la main.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'enquit-il, inquiet.

— C'est si terrible que ça, de toucher les autres, d'avoir un lien avec eux ?

Elle referma les doigts sur sa paume. Automatiquement, il se figea.

— Je ne te fais absolument pas mal, ne te raidis pas, murmura-t-elle.

— Tu es devenue folle ? demanda-t-il en essayant de se dégager.

Mais elle lui tenait la main avec une force de tigresse.

— Tu as bien conscience que c'est du harcèlement sexuel ? fit-il alors.

— Disons plutôt que c'est une forme de thérapie.

Au fond, le contact lui procurait tant de bien qu'il songea qu'elle n'exagérerait peut-être pas... Et, pourtant, il ressentait le besoin urgent de rompre le lien. Avait-il vraiment un problème ? se demanda-t-il alors.

— Lâche-moi, ordonna-t-il en s'efforçant de garder son calme.

Mais, soudain, il comprit. Il changea alors de tactique.

— Mais ça, tu ne sais pas faire, hein ? Tu ne sais pas laisser tomber un petit ami complètement nul, ni une société qui n'en a rien à faire de toi.

— C'est mieux que de ne pas savoir garder ce que l'on a de bon, répliqua-t-elle entre ses dents. Comme tous ces postes excellents que tu as laissé tomber, ou les gens de ton équipe. Y a-t-il quelque chose à quoi tu tiennes, Garrett ? Je suis même prête à parier que tu n'as pas de relation avec ta famille.

Ah non ! C'était lui qui décidait avec qui il parlait de sa vie privée, et elle ne figurait pas sur la liste.

Ni personne d'autre, d'ailleurs.

8

S'il ne se contrôlait pas, Garrett allait finir par hurler. Mais il ne voulait pas que Rachel comprenne qu'elle avait un tel pouvoir sur lui. Il s'efforça donc de remettre entre eux la barrière qu'elle avait rompue en lui prenant la main.

— C'est puéril, dit-il d'un ton calme. Je te demande de cesser immédiatement ce petit jeu.

— C'est ce que je vais faire, assura-t-elle de la même façon. Dès que tu m'auras promis que tu iras présenter des excuses à Alice et à Adam, et que tu feras des efforts avec tes autres collaborateurs.

A la place d'une promesse, il émit une sorte de grognement.

— C'est pourtant ce qu'il te reste à faire, si tu veux remporter le titre d'associé.

— Quoi qu'en dise Tony, une seule chose fera la différence : la créativité ! assura-t-il en s'efforçant encore, mais toujours en vain, de se dégager.

— C'est faux ! rétorqua-t-elle.

Et, là-dessus, elle s'humecta les lèvres du bout de la langue. Des lèvres si pleines...

— Tu as peur de ne pas être assez créative ?

Il sentit qu'elle lui serrait les doigts un peu plus fort, par mesure de rétorsion sans doute.

— Pas du tout, mais, contrairement à toi, je suis consciente que la créativité n'est pas la panacée ! La société évalue toutes les qualités d'un futur associé, et notamment sa capacité à diriger une équipe.

— Si tu as raison, reprit-il, le fait que je m'excuse auprès d'Alice et d'Adam me permettra de remporter des points aux yeux des associés et,

partant, cela affaiblira tes chances.

— Je ne pense pas que cela te préoccupe, éluda-t-elle. Ce qui compte, ce sont tes collaborateurs, qui, pour certains, ont aussi été les miens par le passé. Nous faisons tous partie d'une même société.

— Jusqu'à ce que ce ne soit plus le cas, lui rappela-t-il. Ces jeunes gens sont remplaçables, et d'ailleurs nous le sommes tous. Et, dans quelques semaines, deux d'entre nous seront renvoyés. Je suis désolé de devoir de le dire, ma petite Rachel, mais ta loyauté n'est pas très judicieuse.

— Je ne suis pas ta petite Rachel, rectifia-t-elle. Et je crois pour ma part que les gens ne sont pas interchangeables... Mais qu'est-ce que tu fais ?

Il avait réussi à faire passer sa main par-dessus celle de la jeune femme, et c'était maintenant ses doigts à lui qui la serraient. Elle avait des mains longues et fines, mais étonnamment fortes. Ses ongles étaient vernis d'un rose pâle, qui donnait à penser — à tort — qu'elle était modeste.

— Je te montre que je peux tenir, déclara-t-il. Et, toi, il faut maintenant que tu me prouves que tu peux laisser tomber.

— Entendu, dès que tu m'auras promis d'être plus sympathique avec Alice. Et avec Adam, aussi. Il fait de son mieux, tu sais.

— Attention, ma petite Rachel. Tu es sûre que tu veux jouer au plus malin avec moi ?

Elle redressa les épaules.

— Si tu es prêt, je le suis aussi.

— C'est une réponse de mauviette, affirma-t-il d'un ton sec.

Il n'aurait jamais imaginé avoir un jour un échange aussi curieux avec Rachel Frye. Et, surtout, en tirer un si grand plaisir !

Ils continuèrent à se donner la main pendant quelques secondes.

— Tu as des doigts sexy, commenta-t-il d'un air séducteur.

— Et toi un adorable postérieur, rétorqua-t-elle.

— Merci, répondit-il, sachant qu'elle ne cherchait qu'à le provoquer. C'est toujours bon à savoir.

A cet instant, Clive passa sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— Hé, Garrett...

Il n'alla pas plus loin et les considéra, bouche bée.

Rachel se reprocha immédiatement de ne pas avoir retiré sa main plus tôt, quand il en était encore temps. Elle avait eu envie de défier Garrett et, maintenant, ce petit jeu lui semblait stupide.

Percevant sans doute son embarras, Garrett resserra sa poigne. Elle étouffa un juron.

Clive, toujours à la porte, éclata de rire.

— J'ai l'impression que je suis en trop, non ? lança-t-il.

— Oui, désolé, répondit Garrett sans avoir l'air d'éprouver le moindre regret.

— Bon, eh bien je reviendrai plus tard, promit Clive.

Il leur adressa un petit signe de main et sortit.

— Pourquoi est-ce qu'il voulait te parler ? s'enquit Rachel.

— Aucune idée.

Du pouce, il commença à lui tracer un cercle sur le dos de la main. Elle ressentit alors une curieuse impression au plus profond de son être... Elle avait dû se contracter, car elle vit le regard noir se faire plus perçant. Avec lenteur, sans la quitter des yeux, il dessina un nouveau cercle. Elle puisa dans ses ultimes ressources pour maîtriser sa réaction.

Elle n'était pas attirée par Garrett Calder !

— Très bien, fit Garrett d'un ton admiratif qui l'enveloppa d'une onde de chaleur.

Elle demeura immobile.

— Quoi, très bien ? contra-t-elle.

— Je me demande qui sera le prochain à franchir le seuil. Papa Tony, peut-être.

— Non ! s'exclama Rachel, consternée à cette idée.

Tony aurait du mal à croire qu'elle était capable de coacher Garrett s'il entraînait dans cette pièce et les trouvait main dans la main.

— Est-ce que tu laisserais tomber si je te disais que j'allais me pencher sur la question, au sujet de ces excuses ?

— Tu veux dire que tu serais prêt à faire semblant ?

— Je m'engage à présenter des excuses, tu ne peux pas non plus me demander d'être sincère.

Il était assis si près d'elle et son regard était si pénétrant que, tout à coup, elle n'eut plus envie d'insister. Sans compter ce sourire qu'il lui semblait voir pour la première fois...

Elle eut soudain la sensation de manquer d'air et s'efforça de ne pas reprendre son souffle trop bruyamment. Elle était avec celui que l'on surnommait le requin ! Elle ne devait pas montrer de signes de faiblesse.

— Entendu. C'est un début, acquiesça-t-elle.

Garrett lui lâcha la main et elle retint un frisson, comme si sa chaleur lui manquait brusquement. Il se leva alors d'un bond et quitta la pièce sans lui accorder un regard, alors qu'ils venaient de se tenir la main pendant dix bonnes minutes !

Peu importait. Ce qui comptait, c'était qu'il ait consenti à quelques efforts, de sorte qu'elle pouvait s'estimer vainqueur. Elle préférait ne pas prendre garde à la petite voix intérieure qui lui demandait si elle était bien certaine de l'être, et ignorer ces picotements persistants au bout des doigts...

* * *

Le coup de sonnette court, mais vigoureux, à 18 heures tapantes le vendredi, révéla immédiatement à Stephanie l'identité du visiteur. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle n'avait pas pensé qu'il viendrait aussi tôt. Fallait-il y voir un signe positif ?

Elle appuya sur le bouton de l'Interphone, puis attendit que l'on sonne à la porte. Quand elle tourna la poignée, elle pria pour que tout se passe bien.

— Tu ne regardes pas dans le judas avant d'ouvrir ? demanda Dwight sans ambages.

Elle ne répondit pas et s'effaça pour le laisser passer. Son uniforme laissait deviner qu'il venait directement du bureau.

— Tout comme, en bas, tu m'as ouvert sans me demander qui j'étais, poursuivit-il, furieux. J'aurais pu être un tueur en série.

— Je savais que c'était toi, coupa-t-elle. J'ai reconnu ton coup de sonnette.

Il la regarda comme si elle avait perdu la tête, puis il inspecta l'appartement. En même temps que lui, elle contempla les murs blancs et nus et songea que Garrett avait vraiment besoin de faire un effort de décoration.

— Je n'arrive pas à croire que tu te sois réfugiée ici, tonna Dwight.

Elle lui avait envoyé un SMS le lundi soir pour lui indiquer l'endroit où elle logeait, afin qu'il ne s'inquiète pas. Et qu'il sache où la trouver s'il en avait envie. Elle n'aurait pas cru qu'il viendrait aussi vite. Cela ne lui ressemblait guère.

— Je n'étais pas certaine que Garrett accepterait, reconnut-elle.

— Il est prêt à tout pour me contrarier, grommela Dwight.

Elle ne doutait pas que son beau-fils avait agi contre son père, mais elle avait aussi l'impression qu'il y avait chez lui une tendresse enfouie, qu'elle comptait bien découvrir.

— C'est très gentil de sa part. Sinon j'aurais dû aller à l'hôtel.

— Tu as un foyer très confortable à New London, observa Dwight. Tu m'as, moi.

A ces mots, il sembla à Stephanie qu'il dévoilait, une fois n'est pas coutume, une certaine vulnérabilité.

— Je ne peux pas revenir si rien ne change, Dwight, murmura-t-elle.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es partie. Le mot que tu m'as laissé n'avait aucun sens.

S'il n'avait pas compris ce qu'elle tentait de lui expliquer depuis plusieurs mois, il ne saisisait pas maintenant. Peut-être aurait-elle dû lui dire tout cela depuis des années... Mais il avait fallu que le médecin leur recommande une abstinence de deux mois au premier trimestre de sa grossesse, en raison de saignements, pour qu'elle se rende compte que leur vie sexuelle très épanouie avait masqué les autres problèmes. De fait, tous les autres aspects de son mariage étaient insatisfaisants.

Elle savait depuis le début que Dwight pouvait être très autoritaire, c'était une conséquence de son métier. Mais le désir qu'il éprouvait pour elle avait toujours neutralisé le pouvoir entre eux. Sans vie sexuelle, elle avait perçu de manière bien plus aiguë son intransigeance, son absence d'émotions. Le guerrier qui sommeillait en lui, sans l'influence tampon de l'amant, exigeait une reddition totale.

— Je ne veux pas que l'enfant que je porte ait l'impression que la seule façon d'être aimé par son père est d'agir conformément à ses vœux. Qu'il ne connaisse pas un amour paternel inconditionnel.

Elle s'était assise sur l'accoudoir d'un fauteuil et parlait d'une voix grave et songeuse.

— Je ne veux pas que cet enfant nous quitte et ne nous parle plus, comme Garrett. Même si, bien sûr, tu n'es pas le seul à blâmer dans cette affaire, ajouta-t-elle à la hâte.

Elle attribuait la plus grande partie des torts à Dwight, mais Garrett était loin d'être parfait : il était bien trop entêté. Elle aussi, d'ailleurs, avait commis des erreurs, au début du mariage.

— Je t'ai dit que j'étais prêt à changer d'attitude, affirma-t-il. Et je le pense vraiment !

— Le problème, c'est que je ne crois pas que tu en sois capable, car tu n'agis pas selon ton cœur, mais parce que je te le demande.

— Ecoute, Stephanie, ce blabla pseudo-psychologique ne veut rien dire, trancha-t-il. Tu es enceinte, et j'ai l'impression que ton état joue des tours à ton cerveau. La voiture est en bas. Rassemble tes affaires, je te ramène à la maison.

C'était un ordre de l'amiral.

Elle lui avait toujours obéi sans même se rendre compte qu'il lui donnait des ordres. Il avait seize ans de plus qu'elle et, quand ils s'étaient mariés, elle avait cru qu'il en savait bien plus qu'elle dans presque tous les domaines. Ils étaient devenus prisonniers de ce schéma : il donnait les ordres, elle les exécutait.

Elle déglutit.

— Non.

Il vira au cramoisi.

— Si tu espères que je vais attendre que ton caprice passe, tu te trompes, dit-il.

L'attitude de Garrett aussi, il l'avait toujours qualifiée de « caprice ». Stephanie n'aurait jamais cru partager un jour ce trait avec son beau-fils.

— M'as-tu jamais aimée, Dwight ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que oui, je t'ai aimée ! s'emporta-t-il. Et je t'aime toujours. Comme j'aimerais notre futur bébé !

Le problème, c'était qu'il ignorait ce que signifiait l'amour sans condition. Quand elle l'avait épousé, elle était éperdument amoureuse et n'avait pas voulu voir la différence d'âge, ni le fait qu'il venait juste de perdre sa femme. Or, tout cela avait forgé son caractère. Evidemment, elle avait aimé son côté protecteur, sa loyauté, et aussi le fait que cet homme si honorable et si fort la désirait tellement qu'il en tremblait quand il la prenait dans ses bras...

Pourtant, la première fois qu'il l'avait demandée en mariage, elle avait hésité. Il l'avait alors prévenue qu'il ne lui redemanderait pas sa main une deuxième fois. Elle l'aimait trop pour laisser passer sa chance.

— Moi aussi, je t'aime, lui dit-elle. Plus que tu ne peux l'imaginer. Seulement, maintenant que je suis enceinte, je me rends compte que l'on ne peut pas continuer sur le même mode, toi et moi...

Elle marqua un temps d'arrêt, puis poursuivit :

— J'ai besoin de faire les choses à ma façon sans avoir peur de perdre ton amour.

— C'est ridicule... Et puis, tu as des rendez-vous médicaux. Tu y as pensé ?

— Je peux me rendre plus facilement chez le médecin d'ici que de chez nous, observa-t-elle.

Elle avait choisi un obstétricien dans l'Upper East Side, à proximité du bureau de Dwight, pour le cas où celui-ci voudrait l'accompagner à ses rendez-vous. Il lui avait promis qu'il viendrait, mais elle avait bien senti que c'était à contrecœur. D'ailleurs, jusque-là, hormis la première fois, il avait toujours eu des empêchements impérieux.

— Nous avons un dîner à l'amirauté ce week-end, à Annapolis, lui rappela-t-il. J'espère que ma femme y sera.

Elle avait oublié cette soirée, événement phare de l'année pour Dwight.

— Tu peux tout à fait y aller sans moi.

— Et qu'est-ce que je dis aux autres ?

Voilà pourquoi il était venu si vite ! comprit-elle soudain. Pour ce repas, et non parce qu'elle lui manquait désespérément — même si elle savait qu'il se maîtrisait bien trop pour être désespéré.

— Dis-leur que... Que Garrett avait besoin de moi, à New York, et que je n'ai pas pu venir.

— Mais ce n'est pas vrai.

Dwight était d'une honnêteté à tous crins. Si leur mariage ne fonctionnait pas, ce n'était pas parce qu'il avait prétendu être un homme qu'il n'était pas, mais parce qu'elle avait refusé d'admettre leurs différences.

Elle repensa à Garrett et aux murs qu'il avait érigés autour de lui.

— En fait, peut-être que si, tu sais.

— Il te raconte des histoires pour te monter la tête contre moi, oui ! Il a toujours été plus proche de sa mère. Un peu trop, sans doute.

Stephanie ne put s'empêcher de sourire. Garrett n'avait vraiment pas le profil d'un fils qui se complaisait dans les jupes de sa mère.

— Ne prends pas sa défense contre moi, insista-t-il.

Elle se figea et le sourire disparut de son visage.

— Il faut que tu partes, Dwight, déclara-t-elle. Ce n'est pas bon pour le bébé, cet énervement.

Comme pour la soutenir, le petit être qu'elle portait se manifesta par un léger coup de pied. C'était une sensation qui lui faisait chaque fois l'effet d'un miracle. Elle s'interrompit pour caresser son ventre.

— Il a bougé ? demanda Dwight.

Il semblait presque attendri, mais elle ne voulait pas tomber dans ce piège.

— Va-t'en, Dwight, insista-t-elle.

— Sache que je ne reviendrai pas te supplier, la prévint-il.

Elle frissonna. La menace lui rappelait le jour où il l'avait demandée en mariage. *Elle aurait dû refuser.*

— Rentre à la maison avec moi, ajouta-t-il.

Elle ne parvint pas à prononcer le mot « non », mais elle secoua la tête en signe de refus.

Dwight pâlit. Puis il tourna les talons et sortit.

OceanofPDF.com

9

Stephanie occupait la chambre d'amis depuis trois nuits et Garrett n'avait qu'une envie : qu'elle s'en aille. Il arrivait certes à supporter sa jovialité appuyée, tout comme l'amoncellement de ses infusions et de ses pilules de vitamines sur le comptoir de la cuisine et dans la salle de bains. Mais le gros problème, c'était que la nuit elle se levait toutes les dix minutes ou presque pour aller aux toilettes. Il n'avait pas le sommeil particulièrement léger, il était juste habitué à vivre seul. Il n'avait pas eu une nuit correcte depuis qu'elle s'était installée chez lui.

Le jeudi, il se leva à 6 heures et elle était déjà dans la cuisine, en train de se préparer un sandwich au pastrami. Curieuse idée pour un petit déjeuner, pensa-t-il.

Il versa du lait sur ses céréales et les avala debout, devant le comptoir, déplorant le manque de sommeil. Cette nuit avait été encore plus mauvaise que les autres. Non seulement il avait dû supporter les allées et venues de Stephanie, mais il avait été curieusement troublé par le souvenir de la main de Rachel dans la sienne. Plus que troublé... excité.

Décidément, il subissait trop de pressions. Son cerveau était en train de disjoncter.

— Tu vas visiter une université, aujourd'hui, c'est bien ça ? demanda Stephanie.

Il émit une sorte de grognement. Il n'aimait pas parler le matin.

— C'est une belle journée, poursuivit-elle. Tu as de la chance de ne pas rester en ville.

— Tu peux toujours rentrer chez toi, suggéra-t-il.

Elle ne répondit rien, mais le couteau qu'elle était en train d'utiliser pour couper ses tomates heurta bruyamment la planche à découper.

— Oublie ce que je viens de dire, marmonna-t-il.

Ce n'était pas comme s'il avait besoin de sommeil ! Pourtant, il ne pouvait en rester là...

— A propos, comment avancent tes recherches de logement ?

— Je cherche, répondit-elle, évasive.

Cela n'avait pas l'air très concluant.

— Je parie que papa te manque, insista-t-il.

Hélas ! Le ton qu'il avait employé n'avait rien de convaincant et elle fronça les sourcils pour lui signifier que ses tentatives étaient vaines !

— Il m'a appris que tu espères devenir associé dans ton entreprise, dit-elle.

— Et est-ce qu'il t'a précisé que, selon lui, je n'étais pas à la hauteur ?

— Moi, je pense que tu l'es, affirma Stephanie.

Il n'avait pas besoin de prix de consolation. Il ne voulait pas non plus qu'elle croie qu'il avait besoin qu'on le motive.

— Est-ce que je peux t'aider pour la publicité sur laquelle tu travailles en ce moment ? reprit-elle. Je peux peut-être te taper des documents ou faire des recherches pour toi sur internet ?

— Non.

Stephanie se figea dans son geste, le couteau en l'air. Il commençait à s'habituer à ces instants où elle se statufiait.

— Le bébé a bougé, dit-elle.

— Ah bon...

— Tu veux le sentir ? demanda-t-elle.

Il la regarda.

— Tu veux dire... toucher ton ventre ?

Elle lui adressa un sourire rayonnant qui lui rappela leur première rencontre.

— Tu n'attraperas pas de microbes, tu sais.

— Je sais, dit-il.

Il se leva pour aller rincer son bol dans l'évier et ajouta :

— Il est temps que je parte.

Il disparut dans la salle de bains pour se brosser les dents, puis il s'empara de son sac et lança un au revoir à Stephanie au moment où il faisait claquer la porte.

* * *

Ils venaient de terminer la visite du campus de l'université de Porchester et Garrett était dans un état d'exaspération épouvantable.

Il en voulait à Rachel. Depuis qu'il lui avait tenu la main, la veille, il n'arrivait plus à faire abstraction de sa présence, même quand elle discutait avec Clive de sujets ne présentant aucun intérêt. Sa belle voix grave le captivait.

Sans compter que, comme il avait « accepté » d'être sympathique avec son entourage, elle se croyait autorisée à l'impliquer dans des conversations qui l'ennuyaient à mourir.

Ainsi, elle lui avait demandé ce qu'il pensait des nouvelles valeurs d'entreprise préconisées par KBC, s'il ne trouvait pas qu'il serait formidable pour les mères employées par KBC qu'on ouvre une halte-garderie destinée à leurs enfants au 55^e étage, et quel cadeau on pourrait offrir à Joseph King pour son départ à la retraite.

Elle voulait qu'il *s'intéresse* aux autres !

Ce n'était pas gagné pour elle !

Le manque d'enthousiasme qu'il manifestait avait quand même fini par la décourager et elle avait alors jeté son dévolu sur Clive. Les deux avaient loué les installations du campus et, à présent, alors qu'ils se dirigeaient vers la cafétéria pour déjeuner, Clive racontait une anecdote qui remontait au temps où il était étudiant à Columbia.

— Et toi, Rachel, est-ce que tu es allée à l'université ? demanda-t-il une fois son histoire terminée. Il me semble que tu es entrée très jeune chez KBC.

Elle secoua la tête.

— Mes parents étaient toujours fauchés et je ne voulais pas m'endetter pour faire des études.

— Tout le monde emprunte pour étudier, déclara alors Garrett, pour le cas où elle aurait envie de s'apitoyer sur son sort.

Lui-même avait contracté un prêt, même s'il venait d'un milieu favorisé. Dwight avait décrété que son fils devait se faire par lui-même une place au soleil et, comme le jeune homme qu'il était alors n'avait pas été « assez raisonnable » pour choisir la voie militaire, il avait dû financer lui-même ses études.

— Je ne voulais pas prendre le risque de ne pas pouvoir rembourser, rétorqua-t-elle.

— Tu t'es fermée toute possibilité d'études et tu as travaillé au service courrier d'une entreprise parce que tu avais peur ? s'écria-t-il.

Tout en elle l'insupportait aujourd'hui, et notamment parce que son regard était malgré lui attiré par sa personne et qu'il s'attardait sur des parties bien précises, sans qu'il comprenne pourquoi : ses jambes, son postérieur, ses mains, ses lèvres. Ses yeux.

— C'est stupide, ajouta-t-il.

— Je m'en suis parfaitement bien sortie, rétorqua-t-elle. Je suis entrée dans une société formidable qui m'a offert pendant un an une formation, et j'y ai rencontré des personnes adorables.

— Ah oui ! Ta famille de substitution... Ta vraie famille ne te convient pas ? Tes parents ont fait de la prison ? Attends, non... Ils ont séjourné en hôpital psychiatrique ?

La dernière hypothèse expliquerait certaines excentricités de Rachel, comme le fait qu'elle lui ait tenu la main la veille.

— Bien sûr que non, répondit-elle avec froideur.

Clive émit un petit rire nerveux et, visiblement désireux de changer de sujet, demanda :

— Si tu étais allée à l'université, qu'est-ce que tu aurais étudié, Rachel ?

— L'optométrie, répondit-elle sans hésiter.

Il trouva ce choix curieux. Il l'aurait plutôt imaginée en littérature ou en psychologie. Mais il n'allait pas la questionner là-dessus, ce que Clive fit en revanche sans complexe.

— L'optométrie m'a toujours passionnée, expliqua-t-elle alors. Et j'adore la biologie.

— Mais pas au point de prendre un crédit pour l'étudier, commenta Garrett en emboîtant le pas à la jeune femme dans la cafétéria.

— Et toi, Garrett, qu'est-ce que tu as étudié ? demanda-t-elle sans répondre.

— Le marketing, à Stanford.

— Ah ! C'est pour cela que tu t'es finalement entiché de publicité, ironisa-t-elle, tandis qu'ils faisaient la queue pour choisir leurs plats.

— C'est un métier, dit-il.

Clive mit plusieurs portions de frites sur son plateau, comme si une pénurie imminente menaçait. Rachel le regarda d'un air envieux.

— Moi aussi, j'adore les frites, mais, quand j'en mange deux fois par semaine, je grossis à vue d'œil.

— Ah bon ? fit Garrett en s'efforçant de ne pas lorgner derechef sur ses jambes.

Puis il posa son attaché-case à côté de son plateau pour y chercher son portefeuille. Ce fut alors qu'il découvrit, à l'intérieur, un paquet recouvert de papier étirable. Il le sortit de son sac.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonna-t-il.

C'était un sandwich au pastrami ! Il l'ouvrit pour en être certain. Stephanie lui avait préparé son déjeuner ! Quelles étaient au juste ses intentions ?

— Garrett a une petite amie qui prend soin de lui, commenta Rachel.

Etait-ce un effet de son imagination, ou la jeune femme avait-elle l'air contrarié ? Elle devait regretter de lui avoir tenu la main si elle pensait qu'il avait une petite amie.

— Ce n'est pas ma petite amie, lâcha-t-il.

Cette précision n'était pas destinée à rassurer Rachel, mais à ne surtout pas conférer à Stephanie un rôle dans sa vie. Quel que soit le petit jeu auquel sa belle-mère se livrait, elle devait cesser. Il ne recherchait pas une mère de substitution pour lui préparer son déjeuner. Même si elle avait fait un bon choix avec le pastrami, car il adorait ça.

Comme il avait un peu ouvert le papier étirable, une odeur mêlée de pastrami, d'oignon et de tomate se répandit autour de lui. Agacé, il pensa que sa belle-mère faisait la même chose que Rachel, mais de façon plus subtile : elle ne tentait pas d'éveiller son intérêt pour les autres, mais pour lui-même.

Fortement agacé par cette pensée, il s'empara du sandwich et le jeta dans la poubelle la plus proche.

— Oh ! fit Rachel. Ce n'est vraiment pas ta petite amie.

— Pourquoi est-ce que tu l'as jeté ? Je l'aurais mangé, moi ! se récria Clive.

— Tu peux toujours le reprendre, répondit Garrett.

Clive regarda la poubelle, puis haussa les épaules.

— Trop tard, maintenant. Je vais m'en acheter un.

Ils trouvèrent une table près de la sortie et s'y installèrent. Pendant qu'ils mangeaient, il remarqua sans le vouloir que Rachel s'essuyait les lèvres avec sa serviette après chaque cuillerée de soupe.

Quand Clive se leva pour aller chercher un autre soda, le silence tomba. Il fallait dire que c'étaient Clive et Rachel qui se chargeaient jusque-là de la conversation.

— Est-ce que cette visite t'a apporté ce que tu cherchais, Garrett ? lui demanda la jeune femme au bout d'un moment.

— Oui, mentit-il.

Il n'allait quand même pas lui avouer que les idées qu'il avait eues initialement ne lui plaisaient plus et qu'il n'avait encore rien trouvé pour les remplacer. Mais l'inspiration ne tarderait pas à revenir, il ne se faisait aucun souci pour ça.

— Cette visite a été très édifiante pour moi aussi, affirma-t-elle. Je pense que ce sera mon meilleur projet.

Il décela de la fanfaronnade dans sa voix. Rachel était inquiète, c'était certain. Il en éprouva comme un soulagement. Il n'avait pas perçu jusque-là qu'il était tendu.

— Est-ce que tu crois que ta campagne pour Brightwater sera plus réussie que celle pour la Lexus ? interrogea-t-elle encore.

— Le meilleur est encore à venir, oui, assura-t-il.

Il crut la voir pâlir.

— Donc, tu prends le projet à cœur ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-il, même s'ils savaient l'un comme l'autre qu'il n'y avait rien d'évident là-dedans.

Elle étala du beurre sur le petit pain qu'on lui avait servi avec sa soupe et demanda :

— Dis-moi, Garrett... pourquoi est-ce que tu as quitté toutes les autres agences pour lesquelles tu as travaillé ?

— Pour des raisons différentes, à des moments différents, répondit-il en se frottant la nuque.

— Et qu'est-ce que tu recherches, en général, quand tu entres dans une entreprise ?

Était-elle en quête de conseils parce qu'elle envisageait de chercher bientôt un nouveau poste ? Il ne fallait pas rêver ! Elle essayait plutôt de comprendre comment il fonctionnait pour mieux déjouer sa concurrence.

— A être mon propre chef, dans la mesure du possible.

— Dans ces conditions, pourquoi est-ce que tu n'ouvres pas ta propre agence ? Tu n'aurais à répondre de tes actes devant personne.

— Aussi tentant que cela puisse paraître, les grandes agences ont de meilleures ressources. Les petits budgets ne m'intéressent pas.

— Donc ton agence idéale est importante, mais te laisse beaucoup d'autonomie.

— Sans doute, fit-il d'un ton impatient.

Il vit alors qu'elle fronçait les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? ajouta-t-il.

— Est-ce que tu as conscience que KBC est l'agence de tes rêves ?

— Non, ce n'est pas du tout ça.

— Tu y jouis d'une grande autonomie, tu n'as pas de supérieurs sur le dos. Pas étonnant que tu n'aies pas démissionné. Tu adores KBC.

— Non, pas du tout.

Il avait beau protester, elle avait touché une corde sensible. Il se plaisait bien plus chez KBC que dans toutes les autres sociétés où il avait travaillé.

Et il n'avait pas envie de partir.

Ce qui voulait dire que remporter le titre d'associé n'était plus simplement un objectif pour impressionner son père ou battre Rachel, ou encore prouver à KBC qu'il n'avait rien à faire de cette promotion. L'enjeu était désormais bien plus important.

Et dire que, pendant toutes ces années, il était resté détaché de tout ce qu'il ne pouvait pas contrôler, qu'il avait toujours été capable de partir quand il en avait envie ! Or, il avait suffi que Rachel Frye le harcèle de questions et l'incite à s'intéresser aux autres, pour qu'il se rende compte qu'il ne se fichait pas du tout de tout !

Dans quel guépier s'était-il fourré ?

* * *

Le vendredi, Rachel se réfugia dans un endroit qui offrait à coup sûr une tranquillité d'esprit : la bibliothèque municipale de New York. Depuis un siècle, ce superbe bâtiment longeait la 5^e Avenue et dominait la 42^e. Ses grands espaces pavés de marbre donnaient une impression de solidité et d'éternité, comme on l'attendait d'un tel lieu.

Elle avait besoin de sentir un monde solide autour d'elle. Ces derniers jours, elle avait été sacrément déstabilisée. Elle était inquiète, car Garrett ne cessait d'affirmer que ce qui comptait avant tout, c'était la créativité, et que l'esprit d'équipe pesait fort peu dans la balance. Alarmée, aussi, de

constater que KBC n'était pas juste une agence comme une autre pour lui, contrairement à ce qu'il avait proclamé.

Alors qu'elle empruntait l'impressionnante galerie en marbre ornée d'un magnifique plafond de bois sculpté, elle n'éprouva pas la même sensation de calme qu'à l'ordinaire. Peut-être qu'elle la trouverait dans la salle des périodiques, pensa-t-elle en y pénétrant.

Plus que toute autre, la salle des périodiques l'inspirait, avec ses murs lambrissés, ses peintures murales d'origine et ses lampes en cuivre. Ses meilleures idées lui étaient venues là, alors qu'elle était immergée dans cette impression d'intemporalité qui n'avait rien à voir avec une campagne de publicité.

Elle avait un besoin vital de se raccrocher à ce qui fonctionnait pour elle, au lieu de se laisser effrayer par Garrett. En fait, elle avait légèrement exagéré en lui disant que son esprit créatif était au meilleur de ses capacités.

La recherche était l'antidote à une panne d'idées et la salle des périodiques, généralement vide à 9 heures du matin le vendredi, représentait une véritable mine d'or. Elle s'adressa à la réception pour obtenir des exemplaires de *Higher Education Monthly*, ainsi que des revues étudiantes de différentes universités. Elle posa son ordinateur portable sur l'une des longues tables polies et s'apprêta à lire, tout en prenant des notes.

Elle était si absorbée qu'elle ne s'aperçut pas de l'arrivée de Garrett...

— Tu me suis, maintenant ?

Elle sursauta en entendant la voix masculine chuchoter derrière elle et laissa échapper quelques pages, qui voletèrent à terre.

— Comment est-ce que je pourrais te suivre, puisque j'étais ici la première ? rétorqua-t-elle en se penchant pour ramasser les feuilles.

Elle le regarda et ajouta :

— Ne reste pas là !

Elle avait déjà du mal à le supporter à l'agence ; s'il fallait maintenant qu'il la poursuive dans son lieu de prédilection !

— Le jour de la réunion, j'ai dit que j'avais l'intention de venir travailler ici, fit-il remarquer.

— Je pensais que tu parlais de la bibliothèque de KBC.

— Pourquoi est-ce que je perdrais mon temps avec des campagnes qui appartiennent au passé ? questionna-t-il en se penchant vers elle. Ecoute, Rachel, j'en ai assez, maintenant. C'est mon espace. Laisse tomber.

— Tu ne peux pas t'approprier la bibliothèque municipale de New York ! rétorqua-t-elle, outrée. C'est mon lieu préféré dans toute la ville. Tu peux aller demander à la bibliothécaire, elle me connaît bien.

Et elle désigna du menton une femme qui poussait un chariot de magazines.

Celle-ci les remarqua et, constatant qu'ils parlaient d'elle, leur sourit et s'avança vers eux pour les saluer. Rachel n'en attendait pas tant de sa part.

— Bonjour, lui dit-elle, flattée. Comment allez-vous ?

Ce fut alors qu'elle se rendit compte que le sourire ne lui était pas destiné...

— Garrett, mon cher ami ! s'exclama la bibliothécaire. Je suis ravie de vous voir.

— Bonjour, madame G., répondit-il en lui faisant la bise. Je suis venu il y a quinze jours, mais vous n'étiez pas là.

— J'étais en vacances, expliqua-t-elle avec le sourire confus de qui a des scrupules à prendre des vacances.

— Je pense que vous connaissez Rachel Frye, dit alors Garrett.

Mme G. souleva ses lunettes et l'observa avec attention.

— Oui, je crois vous avoir déjà vue ici.

— Souvent, reprit Rachel d'un ton ferme.

Garrett lui lança un regard dédaigneux, tandis que la bibliothécaire enchaînait :

— Que voulez-vous que je vous apporte, aujourd'hui, Garrett ?

Incroyable ! On le traitait comme un prince.

— La même chose que d'habitude, s'il vous plaît.

Puis il s'assit sur la table... les yeux rivés aux jambes de Rachel ! Il ne manquait pas d'air ! Qui plus est, n'importe qui d'autre aurait été prié par la bibliothécaire de prendre un siège.

— Est-ce que vous auriez aussi quelques *Spiderman* ?

C'était toujours son même humour, dans la même veine que : « Quel genre de fruit êtes-vous ? »

— Désolée, pas de *Spiderman*, répondit la bibliothécaire en souriant avec indulgence. Mais je reviens avec vos magazines *MAD*.

— Tu viens ici pour lire *MAD* ? s'étonna Rachel une fois la bibliothécaire repartie.

— Ce journal satirique aborde tous les sujets essentiels, rétorqua-t-il.

Puis, retournant la couverture du périodique qu'elle lisait, il ajouta :

— Il est bien plus efficace que ton mensuel sur l'éducation supérieure.

Il ne serait jamais venu à l'idée de Rachel de lire *MAD*. Était-ce le secret de Garrett, ce qui le rendait créatif ?

Saisissant son attaché-case, il sortit son ordinateur portable.

— Je sais pourquoi tu es ici, Rachel. Mais tu n'arriveras à rien avec ce magazine.

Avait-il deviné qu'elle avait des doutes sur ses capacités créatives ?

— Je suis le premier à admettre que je ne suis pas particulièrement doué pour gérer une équipe, mais là, toi, tu dépasses les bornes, ajouta-t-il.

De quoi parlait-il au juste ? s'interrogea-t-elle encore.

Il posa un carnet et un stylo sur la table.

— Peu importe ce que tu penses, je ne suis pas attaché à KBC comme tu estimes que je devrais l'être, alors fiche-moi la paix avec ce syndrome, ajouta-t-il.

— Pardon ?

— Tu t'accroches et il faut que tu arrêtes.

— Je m'accroche à quoi ?

— A moi, fit-il sur le ton de l'évidence. Tu estimes que, comme je n'éprouve pas la même chose que toi pour KBC, c'est moi qui ai un problème. Alors tu cherches à me transformer... A faire de moi une personne dépendante, comme toi.

— Franchement, tu regardes trop le talk-show du Dr Phil ! Arrête ton discours « psychologisant » et essaie d'avoir des relations un peu plus normales avec tes semblables.

— C'est bien ce que je disais, renchérit-il. Tu estimes détenir la définition de la normalité. Mais je suis parfaitement normal, figure-toi ! Par conséquent, je ne peux pas nouer des relations avec *tous* les êtres humains de cette planète.

Elle s'adossa à son siège.

— Ecoute-moi bien, Garrett ! Si tu crois que je suis venue ici pour « nouer une relation » avec toi, tu te trompes lourdement.

Elle ne savait pas si elle devait se sentir insultée ou éclater de rire.

— C'est plus fort que toi, je le sais bien, s'obstina-t-il. Je t'ai même vue donner un chewing-gum au gardien. Mais avec moi, tu perds ton temps.

Elle regarda autour d'elle. La salle était toujours déserte. Si elle le giflait, il n'y aurait pas de témoin.

Sauf Mme G., qui revenait avec des revues !

— Je n'ai pas pu trouver le dernier *MAD*, annonça-t-elle en posant sur la table ceux qu'elle tenait à la main. Je vais continuer à chercher.

— Merci, madame G., répondit-il en s'emparant d'un magazine, qu'il se mit à feuilleter sans plus prêter attention à Rachel.

La bibliothécaire le regardait avec des yeux attendris.

— Votre mère rirait bien si elle savait que vous lisez encore des magazines *MAD* ici, déclara-t-elle.

Sa mère ? Rachel se raidit.

— C'est sûr, marmonna-t-il.

Sur ces mots, la bibliothécaire s'éloigna.

Rachel garda les yeux fixés sur lui. Il l'ignora quelques secondes, puis, sans même relever la tête, déclara d'un ton belliqueux :

— Je ne vais pas épiloguer là-dessus, inutile de me questionner.

— Chaque fois que je me dis que tu es un idiot fini, l'histoire de ta mère resurgit et je finis par penser que tu n'es pas celui que tu prétends être.

— Tu te trompes sur beaucoup de choses, Rachel. Pour commencer, tu ne sais rien de ma mère, ni de moi, alors tu n'as rien à penser sur nous. Deuxièmement, je suis celui pour qui on me prend et, troisièmement, tout cela ne te regarde pas.

Elle choisit d'ignorer cette diatribe.

— Et puis, il y a le fait que tu ne peux pas te comporter grossièrement avec cette charmante bibliothécaire, même quand elle mentionne ta mère.

— J'aurais pu, si j'avais voulu.

— Ne t'inquiète pas, je ne le dirai à personne... Donc, Mme G. connaissait ta mère ?

— Tu peux arrêter ?

— C'est une amie de la famille ? Ou alors, ta mère travaillait ici ?

— Je t'ai dit que je ne voulais pas parler de ça avec toi !

— C'est peut-être une parente ? Ta marraine ? Une cousine au troisième degré ?

— Laisse tomber, Rachel !

C'était sa phrase préférée, cependant, cette fois, il ne l'avait pas prononcée sur le ton de l'agacement mais de la colère. Curieusement, elle se réjouit de le voir furieux et se demanda ce que le Dr Phil en aurait pensé.

— C'est ta voisine ?

— C'est la bibliothécaire ! s'écria-t-il. Et cette bibliothèque était l'endroit préféré de ma mère à New York. Et c'est cette salle qu'elle aimait

tout particulièrement.

Moqueuse, elle lui lança une boulette de papier.

— Arrête tes histoires, dit-elle.

— C'est la vérité.

Elle l'étudia attentivement. Impossible de savoir s'il était sincère.

— Et maintenant, va-t'en ! ajouta-t-il. J'aimerais travailler.

— Ta mère était-elle vraiment une missionnaire ?

— Non, soupira-t-il.

— Elle aimait les films de Doris Day ? insista-t-elle.

Il prit le temps d'inspecter la salle du regard et, tout à coup, comme s'il y revoyait sa mère, répondit sur un ton adouci :

— Oui, elle les adorait.

Rachel déglutit avec difficulté.

— Est-ce qu'elle...

— Assez ! coupa-t-il, retrouvant son attitude distante.

— Est-ce que tu racontes à chaque personne une histoire différente sur la mort de ta mère ?

— Je t'ai dit que je ne voulais plus que tu me poses de questions !

— Parce que c'est l'impression que tu donnes, s'obstina-t-elle.

— Et toi, tu ne crois pas que tes campagnes publicitaires manquent de punch parce que tu lis des magazines assommants ?

Rachel sursauta et posa une main protectrice sur sa revue.

— Est-ce que ta mère est vraiment morte le jour de ton anniversaire ?

— Oui, répondit-il, tendu. Est-ce qu'on t'a déjà dit que ta publicité pour Finegold Butter était complètement nulle ?

Elle retint un cri de protestation. Cette publicité n'était pas *nulle*, même si, elle l'admettait, ce n'était pas sa meilleure.

— Quel âge avais-tu quand ta mère est morte ?

— Rappelle-moi combien de fois tu as été nominée pour les CLIO ?

— J'espère bien que Tante Betty m'en rapportera une cette année !

Elle regretta immédiatement ces paroles, qui la rendaient vulnérable. Les nominations auraient lieu dans une semaine. Garrett n'oublierait pas leur conversation, d'ici là.

— Je pense que ta mère est morte récemment, dit-elle.

De nouveau, ils jouaient au plus malin, mais elle surfait sur des eaux dangereuses. Garrett avait le poing serré sur son stylo.

— Pas du tout, répondit-il, visiblement torturé entre l'envie de se taire et le désir de lui prouver qu'elle avait tort. Tu sais, si tu es à court d'idées, tu peux toujours coucher pour y arriver. J'ai vu que Tony reluquait tes jambes, lui aussi.

Elle haussa les sourcils et le bras de fer continua.

— Qu'est-ce que penserait ta mère des histoires que tu inventes sur sa mort ? demanda-t-elle, tout excitée par cet échange surréaliste.

Il lui répondit sur un ton glacial :

— Elle n'en pense rien. Elle est morte.

— Est-ce que tu te souviens seulement d'elle ?

OceanofPDF.com

Elle était allée trop loin.

Dans le silence de la salle des périodiques, le stylo de Garrett craqua. Il venait de le casser en deux.

Il se pencha vers elle, les yeux remplis d'une fureur qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Bien sûr que je me souviens d'elle ! s'écria-t-il. Il a fallu cinq minutes à mon père pour se remettre de sa mort et se trouver une nouvelle femme. Et je doute que mon frère, qui est si à l'aise avec sa belle-mère, ait encore d'elle un souvenir précis. Mais, moi, je me souviens de tout !

Il en tremblait presque. Les ressentiments si longtemps nourris contre son père, contre Stephanie et contre son frère étaient sortis d'un coup, dans une colère attisée par Rachel, qui était la femme la plus provocatrice de la terre ! Il n'arrivait pas à croire qu'elle l'ait poussé à proférer des choses pareilles.

La jeune femme avait pâli. Il la vit cligner des yeux.

— Arrête, Rachel ! s'exclama-t-il.

— Je dois arrêter de faire quoi, au juste ?

— De me regarder avec pitié.

— Ça n'a rien à voir avec de la pitié ! Je suis juste... honorée que tu te confies à moi.

— Je ne me suis pas confié à toi, c'est toi qui me soutires des confidences à force de me harceler.

Il s'aperçut qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Ça n'a pas dû être facile pour toi, reprit-elle.

— Rachel, la prévint-il d'un ton menaçant, pour la deuxième fois, arrête ! Ce n'est pas parce que tu as obtenu quelques confidences sur ma

mère que cela fait de nous des amis.

— Nous ne sommes tout de même pas des étrangers l'un pour l'autre, dit-elle en battant de nouveau des paupières.

— Nous sommes des collègues de travail, précisa-t-il.

Mais ils savaient l'un comme l'autre que, jamais, il n'aurait dévoilé de tels secrets à un autre collègue. Dès lors, il n'aurait à s'en prendre qu'à lui-même si elle se mettait à nourrir des illusions sur leur relation. Il était venu ici pour trouver le calme et la paix, oublier les autres et surtout Rachel. Dès qu'il l'avait aperçue, il aurait dû faire demi-tour.

Heureusement, elle ne le regardait plus avec ses yeux humides ! Mais ses lèvres étaient gonflées, et si tentantes...

— Nous sommes plus que des collègues de travail, affirma-t-elle. Que tu le veuilles ou non. Et ce n'est pas parce que je m'accroche ; c'est comme ça, c'est tout.

— Ou alors, c'est parce que tu es une belle fille et que j'ai sorti mon histoire la plus larmoyante pour te mettre dans ma poche.

Elle lui décocha un regard incrédule.

— Tu n'es quand même pas crétin à ce point.

— Pense ce que tu veux. Quant à moi, j'ai terriblement envie de t'embrasser.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Je ne te conseille pas d'essayer !

C'était sans doute une mauvaise idée de l'embrasser, mais si cela pouvait la déstabiliser et banaliser les propos qu'il avait eus concernant sa famille...

— Pourquoi ? Tu m'as affirmé l'autre jour que tu aimais bien mon postérieur.

— Je ne le pensais pas. D'ailleurs, je ne l'ai jamais regardé !

— Moi, en tout cas, j'aime tes jambes.

— Bon, excuse-moi. Je suis désolée, je n'aurais pas dû te harceler au sujet de ta mère.

Elle reconnaissait manifestement qu'elle avait passé les bornes et, maintenant, elle avait peur qu'il l'imiter et l'embrasse.

D'ailleurs, pourquoi s'en priverait-il ?

Estimant sans doute le débat clos, elle saisit le magazine spécialisé sur l'éducation supérieure qu'elle lisait avant son arrivée, le rouvrit et se plongea dedans.

Il lui laissa une demi-minute pour apaiser ses craintes.

— J'ai toujours admiré les gens qui pouvaient lire à l'envers, déclara-t-il.

Sans prononcer un mot, elle remit la revue à l'endroit.

Il ne voyait pas ses yeux, car elle était concentrée sur sa lecture, mais il constatait que ses joues étaient plus roses que d'ordinaire. Et ses lèvres plus rouges aussi...

— Plus j'y pense, moins je trouve de bonnes raisons de ne pas t'embrasser.

— Nous sommes dans une bibliothèque, murmura-t-elle sans lever les yeux. Un lieu public.

— Un endroit sans risque...

Elle lui jeta un regard noir, et il sentit alors un désir insensé l'envahir.

— Si tu crois que tu...

N'y tenant plus, il s'approcha et lui bâillonna la bouche avec la sienne en un baiser fougueux, mais bref. Les yeux écarquillés de surprise, elle bougea légèrement les lèvres sous les siennes et il comprit que, s'il n'arrêtait pas dans la seconde, ils allaient passer à l'étape supérieure... Il l'enlacerait et mêlerait leurs langues. Quel goût avait sa bouche ? Leurs corps s'épouseraient-ils parfaitement ?

Effrayé par ces pensées, il mit un terme brutal au baiser... pour découvrir qu'on lui brandissait un exemplaire de *MAD* juste sous le nez.

— J'ai trouvé le dernier *MAD*, annonça Mme G.

Il le lui prit des mains.

— Je n'ai pas à vous rappeler la règle n° 2, n'est-ce pas ? enchaîna-t-elle.

— Non, madame G., inutile. Je vous présente mes excuses.

La bibliothécaire s'éloigna. Elle jeta tout de même un coup d'œil par-dessus son épaule, comme pour s'assurer que la scène ne se reproduisait pas.

— La règle n° 2 ? reprit Rachel.

Sa voix était étouffée, car elle avait le poing pressé contre ses lèvres.

— Il est interdit de s'embrasser ou de se caresser, l'informa-t-il. C'est la règle n° 2.

Elle écarquilla les yeux.

— Ce n'est donc pas la première fois qu'elle te rappelle à l'ordre ?

— Non.

En réalité, le premier avertissement remontait à dix ans...

— Et... ?

— Et quoi ? Ce baiser était bien meilleur que je ne m'y attendais.

— Il y avait une certaine alchimie, je l'avoue, acquiesça-t-elle.

Puis elle fronça les sourcils.

— Je ne suis pas fière de ce qui s'est passé, Garrett. Ce n'est pas la peine d'avoir l'air si content de toi.

Il s'aperçut alors qu'il souriait.

— Cela ne se reproduira pas, ajouta-t-elle.

— Pas à la bibliothèque, renchérit-il. La prochaine fois, ce sera dans un endroit où nous pourrons prendre tout notre temps.

Il attendit qu'elle proteste, mais elle se contenta de fixer sa bouche...

— Rachel ?

— Ne compte pas là-dessus ! s'écria-t-elle, comme si elle revenait à elle.

En général, le beau sexe le trouvait plutôt attirant. C'était la première fois qu'une femme se montrait si réticente à l'admettre. Il repensa au regard qu'elle avait lors du baiser volé : son cerveau réprouvait clairement ce à quoi son corps consentait. Il en vint presque à ne plus regretter de travailler avec elle.

* * *

Dwight Calder regardait la vitrine qui soldait des téléviseurs. Tous les écrans étaient allumés sur la même chaîne, sauf un, une erreur sans doute due à un vendeur incompétent. Alors que les autres retransmettaient une série télévisée, celui-ci affichait une émission culinaire que Stephanie adorait suivre.

Il resserra son imperméable. Il faisait presque trop chaud pour en porter un, mais, dans la matinée, il avait dû assister à une réunion en uniforme et il n'avait pas eu envie de se promener dans les rues avec ses médailles. Ç'aurait été encore plus suspect qu'un imperméable, dans ce genre de quartier.

C'était sur un coup de tête qu'il s'était rendu à West Village, dans l'espoir d'apercevoir Stephanie. Il savait pourtant qu'agir de façon impulsive n'était jamais synonyme de réussite.

Sur l'écran du milieu, le chef présentait un plat alléchant : du porc croustillant sur un gratin. Il se rendit compte qu'il mourait de faim ; il n'avait pas fait un repas correct depuis plusieurs jours, à l'exception du dîner à l'amirauté, où on l'avait pressé de questions sur l'absence de Stephanie.

Il regretta soudain d'être venu jusqu'ici. Il avait bien dit à Stephanie qu'il ne lui donnerait pas de deuxième chance, et il ne plaisantait pas lorsqu'il l'avait affirmé. Malgré tout, il était étonné qu'elle ne lui ait pas téléphoné. Pensait-elle à lui, quelquefois ? Lui n'arrêtait pas de penser à elle et à l'enfant. Il voulait s'assurer que tout allait bien. Il ne la supplierait pas de rentrer, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle ne relevait plus de sa responsabilité.

En fait, il était inquiet parce qu'elle ne répondait pas à ses messages. Toutefois, il était hors de question d'appeler Garrett. Il ne fallait pas offrir à celui-ci une telle occasion de jubiler.

Le plus simple aurait été d'aller frapper à sa porte. Mais ce serait un signe de faiblesse. Or, s'il occupait sa fonction actuelle, c'était parce qu'il avait toujours su imposer le respect.

Il s'était garé à une centaine de mètres de chez Garrett, puis était descendu de voiture, ne sachant que faire. Il avait marché de long en large sur le trottoir pour observer le quartier et estimer son degré de dangerosité. Il ne devait pas être très recommandable, puisque son propre fils, qui changeait de travail comme de chemise et qui n'avait jamais de petite amie stable, y habitait.

Il s'assurerait juste que Stephanie allait bien et il repartirait. Ce serait une retraite stratégique.

Où pouvait-elle bien être ? Les fenêtres de l'appartement n'étaient pas allumées. Quand il était venu, la dernière fois, il avait vu un programme de Pilates sur le réfrigérateur. Elle était peut-être partie à un cours et elle rentrerait sans doute bientôt.

Il détourna les yeux de la vitrine pour scruter les rues. Elles étaient pavées, ce qui pouvait être dangereux pour une femme enceinte. Et puis, elles étaient très étroites, on pouvait facilement se faire renverser. Surtout quand on avait une démarche ralentie comme Stephanie depuis qu'elle était enceinte. Il avait presque renoncé à attendre lorsqu'il repéra sa silhouette. Elle portait un sweat-shirt de couleur vive, et il n'avait pas l'impression qu'elle revenait d'un cours de sport. Fréquentait-elle des gens qu'il ne

connaissait pas ? Saurait-on comment le prévenir s'il lui arrivait quoi que ce soit ?

Il regarda de nouveau la vitrine d'écrans, qui lui parurent soudain flous. Il devait la rejoindre, lui demander si elle prenait soin d'elle. Mais il ne voulait pas lui donner à penser qu'elle lui manquait. Il refusait de faire le premier pas.

Il se rendit compte que, s'il restait à l'endroit où il se trouvait, elle allait l'apercevoir. Il devait bouger d'ici, et vite ! Sans plus réfléchir, il entra dans le magasin. Aussitôt, un vendeur l'aborda.

— Bonsoir, monsieur, dit-il. Je peux vous être utile ?

— Pas maintenant, merci.

Il s'avança vers le fond du magasin tout en gardant un œil sur la rue.

— Nous avons une promotion sur les écrans quarante pouces, poursuivit le vendeur. Ils sont optimisés pour Facebook, et YouTube...

Il s'interrompit, devinant sans doute que le visiteur n'était pas un grand utilisateur de médias sociaux et qu'il perdait son temps.

A l'extérieur, Stephanie passa devant la vitrine. Un sourire flottait sur son visage, elle avait l'air décontracté. Un peu trop d'ailleurs, pour une femme enceinte qui allait affronter l'avenir seule. Il fut heureux de constater qu'elle avait renoncé aux talons hauts. Ses jambes longues et fines étaient toujours aussi attirantes. C'était la deuxième chose qui l'avait séduit chez cette femme, lorsqu'ils s'étaient rencontrés à Woodlawn, pour la cérémonie organisée à la mémoire des militaires tombés au Viêt-nam. Il avait participé à cette guerre en tant que jeune recrue ; elle, de son côté, venait honorer la mémoire de son père, mort sur le champ de bataille.

La première chose qui l'avait attiré, c'étaient ses yeux. Ils étaient grands et ils brillaient. A l'époque, ils ne reflétaient aucune amertume.

— Vous êtes sûr que je ne peux vous aider en rien ? insista le vendeur.

— Si, répondit-il alors. J'aimerais la recette du porc au gratin de cette émission.

Et il désigna l'écran qui retransmettait l'émission culinaire.

— Euh... Ça va être compliqué.

— Trouvez-la-moi !

C'était un ordre et le jeune homme ne s'y trompa pas. Il se précipita vers le comptoir, laissant tranquillement Dwight épier sa femme. Celui-ci se rapprocha de la vitrine pour la suivre des yeux jusqu'à l'immeuble de Garrett.

Il se figea quand un SDF l'aborda. Elle prit une pièce dans son porte-monnaie et la lui tendit.

— Monsieur, j'ai la recette ! Je l'ai trouvée sur le site de l'émission !

Le jeune vendeur brandissait la feuille imprimée avec un sourire triomphal, comme s'il venait de remporter une bataille décisive.

— Merci, fit Dwight en la saisissant. Beau travail !

Un officier devait toujours reconnaître le mérite de ses hommes. Il pensa subitement qu'il n'avait peut-être pas assez montré à Stephanie qu'il reconnaissait le sien. Il aurait dû être plus encourageant, plus rassurant. Il déplorait à présent de ne pas l'avoir abordée, tout à l'heure. Il aurait pu ainsi vérifier qu'elle prenait soin d'elle, car il ne pouvait pas compter sur Garrett, qui n'avait jamais éprouvé la moindre sympathie pour sa belle-mère.

Mais Stephanie lui aurait-elle seulement répondu ? Il ne devait pas oublier qu'elle n'avait même pas cherché à prendre contact avec lui.

Le mieux était encore de l'observer en silence, de la surveiller sans qu'elle ne s'en aperçoive. Une fois cette décision prise, il se sentit plus à l'aise.

Il plia soigneusement la feuille que lui avait donnée le vendeur, puis la glissa dans la poche de sa veste. Le jeune homme ouvrit de grands yeux pleins de déférence quand il découvrit les médailles de son client...

Dwight lui décocha un bref sourire. Il était toujours bon de savoir que les services qu'il avait rendus à sa patrie inspiraient encore le respect à quelqu'un, même si ce n'était ni à son fils ni à sa femme.

11

Tony venait de terminer la réunion habituelle du vendredi lorsqu'il déclara :

— Rachel et Garrett, est-ce que vous pouvez rester une minute, s'il vous plaît ?

La panique s'empara de la jeune femme : on les avait vus s'embrasser à la bibliothèque municipale de New York !

— Bien sûr, Tony, parvint-elle à articuler.

Elle lissa sa jupe en s'efforçant de prendre un air impassible. KBC n'interdisait pas les relations entre collègues et ce baiser n'était pas un crime. La requête de Tony était forcément positive et, de toute façon, elle comptait rester après la réunion, car elle souhaitait rappeler sa valeur aux associés.

Elle avait fait deux autres sessions de coaching avec Garrett, et Tony paraissait enchanté de ses rapports écrits. Cependant, côté création, elle n'était pas satisfaite d'elle-même.

Elle savait que Garrett et son équipe effectuaient de nombreuses heures supplémentaires, ce qui laissait supposer qu'ils étaient inspirés.

Elle ignorait en revanche comment progressaient les travaux de l'équipe de Clive. Ce dernier disparaissait souvent pour assister à des réunions à l'extérieur.

Elle était inquiète. Il fallait qu'elle se distingue dans un domaine.

Elle ne regarda pas Garrett tandis que Clive et les directeurs de création juniors se retiraient. Elle l'évitait depuis leur rencontre fortuite à la bibliothèque, et ne le voyait que pour le coacher. Elle s'efforçait désormais de maintenir une bonne distance entre eux.

Elle n'aurait jamais dû répondre à son baiser. La nuit, quand elle ne dormait pas, elle ne cessait d'y repenser et de le revivre. Et d'en vouloir davantage...

Mais cela n'arriverait certainement pas ! Garrett était le contraire de son idéal d'homme. Elle recherchait un partenaire fiable, capable de s'engager, et pour qui la famille avait de l'importance. Pas un homme qui avait pour seul credo : « Laisse tomber. »

Leur rivalité sur le plan professionnel représentait une complication mineure, eu égard à toutes les différences qui les opposaient.

Une fois les autres sortis, Tony s'adossa à son siège, rayonnant.

— Je dois vous faire mes compliments, déclara-t-il.

Rachel se détendit à ces mots.

— Génial ! Pour quoi, au juste ?

Garrett haussa les épaules. Elle avait dû lui paraître flagorneuse, mais elle s'en fichait : Tony aimait les lèche-bottes, et Garrett était bien le dernier homme dont elle écouterait les conseils en matière de relations humaines.

— J'ai pris un peu la TA, annonça-t-il.

Il parlait de la température ambiante. Garrett détourna les yeux, comme si le jargon d'entreprise l'insupportait.

— J'ai remarqué, acquiesça Rachel. Mon équipe aussi. Elle apprécie l'intérêt qu'elle suscite au plus haut niveau de l'entreprise.

— Bien, bien, fit Tony. Le personnel doit savoir que nous nous intéressons sincèrement à ce qu'il fait.

— Dans ce domaine, il est difficile de faire semblant, répondit Rachel.

Garrett se frotta les tempes. Elle avait compris qu'elle l'agaçait, ce n'était pas la peine qu'il en rajoute.

— Pour moi, KBC est comme une famille, continua-t-elle. Et dans une famille, chacun se soucie de l'autre.

Elle l'admettait, elle insistait un peu, mais c'était de bonne guerre.

— Est-ce que ça veut dire que tu es ma sœur ? demanda Garrett. Parce que, dans ces conditions, c'est un peu inquiétant, étant donné...

— Alors ces compliments, c'est à propos de quoi ? coupa Rachel.

— Oui, revenons à nos moutons, reprit Tony en plaquant les paumes sur le bureau et en se penchant en avant. Garrett, nous avons eu un formidable retour sur votre équipe. Alice m'a dit que vous passiez beaucoup de temps avec elle et que vos conseils lui étaient fort utiles. Elle est impressionnée par votre patience et votre engagement.

Rachel décocha un coup d'œil sceptique à Garrett.

— Et je sais aussi qu'Adam a apprécié vos récents encouragements, ajouta-t-il. Il estime que vous êtes le chef idéal.

Elle fronça les sourcils. Comment ? Garrett avait donc suivi ses conseils à la lettre ?

— J'aimerais avoir le seul mérite de cette amélioration dans mes relations avec mon équipe, commença ce dernier. Mais, en réalité, c'est Rachel qui a fait des miracles. C'est grâce à elle que je suis devenu un autre homme.

— Merci, bougonna-t-elle à contrecœur, flairant le piège.

La lumière qui brillait dans les yeux noirs ne lui disait rien qui vaille.

— Tony, est-ce que vous diriez que j'ai apaisé les inquiétudes des associés concernant ma capacité à gérer une équipe ?

— Je crois que l'on peut l'affirmer, oui.

— Dans ces conditions, Rachel peut arrêter de me coacher. Je suis certain qu'elle appréciera de pouvoir passer plus de temps sur sa campagne.

— Je peux tout à fait mener les deux activités de front, protesta-t-elle, d'autant qu'il me semble que Garrett a encore besoin de conseils fondamentaux concernant sa relation de travail avec les femmes.

— Il me semble les avoir assimilés.

— Est-ce que tu savais, Garrett, que les zones du cerveau liées aux impressions premières sont plus grandes chez la femme, et plus efficaces ?

— Fascinant, s'exclama l'intéressé, avant de bâiller bruyamment.

— Ce qui signifie que l'intuition féminine est un instrument qu'aucun directeur de création ne peut ignorer.

Ce commentaire parut intéresser Tony.

— Par ailleurs, les femmes sont quatre fois plus susceptibles de pleurer que les hommes.

— Ça, je le sais, fit Garrett.

— C'est parce que le cerveau d'un homme n'est pas aussi doué pour saisir les signaux émotionnels, enchaîna-t-elle. Ce sont des informations que nous devons garder à l'esprit pour apprendre à exploiter nos facultés. De fait, Tony, Garrett n'est pas le seul à avoir besoin d'être coaché. Je serais ravie de proposer mes services à l'échelle de l'entreprise.

— Intéressant, concéda Tony. Nous y repenserons plus tard. Pour l'instant, Garrett, vos sessions de coaching sont terminées.

Rachel ravala sa rage. Elle était à court d'idées désormais pour impressionner les associés.

— Merci, Tony, dit Garrett en décochant à son supérieur l'un de ses rares sourires.

Ce dernier en parut flatté. Il fallait donc croire qu'il y avait du bon à les rationner, se dit Rachel.

— Continuez à bien travailler, vous deux, dit-il en se levant pour quitter la salle de réunion.

Rachel attendit qu'il fût sorti pour se tourner vers Garrett.

— On dirait que tu as fait du beau travail avec Alice et Adam, observa-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Je joue les hypocrites.

— Pour moi, l'hypocrisie, c'est sourire quand on n'en a pas envie et exprimer des compliments qu'on ne croit pas mérités, commenta-t-elle. Aider Alice à trouver sa voie et faire en sorte qu'Adam te considère comme un modèle, ce sont des faits concrets, réels.

— Tu extrapoles.

— Peut-être que le fait d'avoir créé des liens avec eux te fait plus plaisir que tu ne veux le reconnaître.

— Pas du tout.

— Tu te réjouis sans t'en rendre compte ; la gratitude marche dans les deux sens.

Il lui lança un regard agacé.

— Si j'ai fait des efforts avec ces deux-là, c'est parce que j'en tire un bénéfice. Et c'est moi qui pose les conditions.

— Désolée, Garrett, mais on ne peut pas poser ses conditions quand une autre personne est impliquée. Toute communication, toute action a ses conséquences. Tu ne peux pas agir à ta convenance sans te préoccuper des autres.

— Ah bon, tu crois ?

A cet instant, son téléphone mobile sonna et il prit la communication. Il écouta son interlocuteur d'un air soucieux.

— Très bien, j'arrive, dit-il en raccrochant.

— Mauvaises nouvelles ? questionna Rachel.

— J'ai de la visite. Quelqu'un m'attend à la réception. Il faut que j'y aille.

Et, sur ces paroles, il sortit de la salle de réunion.

Rachel regarda sa montre. C'était l'heure du déjeuner. Elle revint à son bureau prendre son sac à main et se dirigea vers l'ascenseur.

En passant dans l'entrée, elle remarqua Garrett en grande conversation avec une femme enceinte.

Il n'avait pas l'air ravi de voir celle-ci. Il lui parlait à voix basse, mais d'un ton vif. La femme semblait un peu plus âgée que lui. Elle était jolie, mais visiblement fatiguée.

Sentant sans doute le regard que Rachel posait sur elle, elle se tourna dans sa direction. Rachel prit cela pour une invitation et s'avança vers eux.

— Bonjour, dit-elle. Je m'appelle Rachel.

Garrett la foudroya du regard.

— C'est bon, Rachel. Laisse-nous, déclara-t-il.

Sa réaction étonna simultanément les deux femmes, ce qui eut pour effet de les rapprocher.

— Moi, c'est Stephanie, se présenta la visiteuse.

— Félicitations pour le bébé ! s'exclama Rachel, avant de se tourner vers Garrett pour demander : Il est de toi ?

— Sûrement pas ! s'écria-t-il.

Stephanie éclata de rire.

— Je suis la belle-mère de Garrett, expliqua-t-elle. J'habite chez lui en ce moment. Pour quelque temps.

Une nouvelle pièce du puzzle que constituait Garrett Calder se présentait à elle sans qu'elle soit capable de la placer. Il n'avait jamais évoqué un futur petit frère ou petite sœur.

— C'est donc vous qui lui aviez préparé ce sandwich au pastrami, conclut Rachel.

— Exact, approuva Stephanie en lançant un regard affectueux à son beau-fils, qui ne le lui rendit pas. Garrett adore le pastrami. Enfin, c'est ce que j'en ai déduit. A votre avis, il aime ça ? Il livre si peu de chose sur lui.

— Si vous voulez mon avis, non, il n'aime pas du tout ça, puisqu'il a jeté le sandwich à la poubelle, répondit-elle.

12

Garrett poussa un juron.

Stephanie en resta bouche bée.

— Je suis vraiment désolée de vous dire cela, reprit Rachel, mais j’essaie d’expliquer à Garrett qu’il ne peut pas agir sans prendre les autres en considération. Que le fait d’appartenir à la race humaine a des conséquences.

— Je vois, fit Stephanie.

Elle semblait à la fois meurtrie et curieuse.

— Si tu te demandes quelles sont les conséquences de ce comportement sur moi, Garrett, je vais te le dire : je suis profondément blessée, ajouta-t-elle.

Garrett se mit à fixer Rachel.

— Donc, tu vas être grand frère pour la deuxième fois, lança-t-elle d’un ton enjoué. Félicitations !

— Merci, marmonna-t-il.

Il était visiblement contrarié, et pas uniquement pour le sandwich au pastrami.

— J’étais venu proposer à Garrett de m’accompagner à mon échographie.

— Et vous pensiez vraiment qu’il allait accepter ? s’étonna Rachel.

Stephanie poussa un soupir de frustration.

— Non, mais j’ai quand même voulu tenter ma chance.

— Et qu’est-ce que tu sais de mes intentions, toi ? demanda durement Garrett à Rachel.

Elle leva les yeux au ciel.

— Garrett, l'échographie, c'est une expérience *relationnelle* chaleureuse et enthousiasmante. Or, les relations avec autrui ne t'intéressent pas. Alors ne parlons pas de relations *chaleureuses* et *enthousiasmantes* !

Sur ces mots, elle adressa un sourire à Stephanie, qui paraissait interloquée.

— Ici, nous avons un style de communication très direct, lui expliqua-t-elle.

— Je vois ça ! répondit Stephanie dans un petit sourire.

— J'espère que votre examen se passera bien. Est-ce que votre mari vous accompagne ?

— Non, mais cela ne me pose pas de problème. J'ai passé mon échographie seule la dernière fois. Je voulais juste faire participer Garrett...

Elle n'épilogua pas, puisque Rachel lui avait déjà dit son fait, et celle-ci poussa un soupir pour faire comprendre à quel point elle était désolée qu'elle soit tombée sur un beau-fils aussi épouvantable.

— Vous pouvez cesser de faire comme si je n'étais pas là, et arrêter de communiquer par télépathie ? intervint Garrett.

— C'est justement parce que tu es présent et que nous voulons t'épargner que nous communiquons par télépathie, expliqua Rachel.

— Ni l'une ni l'autre ne me connaissez vraiment. La preuve : j'avais l'intention d'accompagner Stephanie à son échographie.

L'intéressée en resta bouche bée.

— On y va ? ajouta-t-il sur le ton de la bravade.

Par égard pour Stephanie, Rachel se dispensa de tout commentaire. Elle ne souhaitait pas que Garrett change d'avis. Seulement, elle se demandait comment il allait faire l'hypocrite en regardant l'échographie.

Sans attendre, Stephanie se dirigea vers l'ascenseur, craignant sans doute que son beau-fils ne se rétracte.

— Bon courage, lui lança Rachel.

Quand les portes se refermèrent derrière Garrett, la dernière chose qu'elle vit fut le regard noir du requin braqué sur elle.

* * *

Garrett se retourna pendant que l'assistante du médecin répandait un gel sur l'énorme ventre de Stephanie. Il se demanda alors si elle n'attendait pas des jumeaux ou, pire, des triplés.

L'assistante s'essuya ensuite les mains, avant de s'emparer d'un instrument qui ressemblait à une manette de jeu et d'allumer un écran près du lit.

— Est-ce que c'est douloureux ? s'enquit Garrett.

Stephanie secoua la tête.

— Pas du tout.

— Donc, je n'ai pas besoin d'être là ?

— Oh que si !

— Pourquoi est-ce que tu ne veux pas comprendre qu'il est trop tard pour que nous construisions une relation ? Je n'avais pas besoin de toi quand j'étais plus jeune, Stephanie, et je n'ai pas davantage besoin de toi aujourd'hui.

L'assistante poussa un soupir désapprobateur.

— Nous devons attendre le médecin, les informa-t-elle.

— Tu n'es ici ni pour toi ni pour moi, reprit Stephanie, alors cesse de gémir, s'il te plaît !

Il lui lança un regard surpris. Il était rare qu'elle lui parle sur ce ton.

— Pourquoi est-ce que je suis ici, alors ?

— Pour le bébé. Il aura deux frères et je tiens à ce que tous deux fassent partie de sa vie. Tout ce que j'ai fait jusque-là, c'est-à-dire quitter ton père, m'installer chez toi, t'emmener ici, c'est pour le bébé, déclara-t-elle. Je n'ai pas assez lutté pour te conquérir, pendant toutes ces années, tout comme je ne me suis pas suffisamment battue pour que ton père m'aime comme il aurait dû. Mais il est hors de question que je laisse tomber mon enfant. Je ne renoncerai pas à la moindre bataille. Tu m'entends bien, Garrett ?

Elle était rouge de colère.

— Toute la clinique en profite, observa-t-il.

Derrière lui, la porte s'ouvrit et un homme entra.

— Bonjour, docteur Palmer, dit Stephanie, visiblement plus détendue, maintenant qu'elle avait dit ce qu'elle avait sur le cœur. Je vous présente mon beau-fils, Garrett.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Vous voulez faire connaissance avec votre nouveau petit frère ou petite sœur ?

Fort heureusement, il n'attendait pas de réponse, car il se mit à se laver les mains tout en donnant ses instructions à l'assistante.

Celle-ci posa alors la sonde sur le ventre de Stephanie et l'écran parut se remplir de neige. Garrett s'efforça de se concentrer dessus, ce qui lui permettait de faire abstraction du ventre impressionnant de Stephanie. La neige s'amoncela autour de l'écran, comme si la sonde la chassait vers les bords, et au milieu, soudain...

— Un bébé ! s'exclama Garrett.

Stephanie éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu croyais que j'avais dans le ventre, au juste ?

Il se retint de répondre « une équipe de football » et, à la place, demanda au médecin :

— Il n'y en a qu'un ?

C'était incroyable. Il distinguait des jambes, des bras, des doigts...

— Oui, un seul, confirma le Dr Palmer.

— On dirait qu'il a un gros cerveau, non ?

— A cet âge, la tête est toujours un peu disproportionnée. Madame Calder, vous êtes certaine que vous ne voulez pas connaître le sexe de l'enfant ?

Garrett fut fort étonné de constater à quel point il avait envie de savoir. Mais si Stephanie préférait une surprise, il n'allait pas la supplier. Il se concentra alors sur la zone qui se trouvait entre les jambes du bébé... Il y avait définitivement quelque chose, oui, c'était un garçon !

Un frère. Il se rendit soudain compte qu'il avait espéré une sœur, mais cela n'avait pas d'importance. D'ailleurs, il s'était déjà habitué à l'idée et en était ravi.

Ravi ? Mais il était devenu fou... Que lui arrivait-il ?

— Tu n'as pas l'intention de déménager ou de disparaître, n'est-ce pas ? demanda-t-il soudain à Stephanie. Au cas où mon père et toi, vous ne vous reconcilieriez pas.

Elle parut étonnée.

— Non. J'ai grandi dans cet Etat, je suis chez moi ici. Et puis, ton père voudra sûrement passer du temps avec son enfant.

Il hocha la tête, même s'il pensait qu'elle se faisait des illusions, concernant son père.

L'assistante prit des mesures sur l'écran, puis éteignit l'appareil.

— Voilà, madame Calder, dit le Dr Palmer. Le bébé a la bonne taille, et il n'y a aucun sujet d'inquiétude, en dépit de votre âge.

— Je suis une vieille mère pour le corps médical, confia Stephanie à Garrett.

— Si tout va bien, pourquoi se poser des questions métaphysiques ? rétorqua celui-ci.

Elle éclata de rire devant son pragmatisme, et cela lui rappela son enfance, quand Lucas et elle riaient ainsi de manière complice.

Une fois qu'ils furent sortis de la clinique, Garrett héla un taxi. Ils s'installèrent à l'intérieur, il donna son adresse au chauffeur et la voiture s'engagea dans la circulation.

— Il vaut mieux qu'il te dépose d'abord à ton bureau, déclara soudain Stephanie. J'ai interrompu ta journée. Je suis certaine qu'à cette heure, tu travailles encore, d'habitude.

Garrett regarda sa montre. Il était 16 heures. Il était vrai qu'il pourrait encore travailler quelques heures sur son projet, qui n'avancait guère.

— Tu te sens bien ? lui demanda-t-il après avoir indiqué au chauffeur leur nouvelle destination.

— Très bien, assura-t-elle.

Il hocha la tête et s'éclaircit la gorge.

— Merci de m'avoir invité à t'accompagner à ton rendez-vous.

Il aurait dû ajouter quelque chose au sujet de ce fichu sandwich au pastrami, mais rien ne lui vint à l'esprit.

Elle lui adressa un sourire chaleureux et sincère.

— Merci d'être venu.

Ils restèrent un moment silencieux, puis elle reprit :

— Je sais que tu m'as prévenue que je ne pourrais rester qu'une semaine chez toi, mais...

Garrett se tendit.

— C'est pour ça que tu voulais que j'assiste à l'échographie ? Pour m'amadouer avec la vision du bébé, afin de pouvoir t'inviter plus longtemps chez moi ?

Il aurait dû s'en douter. C'était aussi pour cette raison qu'elle lui avait préparé le sandwich au pastrami. Il ne regrettait plus de l'avoir jeté à la poubelle.

Stephanie lui toucha le bras et il recula immédiatement. Rachel aurait sans doute un commentaire à faire, pensa-t-il alors de façon incongrue.

— Garrett, commença Stephanie, si j'avais voulu te tendre un piège, je m'y serais prise de façon plus subtile. Si je te pose cette question

maintenant, c'est parce que, face à ta réaction pendant l'échographie, j'ai pensé que tu m'accorderais peut-être un sursis.

Il ne la croyait pas, même si elle était convaincante. Néanmoins, il en revenait toujours à cette maudite question : avait-il le droit de laisser une femme enceinte à la rue ?

— Tu peux rester encore un peu, concéda-t-il. A condition que tu ranges tout l'attirail qui traîne dans la salle de bains. Tu vas finir par tomber, avec toutes les potions étalées partout. Et puis, franchement, la pièce devient inaccessible.

— Promis ! Je vais mettre de l'ordre.

Elle s'en sortait bien.

— J'espère, dit-il froidement. D'ailleurs, tu pourrais aussi m'aider dans un autre domaine.

— Tu veux que je passe l'aspirateur ?

— Non, ce n'est pas à cela que je pensais. Je me demandais si tu ne pouvais pas m'aider pour ma nouvelle campagne publicitaire.

— Dis-moi de quoi il s'agit, suggéra-t-elle aussitôt.

Il lui adressa un petit sourire.

— Tu vas peut-être le regretter.

* * *

Le 3 mai était un jour écrit en rouge sur le calendrier de tous les directeurs de création new-yorkais. Si tant est qu'à part Rachel, quelqu'un utilisait encore des calendriers imprimés ! Elle aimait le côté rassurant du papier, et appréciait de saisir d'un coup d'œil où elle en était.

C'était en effet ce jour-là qu'étaient connus les nominés pour les CLIO. Chaque année, elle s'efforçait de rester calme avant l'annonce. Au début de sa carrière, elle espérait toujours figurer sur la liste. Maintenant, elle demeurait optimiste, mais sans y croire avec ferveur, pour ne pas être trop déçue. Car, comme on le disait pour consoler ceux qui n'étaient pas nominés, le choix était purement subjectif et ne reflétait pas forcément l'opinion du public. Il ne se traduisait pas davantage en termes de ventes sur le marché, ce qui était pourtant l'élément le plus déterminant pour un produit.

Et cependant, avec le temps, elle souhaitait de plus en plus remporter un CLIO. Au début, elle voulait ardemment un CLIO d'or, mais aujourd'hui

elle se serait contentée d'un CLIO de bronze. Ou d'une récompense de n'importe quelle couleur, d'ailleurs.

Mais peut-être que les sujets sur lesquels elle travaillait n'intéressaient pas les jurys. Des tartes aux pommes étaient sans doute moins excitantes à leurs yeux que des voitures de luxe...

Elle frissonna à la pensée que Garrett pouvait remporter un neuvième CLIO. Quoique, cette fois-ci, ils seraient peut-être nominés tous les deux. Ainsi que Clive, d'ailleurs. Sa campagne pour les jeux Olympiques des handicapés avait remporté un vif succès et fait vendre un nombre record d'entrées.

Selon la tradition, la liste des nominés serait connue peu avant midi, et ce serait Tony qui recevrait le coup de fil, si KBC y figurait. C'était aussi pour cette raison que, chaque année, les directeurs de création s'arrangeaient pour ne pas se trouver loin de leur bureau ce jour-là.

Rachel s'était donc rendue à l'étage des chefs vers 11 h 30. Elle discutait nonchalamment avec Helen, l'assistante de Tony, pendant que ce dernier attendait le coup de fil. La secrétaire était par ailleurs connectée à internet, sur le site CLIO, où s'afficherait la liste dès que les coups de téléphone auraient été passés aux agences concernées.

Clive surgit quelques minutes plus tard.

— Des nouvelles ? demanda-t-il, allant droit au but.

— Pas encore, répondit Helen.

Derrière la paroi vitrée, Tony faisait semblant d'être absorbé par ce qu'il lisait sur son écran. Ce devait être l'heure la moins productive de l'agence pour l'année, pensa Rachel.

— Tu as sans doute une chance, dit-elle à Clive.

— C'est ce que je me dis. Et je pense la même chose pour toi.

— Nous verrons bien.

Ils discutèrent ensuite à bâtons rompus — des perturbations dans le métro survenues ce matin-là, des beaux-parents de Clive, de la décoration de son appartement —, le tout en faisant travailler leur vision périphérique pour surveiller Tony et son téléphone.

A deux reprises, ce dernier sonna et tout le monde se tendit. Mais ce n'était pas l'appel tant attendu, comme le leur signifia Tony d'un regard en raccrochant.

Garrett les rejoignit à 11 h 45. Il paraissait serein, ce qui la contraria. Cependant, il se renfroigna quand il la vit. Il était plus distant que jamais

avec elle depuis qu'elle l'avait contraint à accompagner Stephanie à l'échographie.

— Je suppose qu'il n'y a pas encore de nouvelles, dit-il.

L'assistante de Tony secoua la tête.

— Ah ! fit Garrett. Vous savez ce qu'on dit : pas de nouvelles...

— Ce qui ne s'applique absolument pas à la situation, renchérit Rachel.

— Ils sont sans doute en retard, temporisa Helen.

De son bureau, l'assistante de Jonathan Key s'écria alors :

— Je viens de recevoir l'appel d'un ami qui travaille chez JWT. Ils ont quatre noms.

Quelqu'un poussa une exclamation contrariée. Cela signifiait quatre noms de moins pour KBC.

— Six pour Saatchi, lança alors l'assistante de Jonathan.

Clive grimaça. Sa campagne pour les jeux Olympiques des handicapés avait été mise à rude concurrence par celle de Saatchi.

Marnie Bream, la seule associée femme de KBC, passa alors la tête par la porte de son bureau, qui se trouvait juste à côté de celui de Tony.

— Public Partners en a eu un pour les panneaux d'affichage de Kool Water, proclama-t-elle.

Public Partners était une petite structure. Il était normal que des agences peu connues figurent sur la liste, c'était une forme d'encouragement.

— Je suis ravie pour eux, dit Rachel.

Ce fut alors qu'elle prit conscience de ce qui s'était passé.

— Tony est au téléphone, ajouta-t-elle dans la foulée.

13

Ils étaient tous tellement absorbés par les nouvelles concernant les autres agences qu'ils n'avaient pas remarqué que Tony avait décroché son téléphone.

D'un même mouvement, tous se tournèrent vers lui.

Tony souriait. C'était l'appel tant attendu ! Sentant leurs regards, il leva les yeux vers eux et son sourire s'élargit.

A qui s'adressait-il au juste ?

Rachel n'aurait su dire qui était l'heureux directeur de création à figurer sur la liste des nominés, mais elle priait de toutes ses forces pour que ce soit elle.

Enfin, Tony raccrocha et, s'adossant à son fauteuil, passa les mains derrière sa tête, rayonnant. Alors Clive, n'y tenant plus, se dirigea vers son bureau et ouvrit la porte.

— Tony, sortez d'ici et dites-nous qui a été nommé.

Toujours aussi rayonnant, Tony se leva pour rejoindre le petit groupe.

— Tous mes compliments... Clive ! dit-il.

Garrett posa sa main sur l'épaule de Clive en un geste sincère de félicitation. Rachel le prit dans ses bras.

— Bravo, Clive ! lui dit-elle. C'est mérité.

Malgré elle, elle refoula une pointe de déception, mêlée toutefois à une forme de soulagement que ce n'ait pas été...

— Mais, attendez, ce n'est pas tout ! claironna Tony. Félicitations à vous aussi...

Il fit une pause, ménageant le suspense.

— ... Garrett.

Cette fois, Rachel sentit son estomac se retourner.

— Bravo ! lança Clive.

Et il serra la main de Garrett en lui tapant sur l'épaule.

Rachel pensa qu'elle devait le serrer dans ses bras, sinon sa réaction paraîtrait suspecte, étant donné qu'elle l'avait fait pour Clive. Par ailleurs, cela lui permettrait de dérober son visage aux yeux scrutateurs de Garrett, afin qu'il n'y lise pas toute la déception qu'elle ressentait. Un regard moqueur de sa part aurait suffi à la faire éclater en sanglots.

— Super, Garrett ! s'exclama-t-elle.

Mais, avant qu'elle ait pu faire un geste vers lui, il la prit d'un mouvement vif dans ses bras.

Elle en fut tout étourdie. Il sentait fantastiquement bon — il portait bel et bien un après-rasage — et, bien qu'ils se soient déjà embrassés, il ne l'avait jamais tenue aussi étroitement contre lui. Et il se trouvait que ses bras étaient vigoureux et musclés... Il lui murmura alors quelque chose à l'oreille qu'elle seule put entendre :

— Désolé, ma petite Rachel.

Elle se figea. Il venait de rompre le pacte du silence et, par ailleurs, elle refusait toute compassion de sa part. Finalement, les regrets qu'il venait d'exprimer eurent un effet radical sur elle : elle n'avait plus du tout envie de pleurer.

— Tu as fait du bon travail, Garrett. Bonne chance pour la cérémonie, lui dit-elle.

Elle jeta un coup d'œil furtif à Tony, espérant sans trop y croire qu'il allait à présent annoncer qu'elle figurait elle aussi sur la liste, mais le directeur était plongé dans une conversation animée avec Clive.

— La liste vient d'être publiée sur le site internet ! annonça alors Helen.

Ils se ressemblèrent immédiatement autour de l'écran, pour voir qui d'autre y figurait. La plupart des noms étaient familiers à Rachel, qui s'efforça de montrer à la fois de la surprise et de l'intérêt pour masquer son désarroi. Elle avait conscience de la présence de Garrett, toute proche, de son regard sur sa nuque, qui lui valait d'ailleurs quelques picotements.

Le téléphone de Garrett sonna et elle se dit qu'il allait forcément prendre l'appel et détourner ses yeux d'elle.

Avec soulagement, elle sentit en effet qu'il s'éloignait un peu. Puis elle l'entendit s'exclamer :

— Mark, bonjour ! Comment allez-vous ?

Mark ? S'agissait-il de Mark Van de Kamp, leur client de Brightwater ? Tony et Clive durent le supposer aussi, puisque tous deux tournèrent la tête vers Garrett.

— Merci, je suis très heureux, poursuivit Garrett, qui n'éprouvait visiblement aucune difficulté à accepter les compliments de son correspondant. Oui, cela m'en ferait neuf, mais, honnêtement, je ne pense pas remporter un CLIO d'or, cette fois.

Rachel réprima un soupir d'agacement.

— Il doit bien y avoir une autre personne qui a été nommée neuf fois, ajouta-t-il avec modestie.

Par pitié !

Il avait à peine fini sa conversation et remis le téléphone dans sa poche, que celui de Clive sonna. Ce dernier regarda le numéro qui s'affichait sur son écran et adressa un signe de tête à Tony pour lui signifier que c'était son tour de recevoir un appel de Mark.

Rachel mesura la signification de ce qui venait de se passer. Premièrement, leur client attendait la liste des nominés pour les CLIO avec autant d'impatience qu'eux-mêmes. Tony avait donc raison : ce genre de récompenses jouait un rôle important auprès des clients. Deuxièmement, bien que le nom de Garrett figure en dessous de celui de Clive sur la liste, qui était par ordre alphabétique, c'était Garrett que Mark avait choisi de féliciter d'abord. Ce n'était pas un hasard.

Plus que jamais, elle déplorait de n'avoir jamais reçu de CLIO. Et elle avait l'impression que tout le monde la regardait avec pitié. Quand son portable retentit, elle le sortit vivement de sa poche. On ne venait tout de même pas lui annoncer qu'on l'avait oubliée, mais qu'elle figurait bel et bien sur la liste... ?

Mais, sur l'écran, c'était le mot « maman » qui était affiché.

Rachel tenta de se rassurer : il était impossible que sa mère ait guetté la mise en ligne de la liste des CLIO sur internet. Ses parents n'utilisaient internet qu'à la bibliothèque municipale, une fois par semaine.

— Je dois prendre cet appel, lança-t-elle à la cantonade pour pouvoir s'éclipser.

Tony avait sorti le champagne et Helen alignait les flûtes sur son bureau. Rachel s'éloigna vers l'ascenseur pour répondre tranquillement au téléphone.

— Bonjour, maman.

Ce coup de fil tombait à point nommé, car elle s'aperçut qu'elle avait très envie d'entendre la voix aimante d'une personne qui savait qu'il y avait dans la vie des choses bien plus essentielles que des CLIO.

— Bonjour, ma chérie. Quoi de neuf ?

C'était la façon qu'avaient ses parents de saluer, sans doute une référence inconsciente à leurs déménagements fréquents et au fait que l'on avait toujours du nouveau à raconter.

— Pas grand-chose, répondit Rachel.

Cette réponse standard n'était que trop vraie, aujourd'hui. Elle aurait tant aimé répondre qu'elle figurait sur la liste des CLIO.

— Et vous, comment allez-vous ? continua-t-elle.

— C'est amusant que tu poses cette question.

Elle comprit aussitôt qu'elle n'allait rien trouver de drôle à la réponse. Elle entendit sa mère reprendre sa respiration.

— Ton père et moi envisageons d'aller nous installer à Dayton, annonça enfin Nora.

— Dayton... dans le New Jersey ? demanda Rachel, presque certaine toutefois que cette ville n'existait pas dans l'Etat.

Sa mère se mit à rire.

— Non, Dayton dans l'Ohio. On construit un nouveau stade là-bas et ton père aimerait y ouvrir un fast-food. C'est une belle occasion qui s'offre à nous.

Rachel sentit quelque chose se briser en elle.

— Une belle occasion pour quoi ? se récria-t-elle. Pour dépenser de l'argent que vous n'avez pas, installer un stand de hot dogs au mauvais endroit et au mauvais moment ?

— Rachel ! s'écria sa mère.

Il y avait si longtemps qu'elle ne leur avait pas fait de reproches sur leurs déménagements que Nora semblait prise au dépourvu.

Rachel réprima son sentiment de culpabilité et embraya :

— Maman, tu sais parfaitement que c'est à peu près ce qui va se passer. Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas rester là où vous êtes ? Pourquoi faut-il que LeeAnne ait encore à déménager ? Les filles entrent en maternelle au mois de septembre. Demande-lui et, tu verras, elle te dira qu'elle veut rester.

— Je sais que c'est un sujet délicat pour toi, mais ton père et moi sommes des adultes capables de prendre des décisions par nous-mêmes.

Des décisions sans doute, mais pas les bonnes !

— Vous ne pourrez donc jamais vous fixer quelque part ? Trouver une fois pour toutes votre voie ?

Elle avait envie de louer une voiture et de partir sur-le-champ pour Freehold, où elle exhorterait sa sœur à être forte et essaierait de ramener ses parents à la raison. Mais elle ne pouvait pas se permettre de prendre un jour de congé à ce stade du projet Brightwater. Elle ne pouvait pas prendre le moindre risque si elle voulait conserver son poste !

— Ton père et moi sommes mariés depuis trente ans, est-ce que ce n'est pas un engagement réussi, ça ? renchérit sa mère.

Elle poussa un petit soupir.

— Bon, ma chérie, nous en reparlerons quand tu seras calmée, poursuivit-elle. Dis-moi comment va ton travail. Ton projet pour ces universités privées, ça avance ?

Rachel sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle éprouvait à la fois de la colère contre ses parents, de la déception pour les CLIO, et une réelle peur de perdre son poste.

— Oh ! Maman, je...

A son grand effroi, Garrett se matérialisa alors devant elle, deux flûtes de champagne à la main.

— Tiens, ma petite Rachel, dit-il. Tu n'as peut-être pas le cœur à la fête, mais un peu de champagne te remontera le moral et...

Il s'interrompit brusquement en s'apercevant sans doute qu'il l'avait rejointe à un très mauvais moment. Qu'allait-il faire ? Fuir ? Ou rester là pour se moquer d'elle ? Il lui était intolérable qu'il soit témoin de sa faiblesse.

— Rachel ? demanda sa mère à l'autre bout du fil. Tout va bien ? Tu as l'air bouleversé.

— Je le suis, renchérit-elle sur une impulsion. Parce que ma famille refuse de venir me voir pour réfléchir dans le cadre d'un groupe de discussion sur le projet le plus important de ma vie.

Pour une personne qui avait du mal à réagir dans l'instant, la réponse était plutôt bien trouvée, se dit-elle.

— Ma chérie, bien sûr que nous allons venir ! Dis-nous quel jour, et nous serons là.

La prompt réponse de Nora fut la seule indication d'une pointe de culpabilité chez elle, concernant un déménagement qui allait encore

déraciner sa famille.

S'ils venaient en ville, Rachel avait au moins un espoir de les faire changer d'avis !

— Jeudi, lança-t-elle.

Sa mère approuva. Rachel prit alors la flûte que lui tendait Garrett, adressa un beau sourire à ce dernier et ajouta dans le combiné :

— Maman, je dois te laisser. Il y a une petite fête, au bureau. Je te rappelle plus tard pour les détails.

Une fois son téléphone dans son sac, elle poursuivit à l'attention de Garrett :

— J'ai toujours un mal fou à convaincre mes parents de venir me rendre visite, mais les fausses larmes, en général, ça marche.

Il était manifeste, à son regard, qu'il n'en crut pas un mot. Toutefois, contre toute attente, il ne chercha pas à la contredire.

— Ah, les parents ! s'exclama-t-il. C'est toujours très compliqué.

Puis il regarda Tony et Clive qui trinquaient de nouveau ensemble et s'assuraient mutuellement qu'ils étaient les meilleurs.

— Alors, comme ça, tu vas organiser un groupe de discussion ? Ce n'est pas un peu démodé, ça ?

Etait-ce une tentative maladroite de lui faire oublier ses malheurs ?

— Un groupe de discussion bien encadré est le meilleur moyen d'avancer sur un projet, affirma-t-elle en s'efforçant d'y croire. Les statistiques le prouvent, et personnellement cela booste ma créativité.

— Si tu le dis.

L'assistant de Tony avait commencé à prendre des photos de ce dernier et de Clive. Il photographierait bientôt Garrett, et elle devrait aussi poser, en donnant l'impression d'être ravie pour ses collègues. Cette matinée mettait décidément à mal ses talents limités d'actrice. Elle préféra s'éclipser.

— Il faut que je retourne travailler, annonça-t-elle en haussant la voix et en levant son verre. A la santé de tout le monde !

Dans l'ascenseur, elle se félicita d'avoir eu le cran de quitter le petit groupe. Pour la première fois, elle comprit ce que voulait dire ne pas faire de concessions.

* * *

Il était plus de midi et la plupart des gens étaient partis déjeuner, de sorte qu'elle n'eut pas à subir les interrogations de ses collègues sur les nominations. Elle posa sa flûte de champagne sur son bureau et décrocha son téléphone pour appeler sa sœur. LeeAnne répondit à la deuxième sonnerie.

— LeeAnne ? Comment vas-tu ? Et comment vont les filles ?

Sa sœur se lança alors dans la description d'un nouveau jeu que les jumelles avaient inventé.

— Ça m'a l'air très intéressant, l'interrompit-elle. Dis-moi, est-ce que tu sais que papa et maman veulent aller s'installer à Dayton ?

— Quoi ? Je l'ignorais. Quand ? Pourquoi ?

Elle entendit un bruit sourd. Nul doute que LeeAnne venait de s'asseoir, sous le choc.

Rachel lui rapporta les propos de sa mère.

— Il n'y a encore rien de définitif, alors ? fit LeeAnne.

— Si tu veux mon avis, ils mijotent leur projet depuis un bon moment.

— Bon, il va falloir que je trouve des cartons...

— Ou bien que tu arrives à convaincre papa et maman que tu ne veux pas partir.

— Je ne crois pas que quoi que ce soit puisse les arrêter, surtout s'ils se sont mis en tête d'ouvrir un stand de hot dogs.

— Mais, toi, tu n'es pas obligée de les suivre. Tu as déjà prévu la maternelle pour les filles !

Elle aurait tant aimé qu'une partie de sa famille reste auprès d'elle !

— Je ne sais pas... J'ai besoin d'être près d'eux.

L'hésitation qu'elle perçut dans la voix de sa sœur la poussa à renchérir.

— Lee, il est peut-être temps que tu te fixes dans un endroit, même si nos parents en sont incapables. Maintenant que les filles vont aller à l'école, tu ne crois pas qu'elles apprécieraient un peu de stabilité ?

— Je sais que c'est ton point de vue, et il a ses avantages, répondit sa sœur. Mais les jumelles adorent papa et maman.

— Ils viendront vous rendre visite. Et vice versa. J'achèterai les billets pour les anniversaires et Noël.

— L'école est vraiment bien ici, c'est vrai.

— Alors reste ! S'il te plaît...

— Mais il est fort possible qu'il y en ait une aussi bien à Dayton.

— Tu prends un risque... Il y a des listes d'attente, non ?

— Pour les bonnes écoles, oui.

— Et toi, tu veux le meilleur pour les jumelles, non ? Reste, Lee, je t'en supplie !

Le silence de sa sœur lui prouva qu'elle réfléchissait à la question. Il fallait trouver l'argument qui la ferait rester. Rachel inspecta son bureau, en quête d'inspiration. Son calendrier, sa flûte de champagne, sa pile de dossiers pour Brightwater...

— Lee, tu aimerais que tes filles aillent à l'université, non ?

Elle entendit soudain du bruit derrière elle. Se retournant, elle aperçut Garrett dans l'encadrement de la porte. Depuis combien de temps écoutait-il la conversation ? De sa main libre, elle lui fit signe de s'éloigner, mais il ne bougea pas d'un pouce.

— Oui, bien sûr. Je sais que ce n'est pas pour demain, mais j'y réfléchis depuis ta dernière visite.

— J'aimerais faire quelque chose pour les filles.

Rachel fronça les sourcils et fit cette fois signe du menton à Garrett de sortir.

Au contraire, il rentra dans son bureau !

— Ne fais pas ça, Rachel...

De quoi parlait-il ?

— Va-t'en ! chuchota-t-elle.

Bien évidemment, il ne fit pas un mouvement.

— Rachel ? fit LeeAnne. Qu'est-ce que tu as dit ?

Rachel s'efforça de se concentrer sur sa conversation. C'était sa dernière chance de retenir sa sœur et les filles. Elle ne pouvait pas la laisser passer.

— J'aimerais ouvrir un compte-études pour Kylie et Dannii.

Garrett lui lança un regard perplexe.

— Je sais que tu n'acceptes pas facilement de l'argent de ma part, mais c'est un investissement pour l'avenir des filles, enchaîna-t-elle en fixant le tapis, faisant mine d'ignorer la présence de Garrett. J'ai de longues années devant moi pour alimenter ce compte, de sorte que je ne m'en apercevrai même pas. Et cela pourrait faire une grosse différence pour elles.

— Toute la différence, confirma sa sœur à mi-voix.

— Je vais aller à la banque cet après-midi pour leur ouvrir ce compte, insista-t-elle, résolue à ne pas lâcher prise.

— Je te reconnais bien là, fit LeeAnne en riant. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Cela s'appelait le sérieux. Ce n'était pas très difficile.

— Eh oui, tu me connais. Seulement, il y a encore une petite chose...

— Rachel ! répéta Garrett.

« Va-t-en ! » articula-t-elle en silence à son intention, avant de reprendre à haute voix dans le combiné :

— Je leur ouvre ce compte à condition que tu restes à Freehold. Ou dans les environs.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'indigna LeeAnne.

— Ecoute... Il ne faut pas que tu déménages. Si tu suis papa et maman...

Elle ne parvint pas à aller jusqu'au bout de sa menace, à savoir qu'elle n'ouvrirait pas de comptes à ses nièces.

— Tu me fais du chantage pour que je ne déménage pas, c'est ça ? questionna LeeAnne, interloquée.

— Je pense aux filles. Elles ont besoin de stabilité.

— Tu mens, souffla Garrett.

Elle se figea.

A l'autre bout du fil, sa sœur était muette.

— LeeAnne ?

— Elle a raccroché, déclara Garrett.

Rachel secoua le téléphone.

— Lee ?

Il avait raison. Comment le savait-il ? Elle appuya sur la touche Bis, mais sa sœur ne décrocha pas.

La colère s'empara d'elle. Elle foudroya Garrett du regard.

— Si tu ne m'avais pas distraite, j'aurais pu...

— Tenter de la soudoyer pour qu'elle accepte ce que tu voulais ? Je t'ai déjà dit, il me semble, qu'il ne servait à rien de supplier les autres. Cela s'applique aussi à la famille.

— J'essayais d'aider ma sœur, c'est tout.

— Non, tu essayais de lui imposer tes choix. Mais ça ne marche jamais, ma petite Rachel.

— Je ne suis pas ta petite Rachel !

Elle devait cesser de le reprendre lorsqu'il l'appelait comme ça. C'était une provocation, un piège dans lequel elle tombait chaque fois. Toutefois,

en cet instant, cela permettait de faire diversion et de ne pas se confronter avec la sagesse de ses paroles.

Soudain, une sorte de vertige la saisit. Elle s'adossa à son siège et, à sa grande surprise, il vint s'agenouiller près d'elle. Leurs épaules se touchèrent.

— A quel propos essayais-tu de faire chanter ta sœur ?

— Je ne la faisais pas chanter, j'essayais de l'acheter, c'est différent.

Il éclata de rire et elle comprit qu'elle devait lui paraître folle. Comme si c'était là un comportement plus éthique que le chantage !

— Je ne veux pas qu'elle déménage, précisa-t-elle avec un soupir.

Et, en quelques phrases, elle lui décrivit le style de vie de ses parents.

— Ce doit être dur, effectivement, si tu es proche de ta famille...

— C'est le cas, acquiesça-t-elle. Et je ne pense pas que ma démarche soit si affreuse que ça. C'est toi qui m'as conseillé de ne pas faire de concessions, rappelle-toi... Peut-être que cela va faire réfléchir LeeAnne... Je la rappellerai plus tard.

— Attends d'être remise de tes émotions et qu'elle aussi le soit, sinon, elle ne te répondra pas.

Encore une fois, il avait raison.

— Je suppose que, toi, tu n'as pas ce genre de problèmes, puisque tu ne cherches jamais à retenir qui que ce soit.

Elle observait son profil, le nez droit et le menton volontaire.

— Cela simplifie la vie, déclara-t-il.

— Mais est-ce que ça rend plus heureux de ne jamais prendre de risques avec ses émotions ?

Il se leva, et elle perdit le contact avec son épaule. Puis il lui fit face et la regarda droit dans les yeux.

— Tu ne vas pas me dire que tu connais la signification du mot « risque » ?

Il avait marqué un point. Garrett ne s'aventurait pas à nouer une relation, mais elle-même ne supportait pas de perdre une relation, même bancale.

Il s'était rapproché d'elle et elle ne put se concentrer pour répondre à la question. Son odeur citronnée envahissait tous ses sens, l'éclat de ses yeux noirs la réchauffait et son formidable sourire, si rare, lui faisait tourner la tête. Il allait l'embrasser, et elle en avait autant envie que lui...

Garrett s'écarta brusquement et Rachel en éprouva un affreux sentiment de rejet... jusqu'à ce qu'elle aperçoive Clive à travers la paroi vitrée du bureau. Il avait une main dans la poche et tenait de l'autre son téléphone portable. Elle n'entendait pas ce qu'il disait, mais devinait, à ses épaules affaissées, qu'il parlait à voix basse. Il fronçait les sourcils, ce qui était inhabituel chez lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle à Garrett, faisant abstraction du fait que, cinq secondes plus tôt, ils étaient en train de s'embrasser.

Garrett se pencha pour voir la direction que prenait Clive.

— Il se dirige vers l'ascenseur. Il manigance quelque chose, dit-il.

— Tu crois que cela a un rapport avec Brightwater ?

— Je ne sais pas, mais je le découvrirai. J'ai demandé à Stephanie de le suivre.

— Quoi ?

— Elle n'a rien à faire, alors pourquoi pas ? répondit-il en sortant son téléphone portable. J'ai remarqué que, ces derniers temps, il allait déjeuner plus tard. Stephanie est censée l'attendre à 1 heure dans le lobby. Je l'appelle pour lui dire qu'il est en chemin.

Rachel le dévisagea, scandalisée, ce qui n'empêcha pas Garrett de passer son appel. Elle l'entendit expliquer à Stephanie qu'elle n'aurait aucun mal à identifier Clive, étant donné qu'il était très grand et d'une carrure impressionnante, et qu'il portait une chemise rose.

Une fois la communication terminée, l'une des assistantes de Clive passa derrière la paroi vitrée et adressa à Garrett un petit signe de la main, qu'il lui rendit.

— Tu es ami-ami avec toutes les petites secrétaires, maintenant ?
questionna Rachel.

— C'est bien toi qui m'as conseillé de m'intéresser aux autres, non ?
C'est hallucinant, le nombre de confidences qu'on te fait alors.

— C'est elle qui te donne des infos sur Clive ?

— Pas encore. Pour l'instant, nous nous contentons de nous saluer de la main.

Elle aurait aimé lui manifester sa désapprobation, mais le fou rire l'avait envahie.

— J'espère que personne dans mon équipe n'a fait ami-ami avec toi,
s'exclama-t-elle.

— J'ai essayé de leur extorquer des informations, mais ils sont
effroyablement loyaux.

L'assistante de Clive repassa, un café à la main et, de nouveau, elle lui
fit un signe.

— Pourquoi est-ce qu'elle te décoche ce petit sourire mystérieux ? Tu
couches avec elle ?

Tout en prononçant ces paroles, elle constata avec stupéfaction que cette
idée lui déplaisait fortement.

— Bien sûr que non, voyons ! s'exclama Garrett d'un ton outré.

Il la considéra, les yeux plissés, comme s'il devinait ce qu'elle
éprouvait. Elle se sentit rougir.

— En tout cas, on a l'impression qu'elle te connaît bien.

— C'est peut-être le cas.

— Qu'est-ce que tu as fait ? insista-t-elle. Pourquoi est-ce que cette
jeune femme serait familière avec toi ?

— Elle m'a questionné sur ma famille, hier.

— Ah, je comprends mieux ! Tu as inventé une histoire sur ta mère, et
maintenant son petit cœur saigne pour toi, c'est ça ? C'était quoi, cette
fois ? Mort lente par empoisonnement au plomb à cause d'une vieille
peinture ?

— Non, mais c'est une excellente idée ! répondit-il en riant. Tout ce qui
m'est passé par la tête, c'est une chute sur une piste de ski des Appalaches.

— Et toi qui prétends être un génie créatif !

— La prochaine fois, j'utiliserai ton histoire.

— Et si, la prochaine fois, tu ne racontais pas d'histoire ?

De façon presque imperceptible, il s'écarta d'elle.

— Comme tu as toujours la tienne, tu n'as pas conscience que la mère des gens revient souvent dans les conversations.

Elle prit un air sceptique.

— Je t'assure, poursuivit-il, et personne ne s'en rend compte. Pourtant, les gens posent constamment des questions sur les mères, comme l'assistante de Clive, hier.

— Et tu ne peux pas simplement dire que la tienne est décédée, sans épiloguer ?

— Dès que je dis qu'elle est morte, les gens ont mauvaise conscience de m'avoir questionné à son sujet. Alors ils me demandent de quoi elle est morte.

— Tu ne t'attends tout de même pas à ce qu'ils fassent comme si de rien n'était.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi pas ?

— Ils ont besoin d'exprimer leur sympathie, de montrer qu'ils s'intéressent à toi. Cela fait partie des bonnes manières.

Il la fixa comme s'il ne comprenait pas ce qu'elle lui disait.

— C'est de la décence, insista-t-elle. Le lien social, si tu veux.

Il se raidit.

— Il y a d'autres façons de créer des liens. Ma mère, c'est ma vie privée. Et puis, personne n'exprime de sympathie ni d'empathie. C'est juste de la curiosité.

— Ne t'inquiète pas, j'ai compris la leçon dans l'ascenseur.

Il baissa les yeux vers elle et elle eut soudain envie de lui effleurer la bouche du bout des doigts, pour que son expression s'adoucisse. Craignant de céder à la tentation, elle glissa les mains dans les poches arrière de son jean.

— Quel âge avais-tu exactement quand tu as perdu ta mère ? demanda-t-elle.

— Quinze ans. C'était le jour de mon quinzième anniversaire.

Cette confession étonna la jeune femme. D'ailleurs, Garrett semblait déjà la regretter. Elle s'efforça de tempérer la compassion que lui inspirait cette nouvelle : ce devait être terrible de perdre sa mère à un âge aussi difficile.

— De quoi est-elle morte, déjà ?

Il se mit à rire.

— Bien tenté !

— Est-ce que tu évoques ta mère avec ta famille ?

— Cela ne...

— ... Me regarde pas, acheva-t-elle. Pour info, si tu ne le fais pas, sache que tu as tort. Parce que je t'assure que le reste de ta famille serait soulagé de pouvoir parler d'elle.

Il mima alors un joueur de violon, et elle le regarda d'un air presque amusé.

— Et puis, tant que j'y suis, pourquoi est-ce que tu n'apprécies pas ta belle-mère ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— J'ai l'impression que tu sursoutes chaque fois qu'on prononce le mot de « belle-mère ».

Il pinça la bouche, visiblement agacé.

— Elle a pourtant l'air très sympathique. Vraiment adorable.

— Tu cherches à m'énervier, là ?

— Et est-ce que ça marche ?

— Tu as décidément le sens de la repartie, affirma-t-il, un sourire aux lèvres.

— Comment s'est passée l'échographie ? enchaîna-t-elle sans se soucier de la remarque.

A son grand étonnement, le visage masculin s'illumina.

— C'était incroyable... On voyait distinctement chaque partie du bébé, jusqu'à ses dix petits doigts et orteils...

Il s'interrompit brusquement, sans doute conscient qu'il se laissait emporter.

— J'espère qu'en tout, cela fait vingt, et pas dix, fit observer Rachel.

Il se mit à rire, sans doute heureux qu'elle ait pris le parti de plaisanter face à l'émotion.

— Ah, la famille ! fit-elle. Pourquoi ce qui nous tient le plus à cœur nous fait-il si mal ? Je ne sais même pas si LeeAnne me reparlera un jour...

Il s'avança vers les photos encadrées posées sur une étagère et, les prenant pour les examiner, déclara :

— Tu sais, Rachel, je sais ce que c'est de supplier quelqu'un...

— Toi ? Mais je croyais que...

— Rassure-toi. Je n'ai jamais supplié une femme de ne pas rompre avec moi. Il faut avoir perdu la tête pour en arriver là.

Il se tourna vers elle, lui sourit, puis recouvra peu à peu sa gravité.

— En revanche, j’ai supplié mon père de ne pas épouser Stephanie, poursuivit-il en secouant la tête. J’étais en larmes... J’ai même essayé le chantage, tu sais. Je lui ai dit que, s’il se mariait, je ne me sentirais plus obligé de lui obéir.

Elle déglutit avec difficulté, émue par son histoire, par ses larmes d’adolescent.

— Je suis surprise que ton père se soit remarié aussi vite, sachant que cela blessait tes sentiments.

Ces confidences avaient éveillé chez elle une forme de tendresse, ce qui n’était sans doute pas une bonne chose.

— Il m’a répondu que c’était pour notre bien, à Lucas et à moi. Que nous avions besoin de stabilité.

C’était plus ou moins l’argument qu’elle avait donné à LeeAnne, songea-t-elle alors.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Elle lui tendit la main et il s’en empara. Alors, quelque chose de puissant s’épanouit et satura l’air de la pièce.

Elle perçut nettement le moment où Garrett commença à paniquer. Elle le vit écarquiller les yeux, puis il lui lâcha la main et s’écarta, comme si elle venait de lui annoncer qu’elle avait la grippe espagnole.

Trois secondes plus tard, il avait disparu.

* * *

Stephanie avait acheté du thé sans théine dans le salon de thé situé juste au-dessous du cours de Pilates. Elle avait également pris une tablette de chocolat artisanal pour se réconforter. Il était difficile de vivre seule une première grossesse à l’âge de quarante-cinq ans, sachant que l’unique personne qui vous aimait vraiment — en l’occurrence son beau-fils, Lucas — servait sous les drapeaux dans le golfe Persique.

Malgré tout, il ne fallait pas non plus noircir le tableau : elle avait quelques amies à Manhattan. Et puis, il y avait Garrett, même si elle aurait aimé qu’il soit moins distant envers elle.

Elle attendait que le feu pour piétons passe au vert, son sachet de thé à la main. Quinze ans de vie aux côtés de Dwight avaient enraciné chez elle des habitudes, notamment celle de ne pas traverser au feu rouge, même s’il

n'y avait pas de voitures en vue, contrairement à ce que faisaient la plupart des habitants de Manhattan. De l'autre côté de la rue, se trouvait son magasin de jouets préféré.

Garrett et Lucas étaient adolescents quand elle avait épousé Dwight, aussi n'avait-elle encore jamais acheté de jouets dans sa vie d'adulte.

Quand le feu passa au vert, elle s'élança vers l'autre côté de la rue. Ce fut alors qu'elle percuta littéralement son mari.

— Dwight ! s'exclama-t-elle. Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Bonjour, Stephanie, dit-il en lui prenant le coude pour l'entraîner au-delà du passage piétons et ne pas gêner les autres. Comment vas-tu ?

— Bien, merci.

Elle espéra que ses cheveux ne frisaient pas avec l'humidité ambiante.

— Et toi ? ajouta-t-elle.

Il hocha la tête sans vraiment répondre.

— Qu'est-ce que tu fais dans ce quartier ? insista-t-elle.

Il hésita.

— J'ai un rendez-vous. Avec un journaliste.

Elle lui lança un regard étonné. Dwight, qui ne mentait jamais, était en train de prononcer un gros mensonge. Était-il possible qu'il soit venu jusque-là pour la voir ?

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Se pouvait-il qu'elle lui manque ?

— Comment va le bébé ?

— Il se porte bien. J'ai passé une échographie, récemment.

— Tu ne m'as rien dit, fit-il d'un ton presque blessé.

Elle n'avait pourtant pas le pouvoir de le blesser, pensa-t-elle. Il était aussi imperméable que les frégates qu'il aimait tant.

— Je sais que les visites chez le médecin ne sont pas vraiment ta tasse de thé.

Il l'avait accompagnée à la toute première par sens du devoir, tout en précisant qu'il ne l'avait jamais fait avec sa première femme, Michelle, mais qu'il était bien conscient que les temps avaient changé. Il n'avait pourtant pas réitéré l'expérience.

— Mais tu n'aimes pas y aller seule, fit-il remarquer en fronçant les sourcils.

— Garrett m'a accompagnée.

Ces paroles étaient destinées à le rassurer, mais elle le vit se raidir. C'était exactement pour cette raison qu'elle ne vivait plus avec lui : parce qu'il était incapable de reconnaître des qualités à son fils aîné, et de comprendre que le refus de Garrett de se plier à ses exigences ne faisait pas de lui un ennemi.

Maintenant, elle savait que Dwight allait la considérer elle aussi en ennemie. Cette pensée la peinait, car elle aimait sincèrement cet homme. Au fond de lui-même, il avait bon cœur. Si seulement il pouvait cesser de se définir par autre chose que sa capacité à commander.

— Je suis ravie de t'avoir rencontré, mais je dois y aller. J'ai un rendez-vous.

— Chez le médecin ?

— Non, avec un photographe. C'est le mari d'une amie. Il veut prendre des photos de moi pour... euh... rendre hommage à ma grossesse.

— Des photos de nu ? interrogea-t-il, horrifié.

Elle fut tentée de répondre oui, mais elle n'avait pas envie qu'il fasse une crise cardiaque en pleine rue.

— Rassure-toi, je serai habillée.

Elle le regarda. Il aurait soixante et un ans juste après la naissance du bébé, ce qui ne faisait pas de lui le père idéal. C'était un vieil homme, du moins dans sa façon d'être et de penser. Elle s'aperçut alors qu'il regardait son ventre.

— Dwight ?

— C'est mon enfant, déclara-t-il.

— Bien sûr.

Alors, elle comprit soudain pourquoi il était là. C'était son sens des responsabilités qui le poussait à vérifier que le bébé et elle allaient bien. À peine avait-elle formulé cette pensée en son for intérieur qu'il lui prit la main et l'entraîna à l'intérieur du magasin de jouets.

Il se sentait bien plus en sécurité ici. Il avait aimé l'observer de loin, la voir attendre sagement au feu. Il l'avait trouvée à la fois prudente et terriblement sensuelle.

Elle lui avait paru heureuse, dans les rues de Manhattan, chaque fois qu'il l'avait suivie entre deux rendez-vous. Cette confiance tranquille l'inquiétait un peu. Il avait l'impression que Stephanie pouvait tout à fait se passer de lui. Or, il aurait aimé que son bonheur vienne de leur vie commune.

Il se rendit compte que la présence de sa femme à la maison était pour lui source d'apaisement. Avec elle, il avait le sentiment que tout allait bien. Evidemment, il ne pouvait pas la convaincre de revenir en recourant à un tel argument.

— Je voudrais acheter quelque chose pour le bébé, dit-il.

— Nous avons déjà le berceau, la table à langer et l'armoire à jouets, énuméra-t-elle.

Tout cela se trouvait à New London, et une sorte de nostalgie passa sur le visage féminin, comme si Stephanie se demandait où ces meubles allaient finir.

— Je voulais parler d'un jouet. Un enfant a besoin de jouer, non ?

Elle devait aimer ce ton interrogateur : elle lui avait suffisamment reproché d'être trop rigide.

— Bien sûr. Quand il sera un peu plus âgé...

Il se garda de lui reprocher de n'avoir pas voulu connaître le sexe du bébé. Cela aurait facilité les achats, même s'il était vrai qu'il existait beaucoup de jouets qui s'adressaient aussi bien aux filles qu'aux garçons.

Il l'entraîna au rayon peluches. Il y en avait de toutes les formes, de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

— Tu as déjà un nounours ? s'enquit-il.

— Non...

Les yeux de Stephanie se troublèrent et elle enchaîna :

— Dwight, je pense que nous avons à parler de choses plus importantes que les ours en peluche.

— Quoi, par exemple ?

Il se rendit compte qu'il avait élevé la voix et fait sursauter une vendeuse. Il devait se tempérer pour ne pas produire le même effet sur Stephanie.

— Je veux que tu rentres à la maison, reprit-il alors d'une voix adoucie. Ta place et celle de ton bébé se trouvent dans ton foyer. A mes côtés.

— Je ne t'appartiens pas, Dwight.

— Je n'ai jamais prétendu une chose pareille... Mais, moi aussi, j'ai envie d'être à tes côtés. Nous sommes mariés, tout de même. Nous nous sommes engagés pour la vie en nous mariant.

— Le mariage, c'est plus qu'une signature en bas d'une feuille. Cela implique aussi l'amour.

— Mais je t'aime, s'exclama-t-il. Je sais que je ne suis pas toujours facile à vivre, mais je te promets de changer. D'être plus tolérant.

— Alors, tu ne seras pas fâché si notre enfant ressemble à Garrett ?

Il fronça les sourcils sans répondre.

— Garrett est un garçon merveilleux, tu sais, ajouta-t-elle, parlant de son beau-fils comme s'il était encore un enfant.

— Sauf qu'il s'arrange toujours pour me contredire ! objecta Dwight.

— Il est cadre dans une excellente société, il est propriétaire d'un appartement, il ne se drogue pas et mène une vie tout à fait tranquille. Et, malgré tout ça, il te déçoit !

— Mais non, pas du tout...

Cette dénégation sonnait faux. Garrett l'avait déçu, c'était incontestable. Il possédait un potentiel extraordinaire et l'avait gaspillé en travaillant dans la publicité. Depuis quinze ans, il refusait systématiquement d'écouter ses conseils et ne lui avait jamais obéi. Mais ce n'était pas en évoquant son aîné qu'il allait reconquérir Stephanie.

Il inspecta les peluches et trouva l'ours qu'il cherchait : il mesurait plus d'un mètre et était jaune. Il s'en saisit.

— Celui-ci ! décréta-t-il.

— Quoi ?

— Je vais acheter cet ours en peluche pour notre bébé.

— Il n'est pas de très bon goût, objecta-t-elle.

Il partageait cet avis. En outre, cela ne lui ressemblait pas d'acheter ce genre d'objet. Seulement, il avait décidé de se mettre dans la peau d'un père normal et il agissait comme tel.

— Je suis sûr qu'il plaira au bébé.

Et sur ces mots, il se dirigea vers les caisses.

Il revint quelques instants plus tard. La vendeuse avait collé une étiquette sur l'oreille de l'ours, car ce dernier était trop gros pour entrer dans un sac. Il le tendit à Stephanie.

— Dwight, je t'ai dit qu'il ne me plaisait pas, déclara-t-elle, agacée.

— A moi non plus, répondit-il. Mais je suis certain que notre bébé l'adorera. Tu m'as demandé d'être ouvert, je le suis, non ?

Elle considéra la peluche, puis leva les yeux vers lui.

— Très bien, dit-elle. Je reconnais ton effort.

— Parfait, parfait...

Il se retint de lui demander si elle allait maintenant rentrer à la maison.

— Dwight, reprit-elle, je vois bien que tu cherches à me faire plaisir, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— C'est un début, non ?

— Si tu ne penses pas sincèrement que tu dois changer en profondeur, ça ne pourra jamais marcher.

Il ouvrit la bouche, puis la referma. Il ne voyait pas en quoi il était un père si abominable, pour avoir besoin de se transformer radicalement. Et puis, dans sa profession, il était tellement respecté !

Stephanie posa une main sur son bras et, à cet instant, le désir étreignit Dwight. Il avait envie qu'elle revienne dans son lit, dans son cœur. Chez eux.

— Je t'aime, Dwight, lui dit-elle, mais je ne peux pas vivre avec un homme qui ne m'aime pas et n'aime pas ses enfants de façon inconditionnelle.

C'était insensé. Elle l'aimait, il l'aimait, elle allait avoir un bébé... et ils ne pouvaient pas vivre ensemble ?

— Je t'en prie, dit-il en lui prenant les mains. Ne détruis pas notre mariage.

Sans répondre, elle se dégagea de son étreinte, prit l'ours en peluche et sortit du magasin.

Rachel aimait organiser des groupes de discussion. C'était une démarche bon marché et qui requérait peu de technique, même si Garrett semblait sceptique quant à son utilité. Elle adorait rassembler des gens dans une pièce et guider subtilement la conversation pour qu'ils donnent des avis dont ils ne se doutaient pas eux-mêmes au départ. Leurs points de vue lui permettaient d'améliorer ses campagnes publicitaires et augmentaient donc ses chances de plaire aux clients.

Pour elle, c'était l'approche la plus rationnelle.

La plus conventionnelle, aussi ?

Pas forcément. Une fois, les membres d'un groupe de discussion en étaient presque venus aux mains en discutant des parfums d'une marque de crème glacée. Ces réunions pouvaient donc engendrer de l'émotion ; et l'instinct et la créativité y avaient aussi leur part.

Elle vérifia le matériel d'enregistrement qu'on avait mis à sa disposition. Les participants allaient arriver sous peu. Parmi eux, figuraient des habitués, ainsi que de nouvelles personnes, envoyées par des entreprises spécialisées dans la collecte d'informations et sélectionnées par ses assistantes. Aujourd'hui, il y aurait aussi ses parents.

Du moins l'espérait-elle.

Elle avait appelé sa mère quelques jours plus tôt pour lui rappeler la réunion et elle l'avait trouvée un peu froide au téléphone. Peut-être reprochait-elle à sa fille d'avoir critiqué leur décision de déménager lors de leur précédent échange. Il était également possible que LeeAnne les ait informés du chantage exercé par Rachel avec le compte-études des jumelles.

S'ils ne venaient pas, elle ne pourrait pas les inviter à prendre un café avec elle ensuite dans un environnement neutre et confortable et les prier de revenir sur leur décision de partir à Dayton. Rien n'était encore définitif, ils devaient prendre en compte les besoins de leurs petites-filles, plaiderait-elle. Comment pourraient-ils refuser ?

— Tout est prêt ? demanda Garrett.

Elle ne l'avait pas entendu entrer. Surprise, elle sursauta et heurta le matériel d'enregistrement, qu'elle rattrapa de justesse.

— Oui, répondit-elle. On se verra plus tard.

Il la dévisagea.

Entre eux, la situation était délicate. Après leur dernière discussion, quand il s'était ouvert à elle sur son père et Stephanie avant de sortir précipitamment du bureau, elle s'était dit qu'il allait désormais l'ignorer et faire comme si rien ne s'était passé, à moins qu'il ne lui reproche de l'avoir harcelé.

Mais il n'en avait rien fait. Il lui avait régulièrement adressé la parole, au sujet du travail ou bien du temps qu'il faisait, bref, de thèmes rebattus qu'en général, il évitait. Il lui donnait l'impression de vouloir étouffer par la fadeur l'attirance qui existait entre eux.

Elle en venait à regretter leurs plaisanteries, et même leurs querelles. L'attitude hostile qu'il affichait parfois était encore préférable à cette neutralité.

— Tu sais que Stephanie a pris Clive en filature l'autre jour, commença Garrett. Eh bien, il paraît qu'il est allé dans un café internet de la 64^e Rue !

— Qu'est-ce qu'il mijote ? Pourquoi n'a-t-il pas utilisé internet au bureau ? D'ailleurs, il peut aussi tout à fait se servir de son iPhone.

Mais bien sûr, au bureau comme sur son iPhone, ses manœuvres étaient enregistrées par le service des renseignements téléphoniques.

— Bonne question !

— J'espère qu'il n'a pas repéré Stephanie. On ne peut pas dire qu'elle passe inaperçue !

— Tu as raison, mais elle ne pense pas qu'il l'ait vue.

— Peut-être qu'il a, au sein de Brightwater, un contact qui lui livre des renseignements, suggéra Rachel. A moins qu'il ne fasse chanter Mark Van de Kamp.

— Quoi qu'il en soit, il tient bien plus à ce titre d'associé que nous ne le pensions, reprit Garrett. Il rêve d'avoir des enfants, mais sa femme veut

qu'ils achètent d'abord une maison. Elle n'a pas l'intention d'élever des enfants dans un appartement.

— Comment sais-tu cela ?

— J'ai surpris dans les lavabos une conversation téléphonique qu'il a eue avec sa femme, expliqua Garrett.

— Ah bon ? fit Rachel.

Il ne lui serait pas venu à l'idée d'aller téléphoner dans les toilettes... Garrett saisit alors la télécommande de l'appareil enregistreur et appuya sur le bouton Marche. La console s'alluma.

— Et, dans son équipe, rien n'a filtré ?

— Non. Elle est très refermée sur elle-même, ce qui n'est pas dans ses habitudes, mais il faut dire que la situation est un peu étrange.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— On peut en reparler plus tard ?

— En fait, je comptais rester pour faire la connaissance de tes parents. Ils participent bien au groupe de discussion d'aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Non ! fit-elle, paniquée. Enfin, je veux dire oui, ils viennent, mais pourquoi est-ce que je te les présenterais ? Ce n'est pas comme si tu étais attaché à la famille !

Encore que, maintenant qu'il lui avait parlé de la sienne, elle le comprenait.

— J'ai simplement envie de rencontrer les gens qui ont fait de toi la femme merveilleuse que tu es.

— C'est ça !

Il lui adressa un sourire à l'angélisme troublant. Mais, avant qu'elle puisse en dire davantage, la porte s'ouvrit et sa mère déboula dans la salle. C'était en général de cette façon que les gens entraient, après l'ennuyeuse et longue montée dans l'ascenseur.

— Rachel, ma chérie ! s'exclama Nora.

Apparemment, songea Rachel avec soulagement, elle était aussi chaleureuse que d'habitude.

— Comment va ma fille ? renchérit son père, qui venait d'apparaître à son tour.

Et il la prit dans ses bras en la soulevant de terre.

— Papa ! protesta-t-elle.

Il la lâcha en riant et elle se retourna. Garrett était déjà en train de serrer la main de sa mère.

— Vous devez être Mme Frye, dit-il, tandis que Rachel s'approchait pour prendre la veste de sa mère et l'accrocher au portemanteau. Je suis Garrett Calder.

— Nora Frye. Je suis ravie de rencontrer un ami de ma fille.

— Ce n'est pas un ami, objecta Rachel.

— Vous êtes d'ici ? s'enquit aussitôt Garrett.

— Du New Jersey, répondit son père. Mais nous pensons déménager dans l'Ohio. Un nouveau stade vient de s'ouvrir, et nous comptons ouvrir un snack là-bas avec un copain à moi.

Rachel ne put réprimer un soupir de frustration.

— Il y a un désaccord familial à ce sujet, expliqua Nora. Cela nous arrive parfois avec Rachel, qui a un caractère fougueux. Elle tient de moi.

Malgré elle, la jeune femme eut un petit sourire : sa mère semblait si fière qu'elle lui ressemble !

— Je constate aussi qu'elle a hérité de vos jambes, déclara Garrett.

— Eh ! fit Rachel en se bouchant les oreilles. Tu viens de dire à ma mère qu'elle a de belles jambes ?

— Et alors ? Cela va à l'encontre de l'éthique d'un groupe de discussion ?

— Non, c'est juste grossier. N'en prends pas ombrage, maman.

Le regard de Nora passait de l'un à l'autre, comme un oiseau inquisiteur.

— Il n'y a pas de mal, ma chérie, assura-t-elle. Vous travaillez pour Rachel, Garrett ?

— Pas encore, répondit ce dernier d'un ton humble.

— En réalité, il travaille contre moi, précisa Rachel.

Il se mit à rire.

— Je suis directeur de création, comme votre fille.

— On connaît peut-être certains de vos travaux, suggéra alors son père, qui étudiait scrupuleusement toutes les réclames.

— Est-ce que vous connaissez la publicité pour la Lexus ? questionna Garrett.

— Bien sûr ! Et je l'adore.

— Merci. Je ne sais pas où j'ai puisé l'inspiration pour celle-ci, mais j'ai eu de la chance.

— La fausse modestie est encore pire que l'arrogance, observa Rachel. Garrett se mit à rire.

— Merci pour le conseil, répondit-il, avant de se tourner vers le couple pour préciser : Rachel m'en donne très souvent.

— Elle est forte dans ce domaine, renchérit Nora d'un air ambigu.

Rachel se sentit rougir.

— Et elle est aussi très perspicace, poursuivit sa mère, comme pour tempérer sa « sentence ».

Rachel sentit alors que la conversation ne menait à rien de constructif.

— Papa, maman, il y a du café et des viennoiseries là-bas ! lança-t-elle.

Le visage de son père s'éclaira.

— Bonne idée ! Viens, Nora, on va faire le plein d'énergie.

Avant de s'éloigner, il serra de nouveau la main de Garrett.

— Cette campagne pour la Lexus était vraiment formidable, affirma-t-il avec enthousiasme.

Au grand agacement de Rachel, Garrett se dirigea lui aussi vers le buffet pour continuer à bavarder. Depuis quand appréciait-il les mondanités ?

Elle en profita pour glisser un billet de vingt dollars dans la poche de veste de sa mère. Jetant ensuite un regard furtif par-dessus son épaule, elle croisa les yeux plissés de Garrett.

Elle s'éloigna vivement du portemanteau, alors que quatre autres personnes arrivaient. Elle les salua, surveillant encore Garrett du coin de l'œil. A présent, il faisait le service, versait du café à sa mère ! De mieux en mieux ! Elle conduisit les nouveaux arrivants au buffet et entendit Garrett dire à Nora :

— Vous devez être très fiers d'elle.

— Oh oui, nous le sommes ! Elle a merveilleusement bien réussi. Et le tout par elle-même. Sans privilèges, sans relations, juste sa détermination.

— Maman, arrête, on dirait que je suis une sainte, intervint Rachel.

— Une sainte ? reprit sa mère en riant, avant d'ajouter, à l'adresse de Garrett : Non, ça, certainement pas !

— J'ai vu, fit-il.

Puis il se tourna vers Rachel.

— Est-ce que je peux te parler deux minutes ?

Et, sans attendre de réponse, il entraîna la jeune femme vers le portemanteau.

— Je n'ai pas de temps à te consacrer, Garrett, lui dit-elle, nerveuse sous son regard perçant. Il faut que j'accueille les participants et que nous commençons.

— Pourquoi est-ce que tu as mis de l'argent dans la poche de ta mère ? interrogea-t-il d'une voix de velours.

— Ça ne te regarde pas.

— Réponds-moi, sinon, je pose la question à ta mère, menaça-t-il en faisant mine de reprendre le billet.

— Arrête ! souffla-t-elle. Ecoute, mes parents n'ont pas beaucoup d'argent, mais ils n'aiment pas que je leur en donne. Alors, de temps en temps, je glisse des billets de vingt dollars dans leurs poches ou leurs tiroirs, histoire de les aider. Je fais la même chose avec LeeAnne.

— Et tu crois qu'ils ne s'en aperçoivent pas ?

— Bien sûr que non !

— Rachel, commença-t-il en se frottant le menton, les gens qui n'ont pas beaucoup d'argent savent exactement ce qu'ils ont ou n'ont pas. Il est impossible que ton père et ta mère n'aient pas deviné tes manœuvres.

— Si c'était le cas, ils m'auraient dit quelque chose.

— Quoi ? Merci ?

Elle se mit à rougir.

— Non, ce n'est pas ce que j'attends d'eux. Je peux me le permettre et je sais que ça les aide.

— Ah, Rachel ! soupira-t-il tristement.

— Quoi, Rachel ?

— Tu parles à quelqu'un qui sait ce qu'est la manipulation sous toutes ses formes. Admets que tu fais ça pour toi, pas pour eux.

— C'est faux !

— C'est comme le compte-études pour tes nièces. Tu paies tes parents pour qu'ils ne déménagent pas.

— C'est ridicule. Comme si un billet de vingt dollars pouvait les en empêcher !

— Une quantité suffisante peut leur ôter l'envie d'aller chercher ailleurs une nouvelle chance, observa-t-il. Il faut que tu arrêtes, sinon, tu vas finir par tout gâcher, avec tes parents.

— J'ai une excellente relation avec ma famille, affirma-t-elle.

En prononçant ces mots, elle s'efforça ne pas penser à LeeAnne, qui ne répondait pas aux messages qu'elle lui laissait depuis leur dernière discussion houleuse.

— Quand on aime une personne, il faut la laisser libre de ses choix.

— Ton raisonnement est erroné. Mes parents ne sont pas libres, ils ont des responsabilités.

Elle jeta un coup d'œil vers le buffet. Les gens prenaient tranquillement le café en grignotant des viennoiseries.

— Evidemment, pour toi, c'est incompréhensible, poursuivit-elle. Mais, moi, je sais que ces billets ne changent rien à nos liens.

Il leva les yeux au ciel.

— Peut-être, mais si je ne te connaissais pas...

— Mais tu ne me connais pas !

Elle eut soudain la chair de poule. Elle était en train de formuler les objections qu'il lui opposait quelques semaines plus tôt !

— Si, je te connais, protesta-t-il.

Et cette constatation ne semblait pas le rendre particulièrement joyeux.

— Tu nourris des arrière-pensées concernant tes parents, dit-il encore.

— Ecoute, tu m'agaces, je dois commencer la session.

Et, le repoussant pour qu'il ne lise pas la culpabilité sur son visage, elle s'avança vers ses invités.

— Mesdames et messieurs, je crois que nous pouvons commencer. Prenez un dernier café si vous voulez, et asseyez-vous.

Sans plus prêter attention à Garrett, elle attendit que tout le monde s'installe.

Une des habituées s'approcha alors d'elle.

— A quelle heure finirons-nous ? demanda-t-elle. J'ai un rendez-vous chez le médecin à 17 heures.

— La réunion sera terminée à 15 h 30, la rassura Rachel.

— Tu nous avais dit que nous devrions sans doute rentrer par le train de 18 heures, intervint sa mère.

— Oui... C'est parce que je voulais passer un peu de temps avec papa et toi après. Je pensais qu'on pourrait prendre un verre ensemble ou grignoter quelque chose.

Nora hésita.

— Pourquoi pas ?

— Bien sûr que oui ! s'exclama Rachel.

C'étaient ses parents et ils pouvaient bien lui consacrer un peu de temps, tout de même ! Avaient-ils deviné ses intentions ?

— Excusez-moi, Nora, lança alors Garrett.

Rachel se tourna vers lui.

— Il faut que tu nous laisses, maintenant, fit-elle, agacée.

— Désolé, mais j'ai entendu votre conversation, reprit-il sans se préoccuper de l'intervention. Si votre mari et vous restez un peu après la réunion, vous n'auriez pas envie de visiter le décor dans lequel nous avons fait la pub de la Lexus ?

Rachel poussa un lourd soupir.

— Alors, ça, ce serait formidable ! s'exclama son père.

— Maman, j'ai besoin de vous...

— Merci, Garrett, nous sommes ravis, la coupa Nora.

Elle se tut. Sa mère voulait à tout prix éviter un tête-à-tête délicat avec elle et elle était enchantée que Garrett lui en ait donné l'occasion. Elle songea qu'elle aurait dû se douter que le requin ne lâcherait pas prise si facilement.

Elle s'en trouva mortifiée.

OceanofPDF.com

16

Rien ne s'était passé comme prévu pour Rachel.

Après la séance, Garrett avait monopolisé ses parents et elle n'avait pas pu savoir s'ils avaient ou non pris la décision de partir à Dayton. Quand elle lui exprima son mécontentement, il lui répondit qu'elle le remercierait plus tard.

Elle en doutait, tout comme elle ne voyait pas pourquoi elle lui serait reconnaissante d'avoir fait fuir Piers. Garrett avait décidément une bien étrange façon de chercher la gratitude d'autrui.

Du côté de sa sœur, la situation n'était pas brillante non plus : LeeAnne ne prenait jamais ses appels et ne répondait pas à ses messages.

Au travail, ce n'était pas mieux. Rachel avait soumis à Tony des suggestions concernant l'amélioration de l'esprit d'équipe de KBC, mais n'avait toujours pas de réponse. Son équipe faisait du bon travail, mais sans plus. Clive continuait ses mystérieuses allées et venues et, plus elle y pensait, plus cela l'inquiétait.

Quant à Garrett... Il semblait concentré sur son projet. Maintenant qu'il avait avoué son désir de devenir associé, il travaillait d'arrache-pied. Elle avait essayé d'extorquer des informations à Alice, qui s'était contentée de lui répondre, le souffle court, que Garrett était génial.

Apparemment, l'équipe était inspirée comme elle ne l'avait pas été depuis... la campagne pour la Lexus.

Ce lundi-là, en arrivant au 54^e étage, Rachel se sentait trop tendue pour se concentrer sur son travail, tout en sachant qu'elle n'avait pas de temps à perdre.

Dans son bureau, Clive était en miniconférence avec deux membres de son équipe. Il croisa le regard de la jeune femme quand elle passa devant la

vitre et lui sourit. Un sourire si satisfait qu'elle en fut troublée. Elle continua son chemin, et arriva alors à l'extrémité de l'étage.

— Bonjour, Rachel, lui lança Jenny, l'employée chargée des comptes clients, en rangeant sa lime dans son sac. Je viens de me casser un ongle, ajouta-t-elle en guise de justification.

— Pas de problème, répondit Rachel.

Ce fut alors qu'elle repensa aux confidences que lui avait faites Jenny quelques mois auparavant : Jenny lui avait révélé qu'elle n'avait pas fait d'études et avait été ravie d'apprendre que Rachel n'était pas allée à l'université non plus. Cela, avait-elle affirmé, lui donnait un espoir de progresser dans l'entreprise. Elle décida d'engager la conversation.

— Jenny, commença-t-elle, pour quelle raison n'as-tu pas fait d'études universitaires ?

— Mes parents n'avaient pas de moyens. Et puis, ils avaient des idées un peu démodées sur les prêts aux étudiants. Ils étaient contre.

Tout le contraire des siens, qui l'avaient poussée à emprunter. Elle soupira et s'assit en face de Jenny.

— Est-ce que Garrett ou Clive ont évoqué ce sujet avec toi ?

Jenny secoua la tête, surprise.

— Très bien. Dans ce cas, je vais avoir besoin de tes lumières.

Et elle rapprocha sa chaise, afin que personne ne les voie et ne lui prenne son idée, même si elle doutait que Garrett sache qui était Jenny.

La discussion, qui dura une demi-heure, fut très instructive. Elle confortait les conclusions auxquelles Rachel était arrivée avec son groupe de discussion, tout en leur insufflant le point de vue d'une personne plus jeune.

— Merci, Jenny, tu m'as beaucoup aidée, dit Rachel en se levant.

— Je l'ai fait avec plaisir. Tu sais que tu es un modèle pour moi, Rachel. C'est fantastique que tu sois arrivée au poste que tu occupes aujourd'hui alors que tu n'as pas de diplômes.

— Merci. Je suis certaine que tu peux en faire autant.

— Hélas, je ne sais pas si j'en aurai l'opportunité ! J'ai si peu de travail que je passe mon temps à me limer les ongles.

— Ne te décourage pas, c'est un peu plus dur aujourd'hui, mais tout est encore possible. A propos de cet ongle, tu devrais peut-être te désinfecter le doigt, la peau est à vif. Il y a de l'antiseptique dans ce placard.

Si rien n'avait changé, le placard en question contenait un kit de premiers secours, les consignes en cas d'évacuation... ainsi qu'une deuxième clé pour chaque bureau.

La clé de Clive était à l'intérieur. Tout comme celle de Garrett.

Elle sentit ses paumes devenir moites et s'en voulut de ses propres pensées. Était-elle désespérée à ce point ?

Selon le règlement, le placard était fermé la nuit, mais ouvert la journée, afin que les employés aient accès au kit de premiers secours.

— J'ai envie de te remercier pour le service que tu viens de me rendre, Jenny, déclara-t-elle alors. Tu ne veux pas aller voir une manucure pour qu'elle s'occupe correctement de cet ongle ? Je te l'offre !

— C'est vrai ?

— C'est presque l'heure du déjeuner. Si tu pars maintenant, tu éviteras le rush de midi. Je vais appeler le salon du coin de la rue pour les prévenir et leur donner mon numéro de carte de crédit.

— Tu es trop sympa ! s'exclama Jenny en rangeant l'antiseptique. Merci beaucoup, Rachel.

La secrétaire partie, Rachel rouvrit le placard. Tout s'y trouvait comme dans ses souvenirs : les crochets avec, au-dessus, le nom de l'occupant du bureau. Il y avait deux clés par crochet. Elle en prit une sur celui de Clive, qu'elle glissa dans sa poche. S'il ne voulait pas que les gens fouillent dans ses affaires, il n'avait qu'à pas se comporter de façon aussi suspecte. Refermant le placard, elle retourna dans son bureau pour appeler le salon de manucure.

* * *

Stephanie était suivie.

Encore une fois.

Par son mari.

Elle ne regarda pas par-dessus son épaule en traversant la 4^e Avenue, mais elle savait que Dwight était là. C'était la quatrième fois qu'il la filait.

Pourquoi ? Il n'était pas le genre de mari jaloux qui avait besoin de savoir à chaque instant où sa femme se trouvait. Quand ils étaient ensemble, il manifestait peu d'intérêt pour ses activités. Sans doute s'inquiétait-il pour son bien-être, mais l'admettre aurait été pour lui un signe de faiblesse.

C'était le jeudi, soit le lendemain de leur rencontre devant le magasin de jouets, qu'elle s'était aperçue qu'il la suivait. Ce qui était drôle, sachant qu'elle était elle-même sur les traces de Clive, le collègue de Garrett. Cette activité de surveillance avait éveillé un petit sentiment de culpabilité chez elle, mais, en même temps, Garrett ne lui ayant jamais rien demandé auparavant, elle s'en était réjouie : il fallait croire que leurs relations s'étaient bien améliorées. Clive ne s'était pas rendu compte qu'il était filé, ce qui dénotait plutôt une absence de suspicion chez lui que les talents de détective de Stephanie ! Celle-ci, en revanche, avait fini par se sentir suivie, bien que Dwight fût un militaire chevronné. C'était sans doute l'intuition féminine.

Le vendredi précédent, elle était allée faire sa promenade habituelle à Central Park. Elle adorait flâner du côté de Chess & Checkers House pour regarder les parties d'échecs que disputaient de vieux messieurs.

Elle-même n'y jouait pas, contrairement à Dwight, qui y excellait. Peu après leur mariage, elle avait voulu qu'il lui apprenne, mais il avait refusé, décrétant que ce serait trop frustrant pour elle comme pour lui. Elle n'avait pas insisté. Toutefois, chaque fois qu'elle venait à New York, elle allait regarder les joueurs d'échecs.

Ce vendredi-là, assise sur un banc, elle suivait une partie avec tant de fascination qu'elle n'aurait pas remarqué la présence de Dwight si un homme ne s'était pas écrié :

— Hé, Calder !

Elle avait aussitôt tourné la tête et vu son mari prendre la fuite.

Elle en avait conclu que leur rencontre devant le magasin de jouets n'était pas due au hasard. Le mardi suivant, elle avait vu le reflet du visage masculin dans une vitrine qu'elle était en train de regarder. Quand elle s'était retournée, Dwight avait disparu.

Et maintenant, deux jours plus tard, elle venait de le repérer de nouveau près de la maternité Bergdorf. Que disait-il à son assistante quand il s'absentait ainsi ? Et retranscrivait-il ses filatures dans son journal de bord ? Elle aurait été curieuse de le savoir.

Il ne lui téléphonait jamais, n'était pas homme à la supplier de rentrer à la maison, mais il la suivait, et cela la remplissait d'espoir.

* * *

Rachel devait utiliser la clé très vite afin de la remettre à sa place. Si Clive choisissait précisément ce jour-là pour perdre sa clé, en demandait une autre à Jenny et s'apercevait alors qu'il en manquait une, elle risquait de gros problèmes...

Le plus simple serait de revenir au bureau la nuit. Elle rentra donc chez elle ce soir-là, patienta jusqu'à minuit, puis appela un taxi.

Elle avait pensé mettre un jean et un T-shirt noirs, comme tout espion qui se respecte, puis s'était ravisée : ce serait la meilleure façon d'éveiller les soupçons. Elle garda donc son jean délavé et son haut couleur cuivre. Ainsi vêtue, elle avait l'air tout à fait innocent.

Le taxi fila rapidement dans les rues peu encombrées de la ville et atteignit KBC en vingt-cinq minutes.

La montée en l'ascenseur lui parut aussi longue que la fois où elle s'y était retrouvée avec Garrett, le jour où tout avait changé en un clin d'œil.

Au 54^e étage, elle sortit le badge qui lui permettait l'accès dans les lieux en dehors des heures de bureau. Son passage serait consigné dans les registres de la sécurité, mais elle l'expliquerait sans peine en invoquant un élan de créativité. Personne ne l'avait jamais questionnée sur ses visites tardives à l'agence jusqu'à présent.

Elle n'avait jamais été angoissée non plus de s'y retrouver si tard. Mais cette nuit-là, étant donné ses intentions, elle était dans ses petits souliers.

Elle n'avait qu'à entrer, rassembler les informations et ressortir, se répétait-elle en se dirigeant vers le bureau de Clive.

La clé tourna facilement dans la serrure.

Si elle avait allumé les lumières dans l'espace commun, elle n'en fit rien, en revanche, dans le bureau de Clive, redoutant le cas où une autre personne aurait eu, elle aussi, un éclair de génie et serait revenue au bureau. Elle sortit une lampe de poche et fit glisser le rai de lumière sur le placard à tiroirs. A la lettre B, elle trouva le dossier Brightwater. Comme il était agréable d'avoir des collègues ordonnés !

Elle posa le dossier sur la table avec une vague hésitation. Mais il était trop tard ! C'était son poste, sa vie qui étaient en jeu. Pour se donner du cœur à l'ouvrage, elle se souvint que Clive avait un jour trouvé dans un bar un dossier oublié par un employé de Saatchi : il l'avait remis au barman... non sans l'avoir lu au préalable.

Elle ouvrit le dossier. Elle était plus en quête d'indices révélant ce qui motivait les mystérieuses activités de Clive que de détails sur sa créativité.

Toutefois, elle tomba d'abord sur son travail. Il avait adopté une stratégie originale, se concentrant sur le sens de la communauté et de l'amitié que les étudiants pouvaient développer dans les universités du groupe Brightwater. Rien à voir avec l'orientation qu'elle-même avait prise : dans le domaine de la publicité, ce qui était évident pour l'un ne l'était pas toujours pour l'autre.

Elle se figea soudain en découvrant un calendrier des rendez-vous. A cet instant, hélas, sa lampe de poche donna des signes de faiblesse ! Elle s'en voulut de ne pas avoir changé la pile avant de partir. Elle rapprocha la lumière de la page qu'elle examinait.

— Tu trouves des choses intéressantes ? fit une voix derrière elle.

Rachel poussa un cri et, de surprise, lâcha la lampe, qui roula sur le sol et s'éteignit.

— Garrett ! s'exclama-t-elle dans un souffle. Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— La même chose que toi, j'imagine, répondit-il.

Il alluma une lampe bien plus puissante que celle de la jeune femme et en fit glisser le rayon sur elle. Elle se protégea les yeux avec le bras.

— Tu peux baisser ce truc, s'il te plaît ?

Il obtempéra aussitôt et elle ajouta :

— Pour quelqu'un qui se dit détaché de tout, tu as une fâcheuse tendance à te mêler de tout ce que je fais !

— Je ne suis pas ici à cause de toi, rétorqua-t-il. Moi aussi, je suis venu voir ce que mijote Clive.

Il brandit une clé.

— Cette jeune fille sympathique...

— Jenny ?

— Oui, c'est ça. Elle a quitté son bureau pendant un bon moment hier en laissant le placard à clés sans surveillance. J'ai saisi l'opportunité.

— Ce qui veut dire qu'il n'y a plus de clé de secours dans le placard ! s'exclama Rachel, atterrée. Si quelqu'un s'en était aperçu aujourd'hui, il aurait immédiatement pensé que Clive était espionné.

— Oui, mais personne ne s'en est rendu compte. C'est curieux, tout de même, que nous ayons eu la *même* idée le *même* jour, toi et moi.

— Tu exerce une mauvaise influence sur moi, marmonna-t-elle. Et, soit dit en passant, je t'en veux d'avoir accaparé mes parents après le groupe de discussion.

— Tu es tellement têtue que tu n’aurais pas suivi mes conseils.

— Tes conseils ? Je croyais que chacun devait agir selon ses convictions. Pas de concessions, tu te souviens ?

— Ça, c’est pour les initiés. Toi, tu es une novice.

Il la scruta un instant, avant de poursuivre :

— J’ai toujours cru que le rose était la couleur qui t’allait le mieux, mais finalement le cuivre te va aussi très bien.

— Franchement, Garrett, est-ce qu’on est ici pour parler chiffons ? protesta-t-elle.

— J’essayais juste te faire oublier tes jérémiades, dit-il.

Elle sourit. Il était difficile d’en vouloir longtemps à cet homme.

— Alors, que mijote Clive ? enchaîna-t-il. Qu’est-ce que tu as trouvé ?

— Pas grand-chose pour l’instant. Tiens, si tu veux voir son projet...

— Pourquoi pas ? Puisqu’on est là...

Il parcourut les documents en diagonale, tandis qu’elle inhalait son eau de toilette aux effluves si caractéristiques de fougères et de citron.

— Les dessins sont bons, mais les slogans pas terribles, commenta-t-il.

— Entièrement d’accord avec toi.

— Mon projet est plus intéressant, décréta-t-il d’un ton sentencieux en laissant retomber la dernière page.

— Tu veux dire celui de ton équipe ?

— Tout à fait, acquiesça-t-il en souriant.

Rachel referma le dossier.

— Le nôtre aussi est plus original, estima-t-elle. Si tant est que le client ait du goût.

— Ne t’en fais pas, Rachel. Tu peux battre Clive sans problème.

— Je te rappelle qu’il va peut-être remporter un CLIO, marmonna-t-elle tandis que Garrett rangeait le dossier à sa place.

— Un CLIO, ça ne veut rien dire.

Elle émit un rire sceptique.

— Bon, reprit-il, je te l’accorde, il est agréable d’en recevoir, cela confère une certaine légitimité. Cela dit, si ton projet pour Brightwater est le plus créatif, le client le prendra.

Il semblait sincère. Et pourtant...

— Mais tu ne penses pas qu’il le sera plus que le tien, compléta-t-elle.

— Désolé, ma petite Rachel, mais non, en effet ! Sinon, j’aurais déjà jeté l’éponge.

— Que répondre face à tant d'assurance ? A propos, je ne suis pas ta petite Rachel.

Il lui saisit la main.

— Sérieusement, ma petite Rachel, sache que j'ai l'intention de gagner. Et qu'il faut vraiment que tu commences à chercher un autre job. Tu as plus de chances d'intégrer une agence maintenant, plutôt qu'après le refus de ton projet par Brightwater.

— Si tu cherches à m'intimider, tu n'y arriveras pas !

Toutefois, le calme et l'absence de menace dans le ton qu'il avait employé l'inquiétèrent. Elle détestait être incertaine sur l'avenir et, face à la confiance inébranlable qu'affichait Garrett, il était difficile de rester sereine.

Elle étouffa un bâillement.

— Je crois que j'ai assez espionné pour cette nuit, déclara-t-elle. Il est temps d'aller au lit.

— Pourquoi pas ? Allons-y !

— Je n'ai pas dit « ensemble » !

— Ah bon ? Dommage ! Vraiment dommage !

Elle sentit sa bouche s'assécher sous le regard noir soudain très sensuel qu'elle sentait peser sur elle.

Garrett choisit cet instant pour faire courir l'index sur son bras nu. Elle frémit.

— Embrasse-moi, Rachel. La dernière fois, à la bibliothèque, ce n'était pas assez...

— Non, c'est une très mauvaise idée !

— Embrasse-moi, répéta-t-il.

Il était si proche à présent qu'elle sentait son souffle sur ses lèvres...

— Non, murmura-t-elle, je ne veux pas...

Un instant plus tard, elle se retrouvait dans ses bras.

— Toi, quand tu veux quelque chose..., murmura-t-elle.

— Et tu n'as encore rien vu !

A ces mots, elle comprit qu'elle ne pourrait résister davantage. N'y tenant plus, elle se hissa sur la pointe des pieds et se serra contre lui...

— Tu aimes vivre dangereusement, Rachel, souffla-t-il.

Elle ne savait plus ce qu'elle faisait et elle s'en fichait. Peu importait, après tout ! Ce qui comptait, c'était la sensation de ce corps solide contre le sien. Elle frissonna et, relevant les yeux, vit Garrett sourire, avant qu'il ne capture sa bouche...

Aussitôt, une incroyable fièvre saisit la jeune femme.

Ce baiser n'avait rien à voir avec celui de la bibliothèque municipale de New York. Il l'embrassait à présent de façon impérieuse, possessive, et pourtant il y mêlait une douceur formidable. Elle aurait voulu que cette étreinte dure toute la vie...

Comment un baiser donné dans de telles conditions pouvait-il avoir une saveur aussi exquise ? Elle se pressa contre Garrett, lui caressa la nuque, promena les mains sur ses épaules...

Lorsqu'il finit par se détacher, il vint enfouir la tête dans son cou.

— Rachel, murmura-t-il, le souffle court, tu n'étais pas censée...

Il ne put aller plus loin quand elle enfonça les doigts dans ses cheveux. Sans hésiter, il souleva le bas du T-shirt qu'elle portait et glissa les mains sur sa peau nue...

A ce contact, elle se cambra contre lui et entreprit elle aussi de passer les mains sous la chemise blanche pour palper le torse puissant. Cet homme était parfait, songea-t-elle.

A cet instant, un son court et aigu venu de très loin pénétra dans sa conscience.

— Qu'est-ce que..., commença-t-elle.

Cependant, Garrett avait entrepris de lui lécher l'épaule et elle ne put achever.

— Ta peau a un goût extraordinaire, chuchota-t-il.

De nouveau, il la mordilla, déclenchant en elle un long frisson.

— Je n'ai jamais été dans cet état, avoua-t-elle.

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle tressaillit. Garrett venait de s'immobiliser et elle entendit clairement un grincement, suivi d'un bruit sourd. C'était la porte d'entrée qui s'était refermée ! Ce qui signifiait que le bruit qu'elle avait perçu quelques instants plus tôt était celui de l'ascenseur. Ils n'étaient plus seuls !

— Quelqu'un vient d'entrer, murmura Rachel.

— On dirait, oui, répondit Garrett sur le même ton.

Déjà, il avait éteint la lumière et, prenant la jeune femme par la main, il l'entraînait hors du bureau de Clive pour se réfugier dans le bureau voisin.

La moquette étouffait les pas. Ayant fait signe à Rachel de s'accroupir, Garrett releva prudemment la tête pour regarder par-dessus la cloison.

Il se rabaissa aussitôt.

— C'est Clive, articula-t-il en silence.

Rachel sentit son estomac se contracter violemment. S'il était arrivé cinq minutes plus tôt... Avaient-ils laissé le bureau comme ils l'avaient trouvé ?

Garrett se pencha vers elle.

— Où est ta lampe de poche ? lui demanda-t-il à l'oreille.

Elle le dévisagea, consternée, et il fit la grimace.

— Bon, chuchota-t-il, je vais distraire Clive pendant que tu vas la récupérer dans le bureau.

Elle n'eut pas le temps d'objecter, car il se leva sans attendre.

— Bonsoir, Clive, lança-t-il en émergeant du bureau.

— Tiens, salut, Garrett ! fit la voix de Clive. Je me demandais pourquoi les lumières étaient allumées. Tu travailles tard !

— J'avais deux ou trois choses à terminer. Je viens juste de finir.

— Moi aussi, j'ai deux ou trois détails à voir.

— Pendant que tu es là, j'aimerais bien te montrer un e-mail que Tony m'a envoyé.

Au son de la voix qui s'éloignait, elle comprit que Garrett se dirigeait vers son bureau. Risquant un coup d'œil par-dessus la paroi, elle vit que

Clive lui emboîtait le pas. Alors, elle fonça vers le bureau de Clive. La lampe de poche était sous la table ! Elle s'en saisit et ressortit en toute hâte.

— C'est bizarre, je n'arrive plus à mettre la main dessus, disait la voix de Garrett pour expliquer l'absence de l'e-mail qu'il venait d'inventer. Bon, tant pis. Je crois que je vais rentrer, j'aurai l'esprit plus clair demain.

Tapie sous une table, Rachel entendit Clive regagner son bureau. Alors, elle rampa dans l'allée. Garrett l'attendait à la porte principale. Elle se glissa à l'extérieur... et poussa un soupir de soulagement une fois la porte refermée derrière eux. L'ascenseur s'ouvrit immédiatement : personne ne l'avait rappelé depuis l'arrivée de Clive. Ils y pénétrèrent et la cabine entama sa descente.

Rachel se laissa tomber contre la paroi.

— J'ai failli avoir une crise cardiaque, affirma-t-elle.

Elle sentit alors le regard de Garrett errer sur elle. Elle tressaillit, convaincue qu'il s'apprêtait à poser la main sur son sein gauche, parfaitement moulé dans le T-shirt couleur cuivre, pour vérifier à quel rythme battait son cœur.

— Tu crois qu'il s'est douté de quelque chose ? demanda-t-elle.

Garrett secoua la tête.

— Il me semblait plus nerveux que suspicieux, répondit-il. Comme s'il manigançait quelque chose. Il n'a pas imaginé que c'était aussi mon cas.

Un frisson parcourut la jeune femme.

— Nous avons perdu notre temps ce soir puisque nous n'avons rien découvert, observa-t-elle. A part le fait qu'entre nous, il y a une certaine alchimie...

— Mouais, fit-il. Et, si Clive a des secrets, il les garde chez lui.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

— Je vais demander à Stephanie de continuer à le filer, répondit-il. Mais nous ne sommes plus qu'à une semaine de la présentation des projets...

Ce qu'elle lui demandait en réalité, c'était ce qui allait se passer *entre eux* à présent. Se montrait-il délibérément évasif ? Cela ne l'aurait guère surprise. Garrett n'était pas un homme simple... à fréquenter. Ce qui ne voulait pas dire qu'une relation avec lui n'en vaudrait pas la peine, surtout s'ils échangeaient d'autres baisers comme celui de ce soir.

Il consulta son portable.

— Stephanie a essayé de me joindre, dit-il. Il faut que je la rappelle.

— Tu ne crois pas qu'il est un peu tard ?

— C'est elle qui m'a déposé ici, expliqua-t-il. Je n'arrivais pas à dormir, alors je me suis relevé pour boire un verre de vin et lire. C'est à ce moment-là que je me suis souvenu que j'avais pris la clé du bureau de Clive.

Tout en faisant défiler les numéros de son portable, il poursuivit :

— Stephanie est sortie de sa chambre au moment où j'allais partir. Elle ne dort pas très bien, à cause du bébé et... Et de ses soucis.

Il appuya sur le bouton d'appel.

— Elle a insisté pour me conduire ici. Elle est garée tout près et je dois l'appeler dès que je sors.

— Stephanie ? reprit-il dans le téléphone.

Quand ils arrivèrent au rez-de-chaussée, elle vit la BMW de Garrett garée devant l'immeuble. Il avait commencé à pleuvoir, aussi coururent-ils jusqu'à la voiture. Rachel monta à l'arrière.

Percevant sans doute leur tension, Stephanie ne posa pas de questions et démarra en trombe dans les rues tranquilles.

Ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée d'un parking que Rachel s'aperçut qu'elle aurait dû descendre bien plus tôt. Elle posa la main sur la poignée.

— Je vais descendre ici pour héler un taxi, dit-elle.

— Mais non, Rachel ! protesta Stephanie. Je vais te reconduire chez toi.

— J'habite à Washington Heights, je peux tout à fait prendre un taxi. Toi, tu as besoin de dormir.

— C'est moi qui vais te raccompagner, intervint Garrett.

— Non.

Avait-il envie de reprendre les choses là où elles avaient été interrompues dans le bureau de Clive ? Peut-être, mais à présent Rachel doutait de la sagesse de cette idée.

— Alors monte au moins pour appeler ton taxi et l'attendre à l'intérieur, suggéra Stephanie. Cela m'ennuie de te savoir dans la rue en pleine nuit.

Rachel accepta. Du garage, ils prirent l'ascenseur qui menait au 4^e étage. Quand ils en sortirent, Garrett et Stephanie s'immobilisèrent en même temps et Rachel, surprise, heurta cette dernière.

— Excuse-moi..., commença-t-elle dans le silence absolu du couloir, avant de s'interrompre net.

Un homme de taille imposante se tenait devant la porte, la mine renfrognée. Il avait un nez d'aigle, un menton carré et des épaules impressionnantes qui paraissaient ne jamais savoir se détendre.

— Dwight, articula enfin Stephanie.

— Où étais-tu ? demanda l'homme d'une voix rauque.

— Je suis allée faire un tour, répondit-elle d'un ton contrit.

Elle semblait s'être détendue en le reconnaissant, alors qu'il avait produit un effet contraire sur Garrett. Ce dernier s'interposa entre Stephanie et le dénommé Dwight. Celui-ci ne parut pas apprécier. Il serra les mâchoires.

— Qu'est-ce que tu fais ici à cette heure-là ? interrogea Stephanie.

— Je t'ai vue prendre la voiture et je me suis dit que c'était peut-être le bébé qui arrivait. Enfin... que quelque chose était arrivé.

— Je t'aurais prévenu, si ç'avait été le cas, affirma-t-elle avec douceur. Et tu aurais dû m'appeler si tu étais inquiet.

— J'ai oublié mon portable au bureau, répondit-il.

Il avait rougi légèrement en disant ces mots et Rachel pensa que cette étourderie devait être exceptionnelle de sa part. Elle avait compris qu'elle avait devant elle le père de Garrett et le mari de Stephanie.

— L'attaché de l'ONU à la défense indonésienne organisait un dîner dans un restaurant de la Christopher Street, poursuivit-il en s'éclaircissant la voix. Je suis passé devant l'immeuble en rentrant et je vous ai vus en sortir. Le temps de faire demi-tour, je vous avais perdus de vue. Alors j'ai décidé de vous attendre ici.

— Dwight, je vais bien, assura Stephanie. Nous avons juste fait une petite sortie.

— Rachel, je te présente mon père, l'amiral Dwight Calder, déclara tout à coup Garrett.

La jeune femme se demanda si le salut militaire n'était pas de rigueur, mais elle choisit finalement de tendre la main.

L'homme la jaugea d'un air méfiant, comme si c'était elle qui obligeait sa femme à errer dans les rues de Manhattan au beau milieu de la nuit.

— Rentrons, finit par dire Stephanie. Dwight, je vais te préparer une infusion.

L'amiral parut surpris de recevoir un ordre. Quant à Garrett, il ne sembla guère enchanté de l'initiative de Stephanie. Cependant, les deux hommes la suivirent à l'intérieur. Rachel les imita.

Comme elle s'y attendait, l'appartement de Garrett était très design. Les plafonds étaient hauts, avec des moulures de style Art déco ; l'éclairage savamment étudié faisait ressortir le blanc des murs et le parquet foncé. Le

mobilier était typiquement masculin, mais très chic : des canapés en cuir, de larges fauteuils, un grand téléviseur à écran plat. Soudain, ses yeux tombèrent sur un objet qui n'avait rien à voir avec le décor : un énorme ours en peluche jaune posé près de la fenêtre.

Stephanie se dirigea vers l'espace cuisine, dans les tons de rouge, tout de verre et d'acier. Elle remplit une bouilloire qu'elle mit en marche.

— Ton appartement est magnifique, déclara Rachel à Garrett tout en admirant, de la fenêtre, la vue sur Christopher Square. Ton loyer n'est pas trop élevé ?

— L'appartement est à moi, répondit-il.

Rachel en resta bouche bée.

— Tu as des actions dans une chaîne de Ponzi ? ironisa-t-elle. Elle comprit trop tard que Dwight écoutait et regretta sa blague et l'allusion à ce montage financier frauduleux bien connu. Le militaire avait froncé les sourcils. Il avait les mêmes yeux noirs que son fils.

— En tout cas, c'est un excellent investissement, enchaîna-t-elle.

— Pas particulièrement. C'est surtout un coup de cœur.

Dwight se renfrogna un peu plus. Elle venait de renforcer le différend entre les deux hommes, elle pouvait être fière d'elle ! Elle s'était souvent demandé si Garrett n'exagérait pas quand il évoquait leurs rapports houleux, mais, à présent, elle comprenait.

— Tu as de la chance de réussir si bien professionnellement, dit Rachel en s'efforçant de prendre un ton enjoué. Cela te permet de vivre dans un superbe appartement.

— Rachel, fit alors Stephanie, tu veux une camomille, ou quelque chose de plus fort ?

— Je prendrais volontiers du café, répondit-elle.

Stephanie tendit à Garrett la cafetière italienne et du café en grains. Ce dernier fit alors fonctionner un moulin électrique, de sorte que la conversation fut impossible pendant une demi-minute.

En regardant à la dérobée Dwight figé dans un fauteuil, Rachel s'efforça de ne pas penser à Garrett adolescent suppliant son père de ne pas se marier. Elle ne souhaitait pas détester d'emblée cet homme cependant, d'autant qu'elle aimait bien sa femme.

— Garrett, fit Dwight en s'éclaircissant la voix, une fois l'appareil éteint. Où en es-tu avec le partenariat de ta société ?

A ces mots, Stephanie adressa à son mari un sourire approbateur, que Garrett surprit.

Il fronça les sourcils.

— Je serai fixé dans une semaine.

— Je... J'espère que tu l'emporteras.

Il avait une drôle de façon de s'exprimer, pensa Rachel, au moment où le militaire dirigeait son regard vers elle. Une diction saccadée, qui détachait chaque syllabe.

— Rachel aussi concourt pour ce poste, précisa Garrett.

— Etes-vous aussi douée dans votre domaine que mon fils prétend l'être ? demanda Dwight, s'adressant à elle pour la première fois.

— Garrett et moi avons des approches différentes, répondit-elle.

— Rachel n'est pas aussi forte sur le plan de la créativité, renchérit Garrett.

Elle lui adressa un regard surpris, tandis que Stephanie se tournait vers lui, indignée.

— En fait, elle va bientôt quitter KBC, ajouta-t-il.

C'était donc la récompense qu'elle récoltait pour avoir tenté de le soutenir face à son père ? Elle allait lui dire ce qu'elle pensait de son attitude quand elle se ravisa. Il devait avoir une bonne raison pour réendosser le costume du requin. Le baiser, dans le bureau de Clive, l'avait sans doute effrayé. Elle attendrait qu'il ait repris ses esprits pour contre-attaquer.

— J'adore le rouge de ta cuisine, lança-t-elle à brûle-pourpoint. Est-ce que tu as l'intention d'ajouter un peu de couleurs au reste de l'appartement ?

— Non, j'aime bien les murs blancs et dénudés. Je me fiche de ce que pensent les autres.

Cette pique était-elle destinée à Stephanie, pour lui rappeler qu'elle n'était chez lui qu'à titre temporaire ? Ou bien était-ce un avertissement qui lui était personnellement destiné, à elle, pour lui signifier que leurs baisers avaient beau être torrides, elle ne devait pas s'attendre à entrer dans sa vie ?

— C'est bien de ne pas vouloir dépenser à tout va, commenta son père.

Garrett lui lança un regard méfiant. Était-il possible qu'il entende une forme d'approbation dans la bouche de son père ?

Les yeux rivés à Rachel, il déclara alors :

— Ce n'est pas l'aspect financier qui me retient, je n'ai aucune inquiétude de ce côté-là. Mon bonus devrait porter mon salaire à trois cent mille dollars cette année.

Rachel le dévisagea, choquée.

— Combien ? s'étrangla-t-elle.

Dwight hésita visiblement entre la surprise et la désapprobation face à un aveu si indiscret et si prétentieux.

— Est-ce que tu es en train de me dire que tu gagnes deux fois plus que moi ? continua-t-elle.

Garrett haussa les épaules et le silence retomba sur le salon.

— Lait et sucre ? demanda alors Stephanie de la cuisine.

Personne ne lui répondit.

Humiliée, Rachel ne voulait pas lâcher l'affaire.

— Je ne comprends pas pourquoi il y a un tel écart de salaires entre nous. J'apporte autant à l'agence que toi. Enfin, presque autant, corrigea-t-elle devant son air sceptique.

Evidemment, il possédait l'éclat de ses huit CLIO, bientôt neuf, sans doute, sans compter sa personnalité désinvolte.

Stephanie versa de l'eau chaude dans deux mugs et confia la cafetière à Garrett pour qu'il serve le café. Elle sortit ensuite une boîte du placard.

— J'ai fait des biscuits à l'avoine, dit-elle.

Un sourire illumina le visage de Dwight.

— Ce sont mes préférés, observa-t-il.

Puis, se rappelant sans doute qu'elle ne les avait pas confectionnés à son intention, il se renfrogna.

— J'ai plus d'expérience que toi, reprit alors Garrett, et c'est un chasseur de têtes qui m'a recruté pour mes derniers postes. On m'a donné une belle prime pour m'inciter à changer d'agence. Tu devrais tenter ta chance de ce côté-là, toi aussi.

Encore une fois, il lui faisait comprendre qu'elle aurait bientôt besoin d'un nouvel emploi.

— Je n'aurai aucune difficulté à trouver du travail ailleurs, affirma-t-elle avec détachement, mais, vois-tu, j'aime la stabilité, et j'aime KBC. Je m'y sens chez moi.

Ogilvy & Mather avaient essayé de la débaucher l'année précédente, mais elle n'avait même cherché à écouter ce qu'on lui proposait. Pour elle, rien ne valait la stabilité.

— Tu aimes l'agence KBC, même si elle ne te traite pas très bien ? s'enquit alors Stephanie en posant les mugs sur la table basse.

— Ses dirigeants ont été très bons avec moi, protesta-t-elle.

« Quand cela les arrangeait », ajouta une petite voix en elle, et cette pensée la surprit.

— Je suis heureuse dans cette boîte, reprit-elle en songeant qu'elle devait paraître un peu pathétique.

— Tu devrais peut-être avoir de plus grandes ambitions, observa Stephanie. Parfois, on se croit heureux parce qu'on ne s'est pas posé de questions depuis des années.

En voyant Dwight remuer sur son siège, elle se dit que Stephanie ne parlait sans doute pas uniquement de son attachement à KBC.

— Il faut que tu comprennes une bonne chose, ma petite Rachel, intervint Garrett : la loyauté ne paie pas.

Et elle savait pertinemment qu'il ne pensait pas au travail en disant cela. Ne venait-il pas de lui démontrer, après leur baiser fiévreux, qu'il n'avait aucun désir de s'engager dans une relation amoureuse ? Il la mettait en garde : elle ne devait rien attendre de lui.

Garrett regardait Rachel boire son café, les mains enveloppant sa tasse, le visage sombre. Il avait beau faire de son mieux, il n'arrivait pas à oublier la merveilleuse sensation qu'il avait éprouvée quand ils s'étaient embrassés tout à l'heure...

Il ne pouvait penser à autre chose qu'au goût de ses lèvres et à ses petits gémississements de plaisir, et surtout aux mots qu'elle avait murmurés : « Je n'ai jamais été dans cet état. »

C'étaient ces paroles-là qui l'avaient poussé à adopter une position radicale. Il ne voulait pas être celui qui lui procurait de pareils vertiges. Car, bientôt, elle lui ferait confiance et attendrait mille choses de lui : des émotions, des engagements, bref tout ce qu'il refusait de lui donner.

Il avait conscience d'avoir été grossier avec elle, mais au moins, il lui avait fait comprendre sa position. Dès qu'elle aurait fini son café, elle s'en irait, il n'avait rien à craindre.

Le silence qui régnait à présent mettait de toute évidence les deux femmes mal à l'aise ; en revanche, il était clair que son père et lui s'en fichaient.

— Est-ce que vous êtes de New York, amiral Calder ? demanda soudain Rachel.

— De Boston, répondit-il. L'armée me fournit un pied-à-terre près des Nations unies quand je viens à New York en milieu de semaine, mais je réside dans le Connecticut, à New London. Nous avons emménagé là-bas avant la naissance de Garrett.

— Par *nous*, il veut dire lui et Michelle, sa première femme, précisa Stephanie avec naturel.

Garrett se souvint qu'elle n'hésitait jamais à mentionner sa mère. Elle n'était pas possessive, pas plus qu'elle ne nourrissait de ressentiment.

Mais il était vrai que sa mère n'était plus là !

— Nous ne voulions pas quitter cette ville, même si l'armée m'envoyait en déploiement pendant de longs mois et assez fréquemment, précisa Dwight. Michelle estimait que New London était la ville la plus sûre du monde.

Il se frotta le front, en ajoutant :

— La vie est parfois bien ironique.

Il était manifeste que son père faisait référence à la mort de sa femme. Garrett se dit que Rachel allait sauter sur l'occasion pour connaître enfin la vérité.

— C'est vrai, murmura cette dernière en avalant une gorgée de café. Quelle a été votre mission la plus agréable ?

Eh non, elle n'avait pas posé la question attendue ! Il y avait de quoi s'étonner...

Il entendit alors son père se lancer dans le récit des trois mois qu'il avait passés à Coronado. Rachel paraissait intéressée et il continua à se demander pourquoi elle n'avait pas assouvi sa curiosité sur la mort de sa mère.

Une raison possible était qu'elle avait perdu tout intérêt pour lui. Ce qui serait vraiment bien, pensa-t-il. Oui, ce serait formidable.

— Stephanie, il faut que tu ailles te coucher, déclara soudain Dwight. Moi, je vais rentrer. Rachel, je vous raccompagne ?

— J'habite à Washington Heights, dit-elle.

— Pas de problème, répondit-il. Mais, je vous préviens, je conduis une Hummer. Il va falloir mettre vos scrupules écologiques de côté.

C'était le genre d'humour qu'affectionnait son père. C'était aussi une pique envers lui, qui lui répétait si souvent que sa Hummer consommait trop d'essence et polluait.

— Ce n'est sans doute pas la voiture la plus écologique, en effet, approuva Rachel, mais elle est belle et très fiable.

Sur ces paroles, qui lui valurent un sourire radieux de Dwight, elle se leva.

— Est-ce que je peux utiliser la salle de bains avant de partir ? questionna-t-elle.

— Naturellement ! La mienne est au fond du couloir. N'entre surtout pas dans celle de Rachel. C'est une zone de guerre.

Dwight parut choqué d'apprendre que sa femme était désordonnée, mais Stephanie demeura impassible.

En gagnant la salle de bains, Rachel en profita pour regarder la chambre de Garrett. La pièce était bien plus agréable qu'elle ne l'aurait imaginé. Le lit était recouvert d'une couette bleu foncé et il y avait des livres sur les deux tables de nuit.

Quand elle alluma la lumière de la salle de bains, elle découvrit un superbe comptoir en marbre. La douche était ultramoderne, avec parois de verre et carrelage verni. Rachel se lava les mains, notant que le savon liquide était de la même marque que celui qui se trouvait dans la douche. Tous deux avaient une subtile odeur de gingembre, qu'elle n'aurait pas associée à Garrett. Sur la tablette, il n'y avait qu'un verre, avec du dentifrice et une brosse à dents. Elle ne trouva pas trace d'eau de toilette.

Elle prit le temps d'explorer la pièce de plus près. Le miroir au-dessus de la vasque cachait un placard. Elle l'ouvrit, non sans avoir jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

A l'intérieur, elle découvrit du savon, un rasoir, de l'aspirine, mais pas d'après-rasage.

Où était-il ? Pas ici, en tout cas ! Elle éteignit la lumière et passa dans la chambre. Elle ne vit pas davantage de flacons sur les tables de nuit ou la commode. L'eau de toilette devait se trouver dans les tiroirs, mais bien sûr, elle ne pouvait les ouvrir...

Elle s'assit au bout du lit et se mit à réfléchir à la soirée désastreuse qu'elle venait de vivre. L'idée de surveiller Clive avait tourné au fiasco. Le baiser qui l'avait tellement bouleversée avait conduit Garrett à se conduire de façon odieuse. Enfin, elle avait découvert que l'agence qu'elle aimait tant appréciait davantage le côté inconstant de Garrett que sa loyauté à elle.

Il fallait absolument qu'elle remporte une petite victoire. Ne serait-ce que prouver à Garrett que, contrairement à ce qu'il affirmait, il portait bel et bien de l'après-rasage !

Alors, sur une impulsion, elle ouvrit le premier tiroir de la table de nuit placée près de la salle de bains. Pas d'eau de toilette.

Le premier tiroir de la commode n'en comportait pas davantage. En revanche, elle vit un sac provenant d'un magasin de luxe pour enfants. Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. C'était une gigoteuse en laine mérinos gris clair, ornée d'un mouton blanc. Un élan de tendresse l'envahit... mais elle

se ressaisit aussitôt : qu'y avait-il d'extraordinaire à acheter un cadeau pour son demi-frère ?

Elle se rappela à l'ordre : elle cherchait un après-rasage, pas des cadeaux pour bébé !

Au lieu de faire le tour du lit pour atteindre l'autre table de nuit, elle se jeta sur la couette... Ce tiroir-là non plus ne comportait rien. Ou, du moins, pas d'eau de toilette, juste quelques pierres qui, quand elle les souleva, formèrent un collier de gemmes, traversées par un fil d'or. C'était magnifique.

— Tu cherches quelque chose ?

Elle poussa un petit cri. Garrett se tenait sur le seuil.

* * *

— C'est la deuxième fois ce soir que je te surprends en train de m'espionner, se défendit-elle aussitôt.

— Je me demande bien qui espionne qui, ironisa-t-il.

Elle se releva du lit.

— Puisque tu veux tout savoir, je cherchais ton eau de toilette.

— Je t'ai déjà dit que je ne portais pas ce genre de choses !

Garrett alla refermer le tiroir de la commode qu'elle avait laissé entrouvert. A cet instant, elle brandit le collier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Bon sang, Rachel, que faut-il faire pour que tu laisses tomber ? Cela ne te regarde pas.

— Il en faut bien plus que tu ne crois pour que je laisse tomber, répliqua-t-elle avec hauteur. Ce n'est pas parce que la peur te fait fuir que je dois t'imiter.

Elle se mit à balancer le collier sous le nez de Garrett.

— C'est un souvenir de ton ex-petite amie ?

Un faible sourire éclaira le visage masculin.

— Non, ça me vient de ma mère. C'est elle qui l'a fait. Elle avait étudié au Jewelry Arts Institute, ici, à Manhattan. Elle travaillait sur sa première collection...

« Quand elle est morte », compléta-t-elle en son for intérieur.

Elle examina le bijou avec un regain d'intérêt.

— Elle avait du talent, dit-elle. C'est vraiment beau.

— Elle était merveilleuse, acquiesça-t-il. Quand elle se fixait un objectif, elle s’y donnait à fond. Et, pour ses enfants, c’était pareil. Elle nous a désirés avec passion. Elle n’a jamais cherché à nous imposer ses choix et nous savions qu’elle nous aimerait toujours, quelles que soient nos décisions. Mais elle était intransigeante sur le fait que notre choix devait nous rendre heureux et que nous devions nous battre jusqu’au bout pour réussir.

— Que fait Lucas ? Il travaille à New York, lui aussi ?

— Il s’est engagé dans la marine, il pilote des hélicoptères sur un porte-avions dans le golfe Persique.

— Impressionnant ! Et quand est-ce que tu l’as vu pour la dernière fois ?

— A Noël.

Il rajusta la couette, à l’endroit où elle l’avait froissée.

— Comment est-il ? demanda-t-elle.

— C’est quelqu’un de bien, répondit-il. Il est intègre et la discipline de la marine lui convient tout à fait. Il a l’étoffe d’un chef.

— Contrairement à toi...

Il eut un sourire doux-amer.

— Mon père est très fier de lui.

Rachel déglutit avec difficulté.

— Est-ce que ton père et ta mère s’entendaient bien ? s’enquit-elle en lui rendant le collier, qu’il glissa dans sa poche.

— Mouais. Et cela dépasse toujours mon entendement. Si ma mère savait à quelle vitesse il l’a oubliée, elle aurait peut-être changé d’avis sur lui.

Rachel eut envie de le réconforter, mais c’était assurément la dernière chose au monde qu’il souhaitait. Sa relation avec son père était une catastrophe. Il avait de la chance d’avoir eu une mère si sage et si aimante pendant la plus grande partie de sa jeunesse. Visiblement, le conseil de celle-ci sur le bonheur et la ténacité avait porté ses fruits.

— Si je comprends bien, reprit Garrett, c’est pour fouiller dans mes affaires que tu fais attendre mon père. Mais qu’est-ce qui te fait sourire ?

— Je pensais à toi et à ta façon de vivre... J’ai toujours cru que tu changeais souvent de travail parce que tu n’arrivais pas à t’engager.

— Tu veux bien aller droit au but ?

— En fait, tu suis le conseil de ta mère.

— Je ne comprends pas ce que tu me racontes et il est tard, déclara-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Tu as découvert que ce que tu aimes, c'est la publicité, et que c'est ce qui te rend heureux, enchaîna-t-elle. Et tu as passé ces dernières années à t'élever dans cette branche. A donner tout ce que tu avais.

— Théorie intéressante, dit-il en l'entraînant à sa suite.

— Tu ne manques ni de loyauté ni du sens de l'engagement.

— Si !

— Pas du tout. Tu veux être sacré meilleur directeur de création de New York. Tu te donnes à fond dans ton métier et tu es loyal à la philosophie de ta mère.

— Si tes élucubrations te permettent de mieux dormir, tant mieux ! lança-t-il d'un ton agacé.

Déjà, ils avaient atteint le salon.

— Rachel est prête, papa, annonça-t-il.

Stephanie était déjà allée se coucher et les adieux furent donc brefs.

— Tu sais ce que cela veut dire, Garrett ? lança Rachel comme il s'apprêtait à refermer la porte derrière elle.

— J'ai l'affreuse impression que tu vas me le dire.

— Effectivement. La mauvaise nouvelle, pour moi, c'est que tu vas être imbattable pour la pub de Brightwater.

Il lui sourit.

— Ce sont les paroles les plus sensées que tu aies prononcées ce soir.

— Et, si tu vas gagner, c'est parce que cela compte plus que tout pour toi, bien plus que tu ne veux l'admettre.

Il poussa un soupir excédé. Visiblement, il n'avait qu'une envie : refermer la porte.

— Et la bonne nouvelle ? ajouta-t-il néanmoins.

— Tu es un type convenable, qui est capable de nouer une relation stable. Ton problème, c'est que tu es aussi un grand lâche.

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle recula à la hâte. Elle savait qu'il allait lui claquer la porte au nez.

19

Garrett revoyait le projet qu'il remettrait le lendemain à Tony quand son téléphone sonna.

— Bonjour, Stephanie, dit-il, conscient qu'un mois plus tôt, il n'aurait même pas pris la peine de prononcer son prénom.

Mais il était vrai que, depuis, elle s'était installée chez lui, qu'il avait pu constater qu'elle n'avait aucun sens de l'ordre, qu'elle avait espionné Clive pour lui et qu'elle lui avait servi de chauffeur pour une descente de minuit dans les bureaux de KBC. Il lui avait en outre noué ses lacets parce qu'elle ne pouvait plus se baisser. Difficile, après tout ça, de continuer à la haïr.

— Garrett, il faut que tu viennes tout de suite.

La voix féminine était tendue. Il se redressa sur sa chaise.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est le bébé ?

— Je t'en prie, Garrett. Viens le plus vite possible au 2300 Southern Boulevard, dans le Bronx.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

Elle ne répondit pas ; elle avait déjà raccroché.

Il se leva aussitôt et sortit du bureau au pas de course, tout en tentant de la rappeler. Mais elle était sur répondeur. Inquiet, il accéléra encore le pas.

Du taxi, il continua à composer le numéro, mais sans plus de succès. Pourquoi ne répondait-elle pas ? Avait-elle eu un accident ? Y avait-il un problème avec le bébé ?

Il appela Rachel. C'était sans doute la personne la plus agaçante qu'il connaisse, mais celle aussi qui le comprendrait le mieux dans un tel moment.

— Je suis dans un taxi en direction du Bronx, lui dit-il. Stephanie m'a téléphoné, je crois qu'elle a un problème.

Quand il lui raconta l'échange qu'il avait eu avec sa belle-mère, Rachel poussa une exclamation d'effroi.

— Tu veux que je te rejoigne là-bas ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Elle pensait manifestement qu'il y avait du danger dans l'air et cette impression se communiqua à lui...

— Ce n'est pas loin du zoo, on dirait, lança le chauffeur de taxi.

— Ecoute, je suis presque arrivé, annonça-t-il à Rachel. Je vois ce qui se passe et je te rappelle.

— Tu me donnes des nouvelles, tu m'entends ? C'est un ordre !

— Oui, madame, répondit-il.

Et, pour une fois, le ton autoritaire de la jeune femme ne l'avait pas irrité.

— Vous avez dit 2300 Southern Boulevard ? demanda le chauffeur.

— Exact, répondit Garrett en rangeant son portable pour sortir son portefeuille.

— C'est justement le zoo.

Garrett fronça les sourcils en apercevant Stephanie qui l'attendait à l'entrée. Elle lui adressa un petit signe de main quand il descendit du taxi.

Elle était entière, c'était déjà ça ! Comme il payait le chauffeur, il sentit une partie de la tension le quitter. Peut-être avait-elle eu une simple panne de voiture...

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en s'approchant.

— Je te rassure, le bébé et moi allons bien.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Un groupe scolaire passa devant eux. Surexcités, les enfants parlaient de tigres et de chameaux. Par réflexe, Garrett écarta Stephanie de la zone de turbulence.

— C'est de toi qu'il s'agit, déclara-t-elle.

— Pardon ? fit Garrett en regardant le professeur, qui s'évertuait à exhorter les enfants à se calmer.

— La mort de ta mère a abrégé ton enfance.

Garrett se raidit. Elle n'avait pas à parler de sa mère alors qu'elle avait usurpé la place de celle-ci !

— Je n'étais plus un enfant quand elle a disparu, rétorqua-t-il froidement.

— Je sais bien que tu es ému, dit-elle. Je l'entends à ta voix.

— Ecoute, Stephanie : j'aimerais bien que tu m'expliques pourquoi tu m'as fait quitter le travail alors que je suis en train de plancher sur le projet le plus important de ma vie ?

— Ne m'as-tu pas dit hier que tu réfléchissais mieux quand tu n'étais pas au bureau ? Alors viens, nous allons au zoo.

Il voulut faire demi-tour, mais elle l'avait pris d'autorité par le bras.

— Ah non ! Maintenant que je te tiens, tu ne vas plus m'échapper. Tu as résisté à tous les efforts que j'ai faits pour me rapprocher de toi après mon mariage avec ton père. Je ne t'en blâme pas, c'est moi, au contraire, qui suis responsable, car je n'ai pas assez insisté. Je t'ai laissé fuir, c'était plus facile pour moi...

— Tu m'as fait une faveur, tu sais. Je ne voulais pas de tes promenades, ni de tes muffins faits maison, répondit-il. D'ailleurs, je n'en veux pas davantage aujourd'hui.

— Tu en avais pourtant besoin ! renchérit-elle. Je savais bien que je ne pourrais jamais remplacer ta mère. Mais je ne voulais pas que tu sois obligé de grandir d'un coup sans vivre la fin de ton enfance.

Garrett déglutit avec difficulté.

— Arrête ces bêtises, veux-tu ?

— Ce ne sont pas des bêtises ! Je voudrais que tu me pardonnes pour n'avoir pas été assez persévérante avec toi.

— Je suis occupé, Stephanie, j'ai un projet à...

Avant qu'il ne comprenne ce qui se passait, elle lui prit la main pour la plaquer sur son ventre.

Et il sentit le bébé bouger !

Il eut le sentiment qu'un petit être bien vivant lui avait lancé un coup de pied. Et ce n'était pas une simple impression, c'était la réalité !

— Ça doit faire drôle, non ? demanda-t-il.

— C'est fantastique, assura-t-elle, un sourire aux lèvres. Toi aussi, tu l'as senti ?

— Oui. C'est incroyable...

Il s'aperçut alors qu'il avait gardé la main posée sur le ventre de Stephanie, alors que celle-ci ne la lui tenait plus.

— Viens, dit-elle en désignant l'entrée du zoo.

Docile, il la suivit jusqu'au guichet.

— Si nous étions venus ici quinze ans plus tôt, j'aurais payé ton billet moins cher, fit-elle remarquer avec un sourire.

Il secoua la tête et sortit son téléphone portable.

— Excuse-moi, mais il faut que j'appelle Rachel. Elle doit croire que tu es en train d'accoucher.

— Je suis désolée, fit Stephanie en lui touchant le bras. Mais je me suis dit que, si je t'invitais au zoo, tu ne viendrais pas.

Il lui décocha un coup d'œil en biais et Rachel répondit à cet instant. Elle se mit à rire quand il lui expliqua ce qui se passait.

— Amusez-vous bien ! s'exclama-t-elle. Et ne passe pas tes doigts entre les barreaux des cages. Au fond, cela me fait plaisir, cela te distraira un peu de ton projet.

Garrett avait le sourire aux lèvres à la fin de l'appel.

Stephanie lui montra la carte du zoo.

— Je pense que l'on pourrait commencer par la panthère des neiges, si tu n'as pas de préférence précise.

— Comme tu voudras. Mais papa, lui, aurait commencé par les addax, bien sûr !

— Avec lui, on ne peut pas déroger à l'ordre, fût-il alphabétique, renchérit-elle en souriant.

Il vit toutefois un éclair de tristesse passer dans son regard et il regretta son commentaire.

— J'ai vu sur internet que la panthère des neiges était enceinte, reprit-elle avec un sourire. Tu me diras laquelle de nous deux est la plus grosse.

Il se mit à rire, les yeux rivés à elle.

— Est-ce que tu es déjà venue ici avec Lucas ? demanda-t-il alors.

— Plusieurs fois, oui. Mais je t'avais invité aussi, tu sais.

— Je n'en doute pas, répondit-il.

Il ne s'en souvenait pas, mais il était certain qu'il avait refusé la proposition.

— Je suis heureuse que nous soyons là tous les deux aujourd'hui, dit-elle. Et je me demande ce que fait Lucas en ce moment.

Garrett regarda sa montre.

— Si tu veux mon avis, il en est à sa troisième partie de poker d'après dîner.

— Tu prends toujours tout au pied de la lettre, comme ton père, s'exclama-t-elle en souriant.

Il se raidit à ces mots. Stephanie dut le remarquer, car elle ajouta :

— C'est un compliment, tu sais !

— N'empêche que tu l'as quitté.

Elle poussa un soupir et il regretta aussitôt cette remarque.

— Est-ce que c'est sérieux, avec Rachel ? questionna-t-elle soudain.

— Avec Rachel ? Mais on ne sort pas ensemble !

— Ah bon ? Elle a pourtant l'air de bien te comprendre, et je vois bien que tu la trouves à ton goût.

— Est-ce que tu avais ce genre de conversation avec Lucas ? Si c'est le cas, je ne m'étonne plus qu'il soit parti au bout du monde !

— Cela nous arrivait, reconnut-elle. Mais je ne savais pas davantage quoi lui dire qu'à toi aujourd'hui.

— Dans ce cas, le silence est sans doute la meilleure stratégie.

— Je ne crois pas. Je me suis trop tue dans ma vie, commenta-t-elle en lui serrant la main.

Elle le relâcha, avant de reprendre :

— Ce chemin mène aux cages des chimpanzés. Tu sais qu'ils pèlent vraiment leurs bananes ?

— Oui, il me semble. C'est très fort !

Il se souvenait vaguement d'une visite au zoo avec sa mère, il y avait bien longtemps. Peut-être qu'un jour, il y emmènerait son petit frère ou sa petite sœur.

Après la panthère, ils rendirent visite aux singes et Stephanie demanda à une inconnue de les prendre en photo devant les cages.

— Tu sais, je pense que tu seras une excellente mère, lui glissa-t-il à l'oreille pendant qu'ils posaient.

Les yeux de Stephanie s'emplirent de larmes et elle pressa le bras sous le sien.

— Eh ! Je ne disais pas ça pour moi ! protesta-t-il.

— Je sais, ne t'inquiète pas ! Mais ton compliment signifie beaucoup à mes yeux.

Garrett s'éclaircit la gorge.

— Maintenant, il faut juste que Dwight utilise son potentiel pour devenir un père formidable.

Rien de tel que de citer ce dernier pour plomber l'atmosphère, se dit-il, avant de renchérir :

— N'y a-t-il pas des rhinocéros, dans le coin ?

* * *

Trois heures plus tard, alors qu'il revenait au bureau, le téléphone portable de Garrett se mit à sonner. Il ne reconnut pas le numéro, mais identifia sans peine la voix de son interlocuteur, tout comme le curieux écho du bout du monde qui l'accompagnait.

— Lucas, c'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Son frère ne l'appelait jamais. Ils communiquaient exclusivement par e-mails. S'ils étaient toujours très heureux de se voir, tous deux n'avaient, en fait, guère de contacts.

— C'est justement ce que je voulais te demander, répondit Lucas. J'ai appelé papa hier soir et il m'a dit que Stephanie était sortie. C'est la quatrième fois que je téléphone et qu'il me répond la même chose. Il n'est pas dans ses habitudes de sortir le soir, surtout sans papa. Et surtout qu'elle est enceinte. Il y a un problème avec le bébé ?

— Pas du tout ! s'écria Garrett, ravi de le rassurer. Je viens juste de quitter Stephanie et elle va très bien, tout comme le bébé.

Il comprenait que son père n'ait pas voulu l'inquiéter en évoquant la séparation et, maintenant, c'était à lui que revenait « l'honneur » de l'annonce !

— Comment ça, tu viens juste de la quitter ? On est mardi et il doit être 3 heures de l'après-midi à New York !

— Nous sommes allés au zoo... Lucas, tu es toujours là ?

— Oui, mais je crois que la ligne est mauvaise. J'ai cru comprendre que vous étiez au zoo. J'ai mal entendu, n'est-ce pas ?

Garrett soupira.

— Non, tu as très bien entendu... Mais c'est une longue histoire. Tu veux que je t'explique, petit frère ?

Quand il eut terminé son récit et assuré à Lucas qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que leur père et Stephanie se réconcilient, il était devant la tour de KBC.

Au lieu de s'engouffrer dans l'immeuble, il continua à parler, tout en arpentant la Madison Avenue.

— Je n'arrive pas à croire que papa ne m'ait rien dit, s'exclamait Lucas, visiblement blessé. Il ne me fait pas confiance.

— Bien sûr que si ! Il est tellement fier de toi, tu reviens dans toutes ses conversations. Il me demande souvent pourquoi je ne veux pas m'engager dans la marine comme toi.

— Il est fier de toi aussi, rétorqua Lucas sur un ton qu'il n'arriva pas à faire sonner juste.

Sachant qu'ils se parlaient rarement au téléphone, Garrett renonça à envoyer promener son jeune frère. Il se contenta de répondre :

— Ce n'est pas moi qui suis dans la marine, qui reçois des médailles et des promotions. Tu ne pouvais pas faire une plus grande joie à papa qu'en optant pour cette voie.

— Ce n'est pas pour lui que j'ai fait ce choix.

— C'est vrai, tu l'as fait pour toi, ce qui est parfait.

Cette conversation lui en rappelait d'autres qu'il avait eues avec Lucas, après le décès de leur mère, tard dans la nuit. Ils partageaient alors la même chambre... jusqu'à ce que Dwight décrète qu'ils étaient désormais des hommes et qu'ils devaient être capables de dormir dans des chambres séparées. L'ironie voulait que, sur un porte-avions, tous les marins, à part les plus gradés, partageaient leurs cabines.

— C'est pour maman que je l'ai fait, insista Lucas. Je savais que cela lui ferait plaisir.

— Ce n'était pourtant pas elle qui nous incitait à entrer dans la marine, objecta Garrett, perplexe.

— Non, l'envie venait de moi, précisa Lucas. Mais les médailles et les promotions, c'est à elle que je les dois. Car elle m'a enseigné la ténacité.

— Oui, je sais, murmura-t-il songeur.

— Et toi, c'est grâce à elle que tu as réussi à la vitesse de la lumière dans le monde de la publicité, j'en suis sûr !

C'était aussi la théorie de Rachel.

— Non, protesta-t-il, ce n'est pas ça...

— Ah bon ? fit Lucas.

Lorsqu'ils eurent mis fin à leur conversation, Garrett décida encore de passer quelques coups de fil.

Il avait envie de faire quelque chose pour Rachel sans que sa démarche ne fasse entrer en jeu ses émotions.

Il appela tout d'abord le directeur de JWT, qui le reconnut aussitôt. Il était vrai qu'il avait décroché de nombreux projets pour cette agence, sans compter les trois CLIO qu'il avait remportés à l'époque où il y travaillait.

— Garrett, ravi de t'entendre ! s'exclama Hardy Campese. Dis-moi que tu m'appelles parce que tu as envie de retrouver ton poste ! Je sais que tu vas me demander un salaire astronomique, mais tu le vaux presque.

Garrett se mit à rire.

— Je le vaur sans conteste, corrigea-t-il. Mais ce n'est pas la raison de mon appel.

Et il exposa à Campese ce qu'il attendait exactement de lui.

OceanofPDF.com

— Tu veux aller déjeuner ?

Rachel tressaillit et releva la tête, surprise. Garrett se tenait sur le seuil du bureau. Il était imposant, ténébreux, et terriblement sexy.

— Oui, ma petite Rachel, c'est bien à toi que je parle, dit-il en retenant visiblement un sourire.

— Tu m'en vois étonnée, vu que cela fait quelque temps que tu ne m'adresses plus la parole.

Cela remontait au jour où il avait fait l'école buissonnière pour aller au zoo avec Stephanie. Elle aurait pourtant aimé en savoir plus sur cette excursion ! Mais manifestement, Garrett l'évitait. Elle ne pensait pas que c'était par hostilité, en dépit des événements gênants qui s'étaient produits entre eux. Plusieurs fois, elle avait surpris son regard perplexe posé sur elle, comme s'il ne savait que lui dire.

— J'ai été occupé, tout comme toi, répondit-il. Bon, je te repose ma question : tu viens, oui ou non ?

Au moins, il allait droit au but. Elle reboucha son stylo.

— Pourquoi pas ? Je mangerai volontiers un morceau, si tu m'invites.

— C'est logique, puisque je gagne plus d'argent que toi.

Décidément, il ne manquait pas une occasion de le lui rappeler. A ce propos, elle avait l'intention de réclamer des explications à Tony, mais elle avait décidé d'attendre un peu, car ce n'était pas la bonne période. Elle foudroya Garrett du regard.

— J'espère que ce sera un grand restaurant, fit-elle.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répliqua-t-il en se dirigeant vers l'ascenseur.

Il l'emmena à une centaine de mètres de leur immeuble, dans un restaurant italien qu'elle n'avait encore jamais remarqué, et qui se trouvait à l'entresol. Lorsqu'elle découvrit le plafond voûté, les nappes blanches et les verres en cristal, elle comprit que Garrett l'avait prise au mot. Il s'agissait d'un restaurant très sélect. Elle commanda des crevettes cuisinées au vermouth et servies sur un lit de pâtes fraîches. Il se décida pour une côte de bœuf accompagnée de frites maison.

Elle accepta de boire du vin et choisit un soave, vin blanc italien à la fois sec et fruité. Une fois qu'ils furent servis, elle leva son verre pour porter un toast.

— Au titre d'associé ! proclama-t-elle.

Il fronça les sourcils, visiblement amusé.

— Tu te rends compte que tu trinques au fait que, dans quelques jours, l'un de nous deux sera sans emploi ?

— Ou bien nous deux, rectifia-t-elle.

Elle avala une longue gorgée de vin et ajouta :

— Clive a l'air très confiant, même s'il reste discret.

— Tu peux l'imaginer faisant du bruit, toi ?

Elle éclata de rire.

— Est-ce que tu as réfléchi à ce que tu ferais si tu ne remportes pas le titre d'associé ? enchaîna Garrett.

Elle retint son souffle. C'était la seule question à laquelle elle s'interdisait de penser.

— J'ai l'intention de gagner, rétorqua-t-elle.

Elle n'avait sans doute pas l'air très convaincue. N'avait-elle pas affirmé, quelques jours plus tôt, qu'il serait impossible à battre ? Il devait être de très bonne humeur, car il se dispensa d'émettre un commentaire.

— Et toi, tu as déjà un plan B ? ajouta-t-elle.

— Non.

— Je me demande si Clive en a un, dirent-ils d'une même voix, avant d'éclater de rire tous les deux.

— Je n'ai même pas préparé de C.V., avoua Rachel. J'ai toujours travaillé ici et, pour décrocher mon premier poste, il m'a suffi de remplir un formulaire.

Il se frotta le menton.

— Tu veux que je t'aide à en faire un ?

— Non, merci, répondit-elle, agacée.

— Ce n'était pas une pique, je te propose sincèrement mon aide.

— Et je pense *sincèrement* que je n'en aurai pas besoin. Mais, si tu veux, je t'aiderai à vider ton bureau le jour de ton départ.

— Inutile, répliqua-t-il. Quand je quitte un lieu, je n'emporte rien avec moi, pas même un trombone.

En d'autres termes, il était en train de lui dire qu'il n'emporterait pas non plus le moindre souvenir d'elle. D'ailleurs, ces derniers jours, il était sans doute parvenu à la sortir de ses pensées, puisqu'il l'ignorait. Elle-même, malheureusement, n'avait pas aussi bien réussi.

— Allez, reprit-il, même si aucune agence de publicité au monde ne veut de tes services, tu as toujours tes jambes.

— Ce n'est pas drôle, Garrett, et c'est très sexiste ! rétorqua-t-elle sèchement. En tout cas, toi, tu pourras pouponner, en cas de vacances forcées. Est-ce que l'idée t'enthousiasme ?

— Les hommes ne pensent pas à ce genre de chose.

— Vraiment ?

Elle se redressa sur son siège alors que la serveuse lui apportait ses crevettes. Le plat sentait divinement bon.

— Dans ta commode, j'ai vu un sac de chez Maybe Baby, dit-elle alors.

— Oui, j'y range mes vêtements de sport.

— J'ai regardé à l'intérieur.

Il soupira.

— Tu croyais vraiment que c'était là que je mettais mon après-rasage ?

Surprise, elle constata qu'il ne semblait pas agacé.

— Je voulais savoir ce que tu avais acheté, c'est aussi bête que ça.

Elle sursauta. Il lui semblait que, sous la table, il lui effleurait la cheville de son pied. Elle ne bougea pas.

— Une très jolie gigoteuse pour bébé, poursuivit-elle.

— Merci, je sais ce que j'ai acheté !

Il enfourna une fourchette de frites.

— Tout ce que je veux dire, c'est que tu ne dois pas me raconter que tu te fiches du bébé.

— Ne compte pas sur moi pour te faire des confidences à ce sujet ! rétorqua-t-il.

Il était trop tard : elle savait fort bien qu'il n'était pas indifférent au petit être à venir. Et elle en était très heureuse.

— Savais-tu, reprit-il, changeant de sujet, que Bob Harvey, qui travaille à la comptabilité, tient un registre de paris concernant celui qui sera nommé au poste d'associé ?

Elle le regarda, incrédule.

— C'est vrai ? C'est plutôt troublant, comme nouvelle !

— Ce doit être une tradition dans la boîte...

Sur ces mots, il s'adossa à sa chaise, comme s'il attendait la question qu'elle ne manquerait pas de poser : qui était le favori ?

Elle résolut de ne rien demander et se contenta d'admirer la largeur d'épaules de son interlocuteur, son visage aux traits bien masculins et extrêmement séduisants...

Elle eut soudain la certitude qu'il venait de saisir le cours de ses pensées : le regard noir se fit plus intense, tandis qu'il la scrutait en retour. Elle portait une robe rose clair qui mettait en valeur son teint et ses cheveux couleur caramel.

Ils se regardèrent dans les yeux pendant quelques instants. Elle avait oublié ce qu'elle avait dans son assiette et cela n'avait aucune importance. Elle avait conscience du tour très explicite que prenaient les pensées de Garrett.

— Hé ! fit-elle en posant une main protectrice sur sa gorge. Refrène ton imagination !

Il lui sourit.

— Tu ne vas tout de même pas contrôler mon cerveau ! Je peux nourrir toutes les pensées érotiques que je veux, ce n'est pas du harcèlement sexuel.

Elle sentit une vague de chaleur l'inonder.

— C'est un grave oubli dans la législation, répliqua-t-elle.

Il se mit à rire de bon cœur.

— Ce qui me conduit à la question que je voulais te poser.

— Vas-y, je t'écoute.

Il reprit son sérieux et commença, sans cesser de la regarder droit dans les yeux.

— Tout d'abord, je voudrais te présenter des excuses. Je me suis comporté de façon très grossière le soir où tu es venue chez moi, après notre descente dans le bureau de Clive.

— C'est bien : ces excuses, je me demandais si elles viendraient un jour.

— Même si c'est toi qui es responsable de mon attitude.

— Ça, je m’y attendais.

Il leva la main.

— Ecoute-moi... Ce baiser, dans le bureau de Clive... Cela n’avait rien à voir...

— Cela n’avait rien à voir ? Ce n’était pas toi, peut-être, qui m’embrassais ?

— Ce que je veux dire, c’est que ce baiser était très particulier.

— Ah...

— Ce soir-là, tu m’as dit que... que tu n’avais encore jamais été dans un tel état. Et ne viens pas le nier !

— Le nier ?

— Ecoute, Rachel, je veux sortir avec toi.

A peine eut-il prononcé ces mots qu’il se remit à manger comme si de rien n’était.

— Tu es sérieux, Garrett ?

La fièvre qui brillait dans les yeux noirs, combinée aux effets du vin qu’elle avait bu procura un léger vertige à la jeune femme. Elle devait se ressaisir.

— Je sais que nous ne sommes pas le couple le mieux assorti du monde, mais, si chacun de nous sait à quoi s’en tenir, nous pourrons prendre du bon temps, toi et moi.

— Tu peux me dire pourquoi des sirènes d’avertissement hurlent dans ma tête ? interrogea-t-elle, s’efforçant de garder son calme.

— Parce que tu es d’une nature inquiète.

Sur cette réponse proférée le plus tranquillement du monde, il vida son verre de vin.

— Mais si tu réfléchis bien à la question, tu verras que nous pouvons trouver un terrain d’entente entre ma tendance naturelle, à savoir laisser tomber, et la tienne, continua-t-il.

— Qui est ?

— De ne jamais laisser tomber.

— Et qu’est-ce que tu suggères, au juste ?

— Que nous sortions ensemble pendant quelques mois, dit-il. Fixons-nous une limite qui dépassera la durée des relations que j’ai eues jusqu’à maintenant.

— Mais qui sera plus courte que ce que je recherche ?

— Exactement.

Il leva son verre vers elle.

— Et cette relation sera aussi sexuelle, évidemment ? s'enquit-elle.

— Evidemment ! acquiesça-t-il avec un petit sourire. Tu sais bien que tu en as envie.

Il avait vu clair dans son jeu. Le simple fait d'en parler donnait à Rachel la sensation que son corps était plus lourd, plus alangui.

— Mais il n'y aura pas que le sexe, ma petite Rachel. Je t'apprécie beaucoup, tu sais.

Jamais elle n'aurait cru qu'il lui ferait un tel aveu. Et, cependant, il offrait si peu...

— Et l'amour, dans tout ça ? Tu y as pensé ?

— Je ne recherche pas le long terme. Tu sais comme moi que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

Elle fit tourner son verre sur son pied.

— Donc, tu voudrais que nous trouvions un compromis ?

— Tu n'utilises pas le bon terme, objecta-t-il. En réalité, je voudrais que nous nous retrouvions à mi-chemin. Que nous explorions nos passions communes.

— On dirait une pub pour une communauté.

Il soupira.

— Je savais que tu compliquerais les choses, mais c'est aussi pour cette raison que tu me plais.

— Parce que j'en vaudrais la peine, et toi aussi ! précisa-t-elle, touchée.

Il s'adossa à sa chaise, tandis que la serveuse débarrassait leurs assiettes.

— Je ne te suis plus, avoua-t-il.

— Je ne peux pas accepter ta proposition, Garrett ! Moi, je ne sais pas m'impliquer à moitié dans une relation. Or c'est ce qui va se passer si on décide d'emblée qu'elle sera limitée dans le temps, que tout va être fondé sur le compromis...

— Comment pourrions-nous faire autrement ?

— Eh bien, il faut commencer cette liaison sans qu'aucun de nous ne renonce à ce qu'il veut. Pas de concessions, c'est toi qui l'as dit. Et nous verrons bien ce qui se passera.

Ne mesurait-il pas le pas de géant qu'elle venait de faire en acceptant de s'engager, même pour quelque temps, avec un homme comme lui ? Il semblait réfléchir.

— C'est dangereux, répondit-il enfin. Si nous agissons ainsi, l'un de nous deux risque d'avoir le cœur brisé, et ce sera toi.

— Peut-être, reconnut-elle, mais c'est à prendre ou à laisser.

Il reposa sa serviette sur la table.

— Très bien. Dans ces conditions, je suppose que nous en avons terminé.

— Oui.

Il appela la serveuse pour l'addition.

— Merci pour l'invitation, lança-t-elle d'un ton poli quand ils se levèrent.

Comme ils montaient l'escalier, Rachel sentit le regard de son compagnon posé sur elle. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle le surprit en flagrant délit d'observation de son postérieur.

— C'est le rayon de soleil de ma journée, se justifia-t-il d'un ton innocent.

— Je ne vais pas te priver d'un tel plaisir, répondit-elle, résolue à ne pas prendre la mouche.

Il lui adressa un sourire et ils regagnèrent le bureau en silence. Ni l'un ni l'autre n'avaient plus envie de plaisanter. Dans deux jours, ils devraient présenter leurs projets, puis, le lendemain ou le surlendemain, l'un des deux serait renvoyé. S'ils ne sortaient pas ensemble, il y avait fort à parier qu'ils ne se reverraient jamais.

Elle ressentit un coup au cœur à cette pensée. Garrett lui manquerait énormément si elle cessait de le voir au travail. *Mais elle ne pouvait pas accepter sa proposition de compromis.* Cela ne lui suffisait pas.

Elle songea que c'était la dernière fois qu'ils déjeunaient ensemble, la dernière fois qu'il la complimentait sur ses jambes. Et pour la dernière fois, ils allaient prendre ensemble l'ascenseur le plus lent du monde. Et dire qu'il n'y avait pas si longtemps, cette idée de « dernière fois » lui aurait procuré du soulagement ! Toutefois, au cours du mois qui venait de s'écouler, tout avait changé sans qu'elle s'en aperçoive.

* * *

Les coups de pied du bébé réveillèrent Stephanie pendant sa sieste matinale. Elle avait pris l'habitude de faire un petit somme avant le

déjeuner depuis la semaine précédente, car elle se sentait de plus en plus fatiguée.

Elle posa la main sur son ventre.

— Tu as raison, mon petit. Il faut se lever.

Ce qu'elle fit, en recourant à une manœuvre qui lui permettait de ne pas trop tirer sur le dos. Cette grossesse était réellement éprouvante pour son corps.

Elle se frotta la nuque tout en gagnant la salle de bains, qui était un véritable chaos, comme le disait Garrett. Elle qui était si méticuleuse d'ordinaire se sentait honteuse, mais elle n'avait pas la force de ranger.

Son sentiment de culpabilité était d'autant plus fort que Garrett s'était montré extrêmement tolérant envers elle. Sans doute sa collègue, Rachel, n'était-elle pas étrangère à ce changement. Il avait beau affirmer qu'il n'y avait rien entre eux, il y avait des signes qui ne trompaient pas.

Et cela la surprenait, car Rachel était quelqu'un de sérieux et qui avait les pieds sur terre : en d'autres termes, c'était le genre de femme qu'il détestait. Pourtant, il semblait exister une réelle alchimie entre eux. Stephanie espérait du fond du cœur que Garrett tombe amoureux d'une femme qui l'aimerait en retour.

Elle ouvrit le robinet de la douche et, une fois sous l'eau, se mit à penser à Dwight. Voilà quelques jours qu'il ne la suivait plus. Avait-il renoncé à la surveiller ?

A moins qu'elle n'ait surestimé l'intérêt qu'il lui prêtait. Pas simplement aujourd'hui, mais depuis toujours...

Elle s'était toujours efforcée de ne pas être jalouse de Michelle, même si elle considérait que, si Dwight n'arrivait pas à lui donner tout l'amour dont il était capable, c'était parce que la mort de sa première femme lui avait brisé le cœur.

Naïvement, elle avait cru qu'il avait érigé des barrières autour de lui après le décès de Michelle et que, avec le temps et l'amour, elles finiraient par tomber. Elle avait pensé qu'il l'avait épousée parce que, au fond de lui, il voulait retrouver l'intimité qu'il avait connue avec Michelle. Toutefois, depuis quelques années, elle avait enfin saisi à quel point il avait aimé sa femme.

Elle avait bien conscience qu'il s'était remarié pour avoir une épouse et une mère pour ses enfants, parce que c'était ce qu'un homme devait faire.

Elle se savonna le ventre, tout en se demandant si elle mettrait au monde un garçon, qui allait tenir tête à son père, ou bien une petite fille, qui se révolterait de ne pas être traitée comme une princesse.

Puis elle songea qu'elle était injuste. Dwight ne lui avait-il pas affirmé vouloir changer ?

Mais ça, c'était la semaine dernière. Depuis, il ne lui avait pas reparlé et elle ne l'avait plus vu.

Elle mit une noix de shampoing dans sa paume et commença à se frotter les cheveux. Cette filature lui manquait. Peut-être était-ce maintenant à elle de revenir vers lui...

* * *

Stephanie prit un taxi pour se rendre dans le quartier des Nations unies, où se trouvait aussi la mission des Etats-Unis pour l'ONU et qui donnait sur l'East River. Elle n'y était venue qu'une fois, à l'occasion d'une autre visite impromptue. Dwight lui avait alors fait savoir qu'il était en réunion et qu'il ne pouvait pas la recevoir.

La sécurité s'était encore renforcée depuis. Son sac à main fut fouillé, tandis qu'elle traversait la porte de détecteur de métaux. On lui passa également un bâton détecteur devant le corps, comme si l'on craignait qu'elle n'ait pas un bébé, mais une bombe dans le ventre.

Une fois libérée, elle s'approcha de la réception.

— Je voudrais voir l'amiral Dwight Calder, dit-elle au réceptionniste. Je suis sa femme.

Un éclair de surprise traversa les yeux du jeune homme.

— Certainement, madame.

Il appuya sur un bouton et, quelques instants plus tard, s'entretint par l'intermédiaire de son casque avec l'assistant de Dwight.

Elle pensa soudain qu'elle avait agi sur une impulsion, que c'était idiot, que Dwight n'allait pas la recevoir. Il était probablement trop...

— C'est au 21^e étage, madame, dit le réceptionniste en lui tendant un badge visiteur. L'amiral Calder vous y attend.

— Oh ! Merci ! s'exclama-t-elle en glissant la carte dans son sac.

Quand les portes s'ouvrirent au 21^e étage, elle découvrit Dwight qui l'attendait devant l'ascenseur.

— Stephanie, tout va bien ? lui demanda-t-il en lui prenant les mains.

Etait-ce pour cela qu'il avait accepté de la recevoir ? Parce qu'il redoutait une complication médicale ? Et pourtant, il lui serrait les mains avec un empressement qui ne semblait pas lié à l'unique angoisse. Elle sentit sa gorge se nouer d'émotion.

— Tout va bien. Je voulais juste te parler...

Elle s'interrompit, s'apercevant soudain de l'activité qui régnait à l'étage.

— Mais je vois que tu es occupé, je reviendrai plus tard, ajouta-t-elle.

Il secoua la tête.

— J'ai une réunion à 14 heures. En attendant, viens dans mon bureau. Nous pourrions parler.

En se jetant dans l'aventure, tout enthousiaste, elle avait cru qu'il l'inviterait à déjeuner. A présent, elle pouvait s'estimer heureuse qu'il ne l'ait pas renvoyée.

Elle passa devant le bureau de la secrétaire, qu'elle connaissait, et la salua.

— Barbara, lança alors Dwight. Reportez ma réunion de 14 heures d'un quart d'heure, s'il vous plaît.

— Mais, amiral...

— Un quart d'heure, répéta-t-il sur un ton qui ne supportait pas la contradiction.

Barbara hocha la tête et Stephanie se sentit un peu mieux : il n'était pas dans les habitudes de Dwight de retarder une réunion, ne serait-ce que d'une minute. Alors quinze, c'était un véritable sacrifice.

Il referma la porte derrière lui. Contrairement au bureau de Garrett, il n'y avait pas de parois vitrées ici. Sans doute parce que trop de secrets se déversaient entre ces murs.

— Tu veux boire quelque chose ? s'enquit Dwight. Du thé ?

Elle acquiesça, puis s'assit sur le siège qu'il lui présentait.

— Je peux te poser une question ? demanda-t-elle alors.

Il lui jeta un regard prudent.

— Je t'écoute.

— Pourquoi est-ce que tu m'as épousée ?

Elle n'avait pas prévu de commencer par cette question, qui avait jailli malgré elle.

Dwight eut l'air traqué, mais il hocha la tête, comme pour lui montrer qu'il n'allait pas se dérober. Il s'assit sur l'angle de son bureau et elle songea à Garrett, qui avait l'habitude de se jucher ainsi sur le comptoir de sa cuisine. Ils se ressemblaient beaucoup, ces deux-là, même s'ils ne supportaient pas qu'on le souligne.

— Je t'ai épousée parce que je t'aimais, finit-il par déclarer. Et c'est toujours le cas.

— Mais tu n'étais pas fou amoureux de moi. Tu cherchais une mère pour tes fils. Et une épouse.

— C'est vrai. Mais c'est toi que j'ai choisie, pas une autre.

— Parce que j'étais jeune et malléable. Parce que j'étais folle de toi et que j'étais prête à tout pour que notre mariage marche. Parce que je n'avais pas de famille avec qui tu aurais dû me partager.

— C'est une façon un peu amère d'analyser la situation, fit-il remarquer.

— Mais pas erronée ?

— Non.

Elle ferma les yeux.

— Ecoute-moi, Stephanie, t'épouser n'a pas été aussi facile que tu ne le penses, reprit Dwight.

Elle le regarda.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Crois-tu que je n'avais pas conscience de notre différence d'âge ? Je me disais qu'un jour, tu te réveillerais, et que tu comprendrais que tu avais

été piégée par un vieil homme et deux fils qui n'étaient pas les tiens, et que, ce jour-là, tu me quitterais.

— Ce n'est pas pour cette raison que je suis partie du domicile conjugal et tu le sais.

— Je te désirais, reprit-il. Tu étais si belle, si calme en apparence. Mais je lisais une réelle passion dans tes yeux. Il m'a été difficile de ne pas coucher avec toi avant le mariage. J'étais fou de toi, Stephanie.

— Pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit ?

Il haussa les épaules. Un tel aveu d'impuissance était rare chez lui.

— Pourtant, Dwight, reprit-elle, j'ai toujours eu l'impression que je t'aimais plus que tu ne m'aimais.

— Tu te trompes, affirma-t-il.

— Le véritable amour repose sur les priorités, les sacrifices, répondit-elle. Je t'ai toujours fait passer en premier. J'ai arrêté de travailler parce que c'était préférable pour tes enfants et, ne te méprends pas sur mes propos, moi aussi, je le pensais. Ensuite, je n'ai pas repris le travail, parce que, avec ton emploi du temps, c'était la seule façon pour que nous puissions passer du temps ensemble et avoir une vie confortable.

— Je le sais, et j'apprécie tes décisions à leur juste valeur, crois-moi. D'ailleurs, je te l'ai déjà dit.

— Mais quel sacrifice as-tu fait pour moi, toi, à part assurer ma sécurité ? poursuivit-elle. Tu n'as jamais supporté la contradiction, ni la moindre contrariété qui entravait tes projets.

— Donne-moi un exemple.

— Tu m'as dissuadée de prendre des cours de comptabilité.

Elle avait pensé que cette formation lui permettrait de reprendre pied dans le monde du travail.

— Tu détestais la comptabilité, je ne voulais pas que tu t'ennuies.

— Quand j'ai voulu déménager à New York, tu étais contre.

— Tous nos amis sont à New London.

— Et tu n'as jamais voulu m'apprendre à jouer aux échecs, tu pensais que j'étais trop stupide pour ça.

— Pardon ?

Elle lui rappela leur conversation d'alors, quand il avait affirmé que c'était de l'énergie dépensée pour rien. Il en parut déconcerté.

— Je ne m'en souviens pas du tout, affirma-t-il, mais je suis désolé que tu aies cru que je te prenais pour une idiote, alors qu'au contraire, j'ai

toujours admiré ton intelligence.

— Je... Tu ne me l'as jamais dit, balbutia Stephanie. Dwight, jusqu'à récemment, j'étais heureuse de faire les choses à *ta* façon, car je voulais ton bonheur. Seulement je me suis rendu compte que cela ne faisait pas le mien. Ni celui de Garrett.

— Lucas...

— Lucas est heureux parce que ses ambitions concordent avec tes attentes. Mais s'il t'annonçait qu'il veut quitter la marine pour écrire de la poésie...

Le mouvement de recul de Dwight lui prouva qu'elle avait marqué un point.

— Je veux que tu m'aimes quoi qu'il arrive, affirma-t-elle. Avoir l'impression de compter *parfois* pour toi. Et que tu aimes tes enfants, les trois, indépendamment de leur choix.

— Tu es la première dans ma vie, Stephanie, dit-il. Je commence enfin à comprendre à quel point tu comptes pour moi.

Elle retint sa respiration. Elle ne s'était pas attendue à un aveu aussi spontané de sa part.

— Est-ce pour cela que tu m'as suivie ? demanda-t-elle avec lenteur.

Elle le vit rougir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

C'était décidément un bien piètre menteur, pensa-t-elle.

— Je t'ai vu au parc, sur la 4^e Avenue.

— Je... je...

Cela lui procura une sensation grisante de pouvoir le déstabiliser, une impression qui lui rappelait les premières heures de leur mariage.

— J'espère que notre pays ne fera jamais appel à toi pour travailler dans les services secrets, dit-elle en s'efforçant de ne pas éclater de rire, car ce serait la fin de notre sécurité nationale.

— Combien de fois m'as-tu vu, au juste ?

— Quatre, sans compter la rencontre au magasin de jouets.

— Là, c'est différent, je me suis fait voir, lui rappela-t-il. Tu apprendras que je t'ai suivie au moins huit fois durant ces deux dernières semaines ! Eh oui, je ne suis pas aussi rouillé que tu sembles le supposer, madame Calder.

— Oh ! fit-elle dans un sourire. Comme je ne te voyais plus, je pensais que tu avais perdu tout intérêt pour moi.

— Sûrement pas !

Une lueur qu'elle ne connaissait pas brillait dans ses yeux. Elle lui posa la main sur la joue et il tourna la tête pour lui embrasser la paume.

— Accepte de dîner avec moi, Stephanie, dit-il. J'aimerais tellement t'inviter !

— C'est tout à fait envisageable...

— Demain ? la pressa-t-il.

— Entendu, dit-elle. Et maintenant, il faut que je m'en aille. Ta réunion va bientôt commencer.

En passant devant Barbara, elle s'arrêta pour lui dire au revoir.

— Oh ! parfait ! Vous avez fini !

Tout en disant ces mots, la secrétaire décrocha le téléphone. Stephanie se demanda si Dwight l'avait informée de leur séparation.

— Je vais demander à la réception d'avertir la garde rapprochée du vice-président que l'amiral arrive, annonça-t-elle.

Stephanie fronça les sourcils.

— Le vice-président... des Etats-Unis ? demanda-t-elle.

Et Barbara, qui parlait déjà dans le combiné, hocha vivement la tête.

Stephanie se dirigea avec lenteur vers l'ascenseur. *Dwight avait fait patienter le vice-président des Etats-Unis un quart d'heure pour pouvoir discuter avec elle ?*

C'était sans doute la preuve qu'il était en train de changer.

* * *

Garrett profita de l'arrivée d'un voisin pour s'introduire dans l'immeuble de Rachel. Il avait trouvé son adresse dans le registre du club social de KBC, qu'il n'avait encore jamais ouvert. Il avait préféré ne pas sonner à l'Interphone, de peur qu'elle ne le fasse pas entrer.

Il espérait que l'heure n'était pas trop tardive. Stephanie dînant avec Dwight ce soir-là, elle n'avait pas cuisiné l'un de ses petits plats habituels et il avait dû improviser un repas.

Au 2^e étage, il frappa chez Rachel. Il perçut des bruits de pas, puis la porte s'ouvrit. La jeune femme était déjà en pyjama — un pantalon en coton orange et blanc et un caraco blanc qui épousait les courbes de ses seins.

— Ce n'est pas vrai ! soupira-t-elle en se passant la main dans les cheveux.

— Pour une femme qui contrôle toujours tout, tu n'es pas très accueillante, ironisa Garrett.

Elle était pieds nus, sans vernis. Il se surprit à se demander si elle aimait les massages de pieds, avant de se rappeler qu'il n'en avait jamais fait de sa vie.

— Je présente mon projet demain, tout comme toi. Je ne vois pas comment je pourrais t'accueillir à bras ouverts, répliqua-t-elle.

— Parce que j'accepte tes conditions.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— De notre relation. Nous ne fixerons pas de date de rupture.

Manifestement surprise, elle ne répondit pas, mais s'effaça pour le laisser passer. L'appartement n'était pas spacieux, mais il possédait de larges baies et de hauts plafonds. Les tons — rouges, dorés et bleus — faisaient un intérieur accueillant et, curieusement, il les trouva agréables.

Dans le salon, trônait un énorme sofa.

— Avec quoi tu l'as nourri ? demanda-t-il par plaisanterie.

Toujours silencieuse, elle se laissa tomber sur le sofa et il l'imita aussitôt.

— Je sais que ce n'est pas le bon moment, mais j'avais besoin de te le dire avant la présentation chez Brightwater, déclara-t-il. Quoi qu'il se passe demain, je ne veux pas que cela nous détourne de notre projet.

Il se pencha alors vers elle et lui déposa un rapide baiser sur la bouche. Puis, frustré par sa brièveté, il recommença, mais plus longuement cette fois.

— J'aime le goût que tu as, murmura-t-il.

— C'est parce que j'ai bu du champagne et mangé des huîtres, répliqua-t-elle.

Il écarquilla les yeux.

— Ne me dis pas que tu as renoué avec ton ex ?

La sensation terrible d'être arrivé trop tard le traversa soudain, paralysante...

— Mon équipe voulait fêter le travail que nous avons fourni pour le projet Brightwater, expliqua-t-elle.

Il se sentit revenir à lui.

— Nous sommes allés au Crush de 16 heures à 18 heures, poursuivit-elle.

— Il y a donc de fortes chances pour que ta capacité de jugement soit diminuée par l'alcool, dit-il, plein d'espoir.

— C'est probable, acquiesça-t-elle avec un sourire.

Il l'attira alors à lui et se mit à explorer sa bouche, tandis que, des deux mains, il découvrait son corps. Les jambes de Rachel, sur lesquelles il avait tant fantasmé, étaient enfin à sa portée...

Tous deux finirent par s'allonger sur le gros canapé ou, plutôt, par se noyer dedans.

— Si un jour tu disparaissais, je lancerais une battue dans ce canapé, murmura Garrett contre le lobe de son oreille. Il est redoutable.

Elle émit un gloussement qui vibra contre sa joue.

— Je l'ai choisi pour sa faculté à m'absorber, répondit-elle en se cambrant. Quand on vit seul, on trouve son réconfort là où on peut.

A ces mots, il glissa les mains sous l'élastique du pyjama. Elle frissonna. Il avait une capacité phénoménale à susciter le désir en elle...

— C'est insensé, souffla-t-elle contre sa bouche. Dis-moi pour quoi j'ai signé, déjà ?

— Pour une relation que nous ferons durer le plus longtemps possible, tout en restant nous-mêmes. Avec des compromis, ou pas.

— Et il y aura du sexe ?

— Très bientôt.

— Mais pas ce soir, car demain nous allons concourir.

— Entendu, pas ce soir.

— Il y aura des obstacles, aussi. L'un d'entre nous va perdre son poste, mes parents vont connaître une nouvelle débâcle financière et toi, tu vas être de nouveau frère. Sans compter que Stephanie et ton père vont peut-être divorcer et...

Il lui plaqua la main sur la bouche.

— Assez !

— Je voulais juste te mettre en garde, articula-t-elle contre ses doigts. Comme en général, tu prends la fuite au premier obstacle...

— Très bien, je me considère averti, dit-il en retirant la main.

— Et l'amour, dans tout ça ?

Il se crispa.

— Eh bien, nous verrons ! Rien n'est à exclure.

Elle se mit à rire dans son cou.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— J'ai bien plus confiance en toi que toi-même, dit-elle.

— Ma petite Rachel, tu me fais vraiment peur ! ironisa-t-il.

Mais elle aurait juré qu'il ne plaisantait qu'à demi.

Le portable de Rachel sonna à cet instant.

— Il faut que je réponde, soupira-t-elle. C'est peut-être un membre de l'équipe, au sujet de demain.

Toutefois, quand elle plongea la main dans les coussins pour prendre l'appareil, elle ne reconnut pas le numéro qui s'affichait.

— Bonsoir, Rachel, dit une voix masculine à l'autre bout du fil. C'est Hardy Campese. Vous ne me connaissez pas, mais...

— Si, je sais qui vous êtes, le coupa-t-elle. Le directeur de JWT, l'agence de publicité mondialement connue.

Elle se redressa en disant ces mots.

— Je dois dire que, moi aussi, j'ai entendu parler de vous, et on m'en a dit le plus grand bien. Désolé de vous appeler si tard, mais c'est plus facile que pendant les heures de bureau. Nous recherchons une nouvelle directrice de création. Ce poste vous intéresse ?

JWT voulait la débaucher ?

— Euh... En fait, je suis avec un collègue de travail, dit-elle en plaquant bien l'appareil contre son oreille, afin que Garrett n'entende pas la conversation.

— Ah ! Mon appel tombe mal, alors, fit son interlocuteur en riant. Je vous rappellerai plus tard pour vous présenter le poste et, si cela vous intéresse, nous pourrions nous rencontrer en fin de semaine.

Ce qui voulait dire *après* la présentation du projet Brightwater. Elle lui proposa qu'il la rappelle le jeudi et raccrocha.

Elle s'attendait à ce que Garrett lui demande des explications et s'apprêtait à inventer une histoire crédible, mais il ne posa aucune question. Pour une fois, son légendaire détachement avait du bon.

Rachel reposa le portable sur le sofa. Ce fut alors qu'un signal sonore lui indiqua qu'elle avait reçu un SMS. Le téléphone de Garrett bipa lui aussi. Il se leva pour vérifier.

— Un message de Tony, annonça-t-il.

— Je viens de le recevoir moi aussi, déclara-t-elle.

— « Rendez-vous au bureau le plus vite possible », lurent-ils ensemble.

Ils échangèrent un regard.

— Je ne sais pas ce qui se passe, mais je vais me rhabiller, déclara-t-elle.

OceanofPDF.com

— Il y a du nouveau, annonça Tony dès que Garrett et Rachel franchirent le seuil de son bureau.

Il les considéra un instant, sans doute étonné de les voir arriver ensemble. Clive, qui était déjà là, leur sourit.

Rachel prit place sur un siège et Garrett s'installa un peu plus loin. Elle sentit un pincement au cœur : elle aurait préféré qu'il s'assoie juste à côté d'elle.

— Merci d'être venus si vite, commença Tony. Je sais que nous sommes en dehors des heures de travail et je ne voudrais pas...

— Venez-en au fait ! le coupa Garrett.

Rachel retint un sourire. Il avait peut-être appris à manager un groupe, mais il ne serait jamais un grand diplomate.

Au fond, elle aimait ce côté tranchant qu'il avait. Tout comme cette force qui lui permettait de suivre sa trajectoire en toute liberté.

— Je vais laisser Clive vous l'annoncer, déclara alors Tony.

Rachel sentit son cœur fléchir. Était-il possible que Clive ait déjà secrètement présenté son projet et qu'il ait tellement impressionné leur client que...

— Je démissionne, annonça l'intéressé d'un ton tranquille.

— Quoi ? s'écria Rachel.

— Pourquoi ? demanda Garrett une seconde plus tard.

— Je vais fonder ma propre agence à Harrisburg, expliqua Clive.

— La Pennsylvanie n'est pas précisément le centre mondial de la publicité, observa Garrett.

— Je sais, mais c'est là qu'habitent mes beaux-parents et, comme ma femme et moi voulons au moins quatre enfants, nous aurons besoin de

soutien familial. En outre, il nous faut une grande maison avec un jardin digne de ce nom pour qu'ils puissent jouer tranquillement.

Elle vit Garrett tressaillir.

— Par conséquent, j'ai donné ma démission, conclut Clive.

Et voilà, c'était aussi simple que cela ! Comme elle l'enviait ! Non pour les quatre enfants, mais parce qu'il pouvait choisir une toute nouvelle vie et que cela semblait le remplir de joie et d'excitation.

— Ma nouvelle agence ne fera pas de concurrence à KBC, aussi Tony m'a-t-il proposé de rester jusqu'à la fin du mois pour passer le relais tranquillement.

— Félicitations ! s'exclama Garrett en se levant pour lui serrer la main.

Rachel l'imita.

— Je te souhaite une brillante réussite, et tout le bonheur possible, renchérit-elle.

Ainsi, toutes les cachotteries de Clive s'éclaircissaient tout à coup !

— Nous devons à présent évoquer les conséquences de cette décision pour la présentation de demain, reprit Tony.

— Pour ma part, je ne présenterai pas mon projet, renchérit Clive, avant d'ajouter dans un sourire : Tony m'a avoué que les vôtres étaient bien meilleurs que le mien.

— Ce qui veut dire que ce sera un duel entre Rachel et moi, enchaîna Garrett. Un combat à mort dans l'arène.

— Allons ! fit Tony. Vous ne croyez pas que vous exagérez un peu, là ?

Cependant, Rachel remarqua qu'il semblait ravi de cette référence aux combats de gladiateurs.

Elle croisa le regard de Garrett. Celui-ci ne laissait rien transparaître. Il avait repris de la distance, mais sans doute était-ce nécessaire pour l'épreuve du lendemain.

En se retirant de l'équation, Clive avait changé toute la dynamique ! Garrett et elle avaient souvent parlé de ce dernier, spéculé sur son projet — ils avaient même fouillé son bureau ensemble ! La présence d'un tiers dans la compétition leur avait fourni une distraction dans laquelle s'était dissolue l'hostilité qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Maintenant, ils n'étaient plus que deux en course.

Maintenant, le seul rival de Rachel était l'homme avec qui elle venait d'accepter de nouer une relation à durée indéterminée.

* * *

Garrett fixait le plafond de sa chambre baignée par la lumière de la lune.

Il se sentait dans la peau d'un homme qui avait échappé à la peine de mort grâce à un témoin de dernière minute. Pourtant, il n'en éprouvait aucune joie.

Quoi qu'il arrive, cela finirait mal. Le seul aspect positif, c'était qu'il s'en rendait compte maintenant et pouvait prendre les devants.

Il devrait rompre avec Rachel, même s'ils n'avaient quasiment pas commencé, le désistement de Clive ayant complètement changé la donne.

Lorsqu'ils étaient trois en lice, ils étaient deux à risquer le licenciement, ce n'était pas personnel. A présent, ce serait soit lui, soit elle. Et, dans quelques heures, chacun d'eux consacrerait toute son énergie à l'emporter sur l'autre. Cette présentation ouvrirait la porte à toutes les trahisons. Comment pourraient-ils s'en remettre ?

Ce serait impossible. Certains obstacles demeurent insurmontables.

Dans quelques heures, il faudrait se rendre à l'évidence : il aimait beaucoup Rachel, il la désirait, mais l'envie qu'il avait de devenir associé chez KBC était plus forte. Si cette femme avait vraiment compté pour lui, il aurait envisagé de la laisser gagner, pensa-t-il. Or, cela ne lui avait pas traversé l'esprit un seul instant.

Il expliquerait donc à Rachel qu'il retirait ce qu'il lui avait dit au sujet de leur relation. Il l'en informerait après la présentation, pour ne pas la perturber. Elle serait bien sûr bouleversée, mais elle s'en remettrait. Elle n'aimait pas les changements, à cause de son enfance, mais elle avait du ressort.

Et puis, elle possédait le goût de l'aventure, même si elle l'ignorait. Il avait pu constater cela chez elle au cours de leurs nombreuses discussions : elle était imprévisible.

Un nouveau poste, c'était sans doute l'aventure dont elle avait besoin. Il fallait juste qu'elle surmonte ses peurs. Si elle avait eu un diplôme en poche, elle aurait été plus confiante et aurait eu le cran de réclamer une augmentation de salaire.

Et puis, il l'avait recommandée à Campese et ce dernier l'avait contactée. Même si elle n'était pas très forte dans l'art de la dissimulation, il ne se faisait pas de souci pour son avenir : elle s'en sortirait.

Il repensa alors à son projet. Son équipe avait réalisé un formidable travail. Dommage qu'il n'en conçoive pas autant de satisfaction que pour la Lexus.

Si Rachel l'emportait demain, il lui en voudrait terriblement, de sorte qu'une liaison ne serait de toute façon pas envisageable. Il ne savait pas pardonner, comme le prouvaient ses relations avec sa propre famille, et notamment son père.

Il songea aux parents de Rachel. Avaient-ils pris leur décision ? Il avait l'intuition que oui, et nul doute que la jeune femme en serait perturbée. Il se demanda si, dans une famille aussi unie, cela aurait eu un effet positif sur les autres qu'elle poursuive des études universitaires. C'était cette perspective-là qu'elle aurait dû aborder dans son exposé, en se concentrant sur les familles à revenus modestes. Mais, d'instinct, il savait qu'elle n'en avait rien fait, le sujet étant bien trop personnel.

C'était regrettable, car l'angle était intéressant, et il déplorait de ne pas y avoir pensé plus tôt...

Mais il avait encore douze heures devant lui !

Il n'était pas trop tard pour revoir sa présentation.

Il se passa la main dans les cheveux. Allait-il remettre en cause l'idée sur laquelle il avait travaillé pendant des semaines avec son équipe, au profit de celle-ci ?

Son intuition lui soufflait que oui !

Il n'allait pas tout remanier, bien sûr. Il se contenterait de réorienter l'approche, en s'appuyant sur un exemple vivant : Rachel et sa famille.

Sans doute n'apprécierait-elle pas du tout d'être utilisée comme un cas d'étude pour une présentation. Eh bien, il ne citerait pas son nom. Elle serait la seule à comprendre, mais il ne doutait pas qu'elle le prendrait malgré tout comme une trahison. Elle était tellement à cheval sur la loyauté ! S'il céda à la tentation, il pouvait dire adieu pour toujours à une liaison avec elle.

Mais tout n'était-il pas autorisé sur ce projet, véritable permis de trahir ? Passé les bornes, il n'y avait plus de limites.

Il ralluma sa lampe de chevet et se mit en quête d'un stylo et d'une feuille de papier.

Debout depuis 4 h 30 du matin, Rachel révisait la présentation qu'elle connaissait déjà par cœur. Aucune erreur ne serait autorisée ce jour-là, et elle n'en commettrait pas. Elle était confiante.

C'était le meilleur projet de sa vie. Elle avait puisé dans ses ultimes ressources en matière de créativité, en grande partie grâce à Garrett, qui l'avait tour à tour embarrassée, provoquée et inspirée, faisant monter les enchères.

A 7 heures, une limousine avec chauffeur s'arrêta devant son immeuble. Tony était à l'intérieur. Garrett, quant à lui, avait préféré se rendre chez Brightwater par ses propres moyens. La jeune femme avait la gorge sèche à la pensée qu'ils allaient devoir s'affronter.

Si elle devait certes lui être reconnaissante de lui avoir servi de gourou pour développer sa créativité, cela ne changeait rien à l'affaire : elle devait impérativement le surpasser.

Et puis, il y avait eu cette complication de dernière minute, juste avant que Clive n'annonce son retrait de la course : *elle avait accepté une liaison sans conditions avec lui*.

— Je passe la première ? demanda-t-elle à Tony, qui regardait les nouvelles du matin sur le petit poste de télévision.

— Nous déciderons à pile ou face une fois là-bas, répondit-il.

— Entendu.

Résignée, elle surmonta sa folle envie de sortir ses notes pour continuer à les revoir. Il importait de dissimuler sa nervosité.

Quand ils arrivèrent chez Brightwater, Garrett était déjà sur place. Tony se dirigea directement vers la réceptionniste pour signaler leur arrivée. Rachel rejoignit Garrett.

— Bonjour, lui lança-t-elle.

Percevant alors distinctement cette eau de toilette dont il niait toujours l'existence, elle ne put réprimer un petit sourire. Garrett avait l'air épuisé. On eût dit qu'il n'avait pas dormi. En le voyant, la jeune femme sut tout de suite qu'il était revenu sur sa décision au sujet de leur liaison.

— Bonjour, Rachel, répondit-il.

— Dis-moi, aurions-nous trébuché dès le premier obstacle ? questionna-t-elle sans préambule.

Le regard noir la transperça.

— Tu n'as rien fait, toi. C'est moi qui ai trébuché.

Elle s'y attendait. Garrett était un personnage complexe et un homme blessé. Elle avait su dès le départ que ce ne serait pas facile. Pourtant, elle baissa la tête, les yeux brouillés de larmes.

— Je suis désolé, ma petite Rachel, murmura-t-il.

Elle se rendit compte qu'elle s'était habituée à ce qu'il l'appelle ainsi et qu'elle aimait bien ça. Déjà, Tony s'approchait.

— Mark nous demande de monter, annonça-t-il.

Ils gagnèrent le 1^{er} étage, où les attendaient Mark et d'autres membres de Brightwater, déjà installés dans la salle de conférences. On fit les présentations et l'on se serra la main.

Tony commença par expliquer l'absence de Clive, puis alla droit au but.

— Pour qu'il y ait une compétition équitable, nous allons décider à pile ou face qui sera le premier à présenter son projet.

Il accompagna ces paroles d'un geste théâtral et sortit une pièce de sa poche.

— Celui qui perd commence. Pile ou face ? demanda-t-il à Rachel.

Elle sourit.

— Je laisse Garrett choisir, dit-elle.

— Face, déclara aussitôt ce dernier en gardant le plus grand sérieux.

Tony lança la pièce, la rattrapa, puis la retourna sur le dos de sa main.

— Face, annonça-t-il. Rachel, c'est à vous.

Elle songea qu'après tout, c'était mieux ainsi. Si elle avait dû attendre que Garrett termine son exposé, elle n'aurait cessé de ressasser le sien et, une fois son tour venu, elle n'aurait plus eu aucune assurance et le client n'aurait pas cru en elle.

— A vous de voir si vous souhaitez assister à l'exposé de votre concurrent, déclara alors Tony.

Rachel jeta un coup d'œil à Garrett.

— Cela m'est égal, répondit ce dernier. Je te laisse décider, Rachel.

Elle avait désespérément envie d'entendre la présentation de Garrett, mais redoutait de faire la sienne face à lui. Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle. Moi, je ne préfère pas.

Elle eut la sensation qu'il en éprouva un vague soulagement. Il quitta la pièce et elle ouvrit son attaché-case pour en sortir ses story-boards. Quand il s'agissait de faire des exposés, elle préférait toujours le papier à l'ordinateur, contrairement à nombre de ses collègues.

— Mark, Bill, Kenton et Margaret, commença-t-elle, notant au passage le sourire de ses clients, impressionnés qu'elle ait retenu leurs prénoms. Je suis ravie de vous présenter les idées que votre projet a inspirées à mon équipe et à moi-même. Nous pensons que le groupe Brightwater peut dominer le secteur des universités privées pour les revenus modestes...

Son introduction répertoriait les raisons pour lesquelles Brightwater en avait le potentiel, et les obstacles qui pourraient peut-être l'en empêcher. Les acquiescements de ses interlocuteurs lui indiquèrent qu'ils partageaient son avis. Dans cette partie, elle était tout à fait à l'aise.

— Et, maintenant, je vais vous présenter la campagne qui vous permettra d'atteindre vos objectifs.

C'était la partie où elle ne se sentait pas aussi brillante que Garrett.

Cette fois-ci, cependant, elle se surpassa, et les murmures de satisfaction de deux des clients lui indiquèrent qu'ils approuvaient son travail.

Quand elle présenta le projet en lui-même, elle avait recouvré toute sa confiance. Il ne faisait aucun doute que l'auditoire approuvait. Seul Bill Caspar, le directeur, demeurait de marbre, triturant un stylo entre ses doigts.

Quand la jeune femme se rassit, les applaudissements crépitèrent. Cela n'arrivait pas tous les jours ; du moins, elle-même n'en avait pas l'habitude.

— C'était excellent, Rachel, commenta Mark Van de Kamp.

Tony confirma en hochant la tête.

Elle serra la main de tous. Il était l'heure à présent de laisser la place à son rival. Tony la raccompagna jusqu'à la porte.

Garrett se leva aussitôt.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— Elle a été excellente, répondit Tony. Il va falloir que tu sois très bon pour la battre.

A ces mots, l'inquiétude de Rachel retomba quelque peu.

— Bien joué ! la félicita Garrett avec un large sourire.

Et elle eut la curieuse sensation qu'il n'y avait rien d'ironique dans ce compliment. Se pourrait-il que Garrett fût réellement fier d'elle ?

— Allons-y, Garrett ! dit Tony.

— Bonne chance, lança-t-elle.

Garrett avait dû trouver une approche très différente de la sienne et son projet serait sans nul doute époustouflant. Mais le serait-il plus que le sien ?

Elle se mit à repenser aux dernières semaines et au temps qu'elle avait passé avec Garrett. Elle avait adoré chaque minute en sa compagnie, même les fois où elle était si furieuse contre lui qu'elle aurait pu le gifler.

Elle avait bien plus ri en quelques semaines qu'en une année complète. Chaque matin, elle s'était réveillée avec un sentiment d'excitation chevillé au corps, se demandant ce que la journée allait lui réserver. Les baisers que lui avait donnés Garrett l'avaient fait monter au septième ciel. Et quand les choses étaient allées de travers — c'est-à-dire pour les CLIO et avec LeeAnne — Garrett Calder, l'homme le moins fiable du monde, avait été là pour elle et lui avait rendu les choses moins pénibles.

Alors, à son corps défendant, elle se rendit compte... qu'elle aimait cet homme. Qu'elle l'aimait profondément.

Elle en resta bouche bée. Comment avait-elle pu tomber amoureuse de lui ? Aisément, semblait-il, et voilà que lui, de son côté, reculait au premier obstacle.

— Je m'y attendais, déclara-t-elle à voix haute.

Ces mots résonnèrent dans le couloir vide. Elle savait qu'il n'était pas doué pour les relations humaines et que la vie l'avait meurtri, qu'il préférerait renoncer plutôt que de souffrir. Mais elle le pensait aussi capable d'une grande loyauté... et de passion. Il fallait simplement qu'il se fasse confiance et qu'il comprenne qu'elle le lui rendrait.

Elle allait se battre pour lui. Elle ne le supplierait pas, ne chercherait pas à le manipuler ni à s'accrocher à lui. Elle ferait tout simplement l'impossible pour montrer à Garrett qu'elle n'était pas prête à mettre une croix sur cet amour naissant. Et, quand il aurait saisi cela, il lui ferait peut-être suffisamment confiance pour l'aimer.

La tâche ne serait pas aisée, mais cela valait la peine d'essayer.

* * *

Il lui sembla que la présentation de Garrett durait des heures. Elle poussa un soupir de soulagement quand elle entendit enfin les applaudissements de l'auditoire. Pourtant, à en croire sa montre, l'exposé n'avait pas excédé trente-trois minutes. Il fallut encore cinq minutes avant que la porte ne s'ouvre et que Tony et Garrett n'émergent de la salle de conférences.

Elle tressaillit. Les deux hommes semblaient ravis.

— Comment ça s'est passé ? interrogea-t-elle.

— Bien, je crois, répondit l'intéressé.

Etait-ce un effet de son imagination, ou Garrett évitait-il son regard ?

— Mieux que bien, renchérit Tony sans le sourire qu'elle aurait attendu de sa part.

— Il y a un problème ?

Tony jeta un coup d'œil à Garrett.

— En fait, j'ai modifié mon projet au dernier moment, expliqua ce dernier.

Elle se crispa soudain. La tension ambiante semblait s'être communiquée à elle.

— Que veux-tu dire, au juste ?

— Que j'ai eu une meilleure idée cette nuit, répondit-il d'un ton vaguement impatient. J'ai travaillé dessus toute la nuit pour la présenter ce matin.

Et, de toute évidence, sans en informer Tony, à qui tous trois avaient montré leur projet « officiellement » définitif et qui les avait approuvés !

Quelle idée de génie avait-il donc pu avoir, pour sacrifier de longues semaines de travail en équipe ?

— Quand connaissons-nous la décision du client ? questionna Rachel en s'efforçant de paraître imperturbable.

— Mark a dit qu'il donnerait sa réponse demain au plus tard, et peut-être même dès cet après-midi.

De sorte que, très bientôt, Garrett ou elle-même se retrouverait sans emploi.

Le téléphone de ce dernier sonna à cet instant.

— Désolé, je dois prendre cet appel, dit-il sans même regarder le numéro qui s'affichait.

Il s'éloigna de quelques pas.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il à son correspondant d'un ton impatient.

Charmant, comme d'habitude ! pensa Rachel, avant de l'entendre pousser un juron et ajouter :

— J'arrive !

Il raccrocha et se tourna vers eux.

— Il faut que je m'en aille, annonça-t-il.

— C'est Stephanie ? s'enquit-elle, alarmée.

Mais il se dirigeait déjà à grands pas vers la sortie, préférant l'escalier à l'ascenseur. En l'entendant descendre les marches quatre à quatre, Rachel se dit que, lorsque Tony et elle atteindraient le parking, la BMW ne serait déjà plus qu'un point lointain. Or, c'était lui qui était censé les ramener, la limousine étant repartie.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? interrogea Tony, surpris.

Rachel secoua la tête sans rien dire. Ils rentrèrent donc en train tous les deux et Rachel en profita pour chercher à obtenir des commentaires sur les présentations.

— Est-ce que Garrett a été brillant ? demanda-t-elle.

Il hocha gravement la tête. Elle s'efforça de sourire.

— Parfait ! Un autre CLIO en vue, alors ?

— Peut-être, répondit Tony en sortant son portable pour parcourir distraitemment ses messages. Rachel, est-ce que Garrett vous a parlé du projet qu'il vient de présenter ?

— Il ne m'en a pas dit un mot. Pourquoi ?

Tony grimaça.

— Parfois, cet homme crée un trouble qui n'en vaut peut-être pas la peine.

Elle le regarda sans comprendre, mais se contenta de répondre :

— C'est le prix du talent. Je sais que Garrett n'est pas quelqu'un de simple, mais pour ce qui est de la créativité, il dépasse tout le monde d'une bonne longueur.

— C'est vrai.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Tony, reprit-elle, maintenant que Clive est parti, j'aimerais que KBC revienne sur ses projets de licenciements. Garrett et moi, nous avons tous les deux apporté une contribution significative à l'agence. Vous envoyez un

très mauvais message au reste du personnel en montrant que vous n'en tenez pas compte.

Tony hocha la tête.

— Je partage cet avis, mais les finances étant ce qu'elles sont... Bon, je demanderai à mes associés de se pencher de nouveau sur les chiffres, d'accord ?

— Super ! Merci, Tony.

* * *

Garrett monta en trombe les marches qui menaient chez lui. Il avait à peine introduit la clé dans la serrure que Stephanie lui ouvrit.

— Oh ! Garrett ! s'exclama-t-elle en le prenant dans ses bras.

Instinctivement, il s'écarta d'elle.

— Des nouvelles ? demanda-t-il.

— Pas encore, répondit son père du salon.

Dwight avait pris dix ans, pensa-t-il en découvrant le visage gris d'inquiétude. Les épaules, d'ordinaire si droites, s'étaient affaissées.

— J'ai appelé tout le monde au Pentagone, ajouta-t-il.

Garrett alla lui tendre la main, un salut sans doute un peu distant, mais un progrès immense comparé à ce dont il avait été capable pendant toutes ces années. Son père retint sa main quelques secondes.

— Explique-moi ce qui s'est passé, demanda Garrett.

Stephanie se laissa tomber sur le canapé et Dwight l'y rejoignit. Garrett s'installa dans un fauteuil.

— Ton frère effectuait un vol de routine avec deux autres hélicoptères à 8 heures, heure locale, commença Dwight. Sur le chemin du retour, Lucas et son copilote ont repéré un avion qui les suivait, et ils ont essayé d'entrer en contact avec lui. L'autre appareil a alors ouvert le feu. L'hélicoptère de Lucas a été touché et il est tombé. Il n'a pas plongé dans l'eau, il était encore au-dessus du sol.

Garrett éprouva une sorte de soulagement à l'idée que son frère n'avait pas été englouti par les vagues du golfe Persique.

— Selon toute vraisemblance, poursuivit son père d'un ton déterminé, Lucas et son copilote ont sauté en parachute et ils attendent des secours quelque part. Pour l'instant, nous n'avons aucune raison de penser le contraire. Une équipe partira à leur recherche à la nuit tombée.

— Ils doivent avoir des appareils de signalement, comme des balises, ou des radios.

Son père pinça la bouche.

— Pour le moment, ils n'ont donné aucun signe de vie, intervint Stephanie.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? s'enquit Garrett.

— Attendre, soupira Dwight. Encore heureux que j'aie des relations dans l'armée pour obtenir des renseignements... Je me suis déjà retrouvé moi-même dans ce genre de situation, je suis sûr qu'ils sont vivants.

Stephanie se leva.

— Je vais faire du café, annonça-t-elle en se frottant le dos.

— Merci, ma chérie, répondit Dwight.

Elle gagna la cuisine et Garrett alla à la fenêtre. En bas, un taxi s'efforçait de doubler un camion poubelle peu décidé à le laisser passer. Tout ce qui se passait à l'extérieur, comme tout ce qu'il avait fait ce jour-là, lui semblait insignifiant comparé à la perspective de perdre son frère...

Lucas, toutefois, était en mission, il avait réalisé quelque chose d'important, qui en valait la peine. Garrett aurait aimé, pour sa part, faire un autre choix. Être un homme meilleur. Avoir une nouvelle chance avec Rachel.

— Ta mère n'aurait pas aimé que tu fasses la même chose que Lucas, déclara soudain Dwight.

Garrett leva les yeux vers lui.

— Vous étiez très différents, Lucas et toi, ajouta son père.

— J'avais d'autres priorités, c'est vrai.

Il n'avait guère envie d'épiloguer sur ce sujet. C'était le genre de conversation que l'on avait quand quelqu'un était mort et il n'avait nulle intention d'accepter cette idée.

Son père haussa les sourcils, et ce fut tout.

Il revint toutefois à la charge un instant plus tard.

— C'est la première fois que je suis heureux que tu ne te sois pas engagé dans l'armée.

Garrett appuya la tête contre le canapé.

— Ce matin, j'ai fait une présentation qui va peut-être me valoir le titre d'associé, annonça-t-il.

Son père mit quelques secondes à réagir.

— Ça s'est bien passé, alors ? s'enquit-il.

Garrett hésita. Il n'était pas habitué à discuter ainsi avec Dwight. Et le moment n'était pas vraiment propice aux confidences !

— Eh bien... Je pense que j'ai convaincu mon client.

Son père hocha la tête, mais Garrett eut l'impression qu'il ne l'écoutait pas, ce en quoi il ne pouvait le blâmer.

Comme Stephanie posait le plateau à café sur la table basse, on sonna avec détermination à la porte. Tous sursautèrent, les tasses s'entrechoquèrent et du café se renversa sur les soucoupes.

— Ce ne peut pas être... Ils ne savent pas que je suis là, fit Dwight d'un ton angoissé.

Garrett se précipita à la porte.

Sa deuxième chance se tenait sur le seuil.

OceanofPDF.com

Rachel n'attendit pas que Garrett l'invite à entrer.

— Pourquoi est-ce que Tony m'a demandé si j'avais une petite idée de ce que tu avais présenté ? s'écria-t-elle. Pourquoi est-ce qu'il semblait penser que je serais en colère si je savais de quoi il s'agissait ? Est-ce que tu as volé...

Elle s'arrêta net en s'apercevant qu'ils n'étaient pas seuls.

Le père de Garrett et Stephanie, figés comme des statues, la considéraient en silence.

— Bonjour, leur lança-t-elle, avant d'adresser un regard interrogateur à Garrett.

— Mon frère Lucas est porté disparu, expliqua celui-ci. Son hélicoptère a été abattu.

— Oh ! ce n'est pas vrai ! Oh ! je suis désolée, Garrett, s'exclama-t-elle en le prenant dans ses bras.

Peu importait ce qu'il pensait ! En ce moment précis, il avait besoin d'elle. D'ailleurs, loin de la repousser, il la serra au contraire contre lui.

Dwight s'éclaircit la voix.

— Nous avons bon espoir. Nous avons des raisons de penser que Lucas est toujours vivant.

A cet instant, Garrett se détacha d'elle.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre patiemment, ajouta son père.

Une attente sans doute synonyme de torture, pensa-t-elle.

Elle croisa le regard de Stephanie et y lut une nette angoisse. Il était clair que celle-ci adorait Lucas.

Elle eut soudain le sentiment d'être d'une intruse dans cette famille.

— Je m’excuse de débarquer comme ça à l’improviste, déclara-t-elle en remontant la bride de son sac sur son épaule. Je vais vous laisser en famille.

— C’est sans doute mieux, acquiesça Dwight.

— Non, Rachel, reste, je t’en prie ! s’écria alors Garrett.

Surprise, elle l’observa. Il avait l’air sincère, et elle eut la nette impression que, s’il l’invitait à rester, ce n’était pas dans le seul but de contredire son père. Elle posa son sac.

— Je vais vous préparer quelque chose à manger, décida-t-elle.

Trois voix s’élevèrent pour protester.

— Cela va être une longue journée, expliqua Rachel. Et toi, Stephanie, tu as vraiment besoin de manger.

Elle n’était pas une excellente cuisinière, mais elle savait faire les *frittata*, et elle pouvait couper du pain. C’était le genre de repas qu’elle se préparait quand elle rentrait tard.

Une demi-heure plus tard, comme elle s’y attendait, chacun mangea avec empressement. La conversation ne fut guère animée. Stephanie ne cessait de regarder son portable, vérifiant qu’il marchait bien et qu’elle n’avait manqué aucun appel ou SMS. Dwight lui jetait chaque fois un regard envieux, comme s’il mourait d’envie de faire la même chose, mais s’y refusait pour ne pas montrer sa faiblesse.

Après avoir repoussé son assiette, il prit la main de sa femme et se mit à lui caresser le pouce. Le silence paraissait de plus en plus lourd.

— Il n’y a personne que tu puisses appeler ? demanda Garrett à son père.

— On me préviendra dès qu’il y aura du nouveau.

— Si tu veux nous prouver ton stoïcisme, papa, ce n’est vraiment pas le moment, fit Garrett d’un ton brusque.

— Il faut être stoïque en toute situation, répliqua Dwight.

— Evidemment ! marmonna son fils. On dirait que le ciel t’empêche de ressentir quoi que...

— Dis-moi, Garrett, coupa Rachel, si ton frère était un fruit, lequel serait-il ?

Stephanie poussa un cri de surprise.

— Mon fils n’est pas un fruit, s’exclama Dwight, mécontent.

Garrett se mit à rire et, soutenant le regard de Rachel, il répondit :

— Lucas serait une pomme. Lisse à l’extérieur, le genre de fruit que l’on voit tous les jours, mais dont on ignore le goût jusqu’à ce qu’on croque

dedans.

— C'est tout lui ! approuva Stephanie avec un petit sourire.

— Mais qu'est-ce que vous...

Dwight s'interrompit. Sa femme venait de lui serrer la main et, curieusement, ce simple geste le réduisit au silence.

— Je sais quel fruit tu serais, toi, lança tout à coup Rachel à Garrett. Tu veux que je te le dise ?

Dwight soupira.

— Je t'écoute, fit Garrett les yeux rivés à elle.

— Tu serais un durian. C'est un fruit d'Asie qui a l'air très intéressant, mais qui sent extrêmement mauvais.

Garrett esquissa une petite moue amusée.

— Je croyais que tu disais que je sentais le citron et la fougère ?

Elle lui sourit et il eut envie de l'embrasser. Mais n'était-il pas trop tard ? Saurait-elle lui pardonner ? Ce n'était pas à exclure, étant donné sa volonté de persévérer à tout prix. Il se réjouissait tellement qu'elle ne soit pas comme lui. Lui qui abandonnait trop vite la partie et gardait de la rancune.

— Ce n'était pas rendre justice aux citrons et aux fougères, fit-elle, mi-figue, mi-raisin.

— Je comprends, approuva-t-il, heureux au-delà de toute mesure qu'elle soit près de lui en cet instant si difficile.

Il regrettait de ne pas avoir parlé plus longuement avec Lucas au téléphone l'autre jour. De ne pas lui avoir dit qu'il l'aimait, ou quelque chose de ce genre. Il réprima un sourire en imaginant la réaction stupéfaite et embarrassée, voire indignée, de Lucas... Ils étaient bien tous les deux les fils de Dwight !

Peut-être avait-il été trop dur en reprochant à son frère son attachement à Stephanie. Il n'avait que douze ans, à l'époque ! Il se rappela ce que Lucas lui avait dit au sujet du conseil de leur mère. Lui, il avait honoré la mémoire de celle-ci, au moins !

Contrairement à lui-même...

Il se figea. Rachel avait raison.

S'il s'était battu pour le titre d'associé, c'était pour sa mère. Il voulait montrer qu'il était le meilleur : n'était-ce pas le rêve de Michelle pour ses deux fils ? Pas étonnant qu'il ait ressenti une telle pression pendant son exposé.

Il devait des excuses à Rachel...

Il lui avouerait qu'il avait été dans le déni, et il espérait qu'elle comprendrait ce qui l'avait poussé à présenter sa nouvelle idée, à tout changer à la dernière minute.

Et que, de surcroît, elle lui pardonnerait.

Une sonnerie de portable retentit dans le silence. C'était celui de Dwight qui, dans sa hâte à répondre, fit tomber l'appareil. C'était la première fois que Garrett voyait son père dans un tel état.

— Calder, déclara le militaire d'une voix forte dans le téléphone.

Il écouta d'un air impassible. Comment pouvait-il se contrôler à ce point ? Était-il réellement insensible ?

— Merci pour ces nouvelles, dit-il enfin.

Puis il raccrocha.

— Alors ? s'enquit Garrett.

Stephanie étreignit la main de Dwight.

— On sait où est Lucas et il semble qu'il soit encore en vie, répondit-il d'un ton mesuré, comme s'il annonçait les prévisions météorologiques. Une équipe de recherche va être envoyée à 1 heure du matin, heure locale, soit 16 heures chez nous.

Stephanie éclata en larmes, incapable de maîtriser ses émotions. Comme Garrett aurait aimé pouvoir en faire autant !

— Est-ce que Lucas est blessé ? s'enquit-il.

— Ils n'ont aucune information là-dessus.

Son père lui avait répondu avec un automatisme tout militaire et il eut envie de le frapper, ce dont il s'abstint, bien sûr.

Stephanie passa la main autour du cou de son mari, et il vit ce dernier la serrer très fort contre lui. Peut-être n'était-il pas aussi calme qu'il le paraissait.

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à attendre encore ! soupira-t-il.

Son père hocha la tête.

— Tu vas rester ? demanda Garrett à Rachel.

Elle lui sourit et il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Bien sûr.

Il lui déposa un baiser sur le front.

— Si on allait faire quelques courses ? suggéra-t-elle. Tes placards sont désespérément vides.

* * *

Faire les courses avec Rachel se révéla fort instructif. Il n'avait jamais vu une personne aussi scrupuleuse sur ce qu'elle mettait dans son panier. Sa stratégie à lui, c'était d'entasser dans le Caddie tout ce qui semblait ou sentait bon. Rachel, elle, lisait chaque étiquette comme s'il pouvait y avoir du cyanure dans la liste des ingrédients.

— Nous n'avons pas toute la journée devant nous, bougonna-t-il.

Elle venait de reposer un paquet de cacahouètes tout à fait normal en faveur d'un autre qui semblait équivalent.

Elle lui adressa alors un sourire si espiègle qu'il eut envie de l'embrasser... Cédant à son impulsion, il lui donna un baiser au beau milieu de l'allée du supermarché. Elle devait tout de même avoir compris qu'il n'avait plus l'intention de revenir sur sa proposition concernant leur liaison.

— Garrett, as-tu eu des nouvelles de Tony, ou de Brightwater ?

Ce n'était pas vraiment le sujet qu'il avait envie d'aborder en cet instant.

— Je ne sais pas, je n'ai pas vérifié mon téléphone. Et toi ?

Elle secoua la tête.

— Ils n'ont sans doute pas encore fait leur choix. Ce sera pour plus tard.

— Mouais...

Il avait bien le temps de lui révéler la substance de son projet. Il fronça les sourcils en la voyant examiner des bananes.

— Je me fiche qu'elles aient une dose létale de pesticide, mets-les dans le Caddie ! ordonna-t-il.

* * *

De retour à l'appartement, Rachel prépara le dîner, sous la direction de Stephanie. Elle se demandait ce que Garrett avait bien pu mettre de si extraordinaire dans son exposé, tout en ayant mauvaise conscience de songer à cela en un tel moment, alors qu'il se faisait tant de souci pour son frère.

Dwight alluma la télévision pour voir si l'on parlait de l'accident d'hélicoptère ou de la mission de sauvetage sur CNN.

— Il n'y aura rien, prédit-il. Il faut que l'affaire reste discrète pour que les Iraniens ne sachent pas qu'une troupe arrive.

Assis à son côté, Garrett avait comme lui les yeux rivés à l'écran.

— En quinze ans, c'est la première fois que je les vois si proches l'un de l'autre, murmura Stephanie à Rachel tout en la regardant faire rissoler des oignons et de l'ail.

— J'ai l'impression que, Dwight et toi, vous vous êtes réconciliés.

Stephanie lui sourit.

— Il m'a invitée à dîner il y a deux jours. Nous avons passé une charmante soirée.

— J'espère que les choses vont s'arranger pour vous, dit Rachel.

— Dwight doit paraître un peu rigide aux gens qui ne le connaissent pas, expliqua Stephanie en jetant des morceaux de poulet dans la poêle. C'est son armure. Mais, moi, je le connais, et je sais les efforts qu'il fournit en ce moment pour rester égal à lui-même... Si Lucas ne revient pas vivant, il sera dévasté.

— Je m'en doute. Et toi aussi.

— C'est vrai... Mais nous nous soutiendrons l'un l'autre. Tu peux me passer la sauce de soja ?

Elle s'exécuta et Stephanie versa la sauce dans la poêle tout en poursuivant :

— Garrett et Lucas n'ont pas l'air très proches l'un de l'autre, mais en fait ils s'aiment vraiment beaucoup.

Rachel pria pour que Garrett ne perde pas un deuxième être cher, car il serait encore moins enclin à accorder son amour à ceux qui étaient en vie.

— Tu es bonne pour Garrett, dit Stephanie. J'ai l'impression que tu lui as redonné confiance.

Rachel se sentit rougir et se concentra sur les haricots qu'elle était en train d'ébouter.

— Garrett avait déjà confiance en lui, marmonna-t-elle. Il n'a pas besoin de moi.

— Tu lui apprends à s'ouvrir aux autres, à donner quelque chose de lui-même, insista Stephanie. Avec toi, il baisse la garde. Il faut dire qu'il a été si meurtri... La mort de sa mère, la froideur de son père, et moi, qui voulais absolument remplacer ce qu'il avait perdu...

— Il ne faut pas que tu t'en veuilles. Garrett ne t'en tient pas rancune.

Stephanie, les yeux humides, lui adressa un sourire.

— J'ai l'impression qu'avec toi, il peut de nouveau croire que ça peut durer.

« Ça »... Elle n'avait pas utilisé le mot « amour », mais c'était ce qu'elle avait en tête. Garrett pouvait-il aimer, et, surtout, reconnaîtrait-il ce sentiment s'il lui tombait dessus ? Rachel n'en était pas sûre.

OceanofPDF.com

25

Ils dînèrent dans le plus grand silence, préoccupés, sachant la patrouille en chemin. Nul ne savait combien de temps prendrait l'expédition. Selon Dwight, ils n'auraient pas de nouvelles avant le lendemain matin, mais cela n'empêchait pas les uns et les autres de sursauter chaque fois que le téléphone sonnait ou que l'on klaxonnait à l'extérieur.

— Je suis épuisée, je vais me coucher, annonça Stephanie en se levant.

— Bonne nuit, lui dirent tour à tour Garrett et Rachel.

Dwight émit un son indistinct, et il lança à sa femme un regard empreint de désir. Garrett détourna la tête, gêné.

Stephanie tendit la main vers son mari.

— Dwight, tu viens avec moi ?

L'intéressé bondit de sa chaise et Rachel s'efforça de ne pas rire.

— Ça m'a l'air prometteur, murmura-t-elle une fois qu'ils furent sortis.

Elle emporta les assiettes sales dans la cuisine et commença à les mettre dans le lave-vaisselle.

— Sauf si mon père gâche encore tout, soupira Garrett. Je peux t'aider ?

— Essuie le comptoir, si tu veux, acquiesça-t-elle. Ton père n'est pas très doué pour manifester ses sentiments, mais Stephanie le sait, et c'est ce qui compte.

— J'imagine, dit Garrett en fronçant les sourcils. Viens dans le salon avec moi, s'il te plaît.

Elle le suivit et ils prirent tous deux place sur le canapé. Là, Garrett l'enlaça et l'attira contre lui. Puis il s'empara de la télécommande et une musique de jazz retentit dans la pièce.

— Tu as peur t'entendre ton père et Stephanie ? le taquina Rachel.

Il haussa les épaules, mais ne nia pas.

Ils restèrent assis l'un contre l'autre, à écouter la musique, Rachel sentant peu à peu ses paupières s'alourdir. Elle retint un premier bâillement, mais n'eut pas la force de masquer le deuxième. Il n'était que 21 heures, mais elle n'avait quasiment pas dormi la nuit précédente et ses yeux se fermaient malgré elle.

Elle entendit vaguement Garrett prononcer son prénom. Elle aurait voulu répondre, mais tout son corps était alangui.

Elle distingua de nouveau la voix de Garrett, amusée cette fois.

— Tant pis pour mes projets érotiques, disait-il.

Elle sentit qu'il lui donnait un baiser sur le front et pensa que ses projets étaient tout à fait délicieux, bien qu'ils auraient dû discuter avant. Elle se recroquevilla contre lui...

Elle se réveilla quelques heures plus tard — du moins était-ce l'impression qu'elle eut —, dans une pièce entièrement plongée dans le noir. Elle était encore sur le sofa, allongée contre Garrett. Elle voulut se redresser, mais, d'un bras, il l'en empêcha.

Alors elle posa la tête contre son torse pour entendre le battement délicieux de son cœur.

Que c'était apaisant...

— Tu es en train de synchroniser ta respiration avec les battements de mon cœur, lui murmura-t-il à l'oreille. Bonne nuit, ma chérie.

Elle ouvrit grand les yeux à ces mots. « Ma chérie » ? Mais elle comprit, à sa respiration, qu'il venait de s'endormir. Ne dormait-il pas déjà en prononçant ces mots ?

Comme elle avait envie d'être sa « chérie » !

Seulement, seraient-ils capables de surmonter leurs différends pour mener une vie commune ? Cette incertitude l'empêcha de se rendormir. Quand le jour pointa, elle se dégagea de l'étreinte de Garrett. Celui-ci marmonna quelques mots dans son sommeil, mais ne se réveilla pas.

Elle gagna alors la salle de bains. En passant dans la chambre, elle vit l'attaché-case posé sur le lit, là où il avait dû le lancer en rentrant.

Le projet Brightwater était à l'intérieur... Ce projet mystère qu'il avait changé à la dernière minute.

Elle n'avait pas vérifié ses messages, la veille au soir, et elle se demanda si Tony ne les avait pas appelés pour leur désigner le gagnant.

Soudain, elle eut une folle envie de prendre connaissance de la présentation qu'il avait faite. L'un d'eux allait l'emporter et l'autre serait

sans emploi, tout de même ! Et si c'était lui qui gagnait, elle voulait s'assurer que le projet qu'il avait concocté était bel et bien supérieur au sien.

Elle y jeterait un coup d'œil. Cela n'avait plus d'importance, puisque l'audition avait eu lieu. En se dirigeant vers la mallette, elle ressentit un très léger sentiment de culpabilité.

Elle ouvrit l'ordinateur et constata, soulagée, que Garrett n'avait pas de mot de passe. Elle repéra rapidement le dossier Brightwater, et plus précisément celui qu'elle recherchait, le dernier, enregistré la veille.

Elle commença à le faire défiler... Trente secondes plus tard, elle revint en arrière, pour relire plus lentement les premières pages.

La campagne était un miniclip, destiné à être diffusé sur YouTube, mais qui pouvait tout à fait être imprimé pour la presse écrite ou les panneaux publicitaires. Le personnage principal, une jeune femme, menait deux vies parallèles. D'un côté, elle faisait un prêt étudiant et allait à l'université. De l'autre, elle était effrayée à l'idée de s'endetter, ne faisait pas d'études et se retrouvait employée de bureau. Tout était subtil dans l'approche, même si la publicité donnait une légère préférence au personnage qui contractait le prêt.

La jeune fille qui ne faisait pas d'études avait tendance à se plaindre. L'autre avait un adorable petit ami. C'était brillant. *Et cela parlait d'elle !*

Elle referma l'ordinateur.

— Encore en train d'espionner ?

Elle sursauta et se leva pour affronter Garrett, le visage dur.

— Ma petite Rachel, il faut que je t'explique...

— Il n'y a plus de petite Rachel ! Tu t'es servi de moi. Tu as utilisé ma famille, ma vie ! Je me suis confiée à toi parce que je pensais compter pour toi. Ce que je t'ai dit, c'était privé. En tout cas, ce n'était pas du matériel pour une pub !

— Tout, dans la vie, peut servir de matériel, se défendit-il. Et puis, personne ne peut te reconnaître.

— Il n'empêche que tu m'as instrumentalisée !

— J'ai présenté la meilleure publicité que je pouvais, déclara-t-il. C'est de cela qu'il s'agit. Toi aussi, tu aurais pu utiliser ta propre histoire, mais tu n'en as pas eu l'audace.

Le soleil perçait à l'horizon, prêtant à la pièce une lueur orangée.

— Tu savais pourtant que je ne t'aurais pas autorisé à te servir de ma vie privée, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— C'est vrai, reconnut-il en baissant les yeux.

— A ton avis, qu'est-ce que mes parents vont ressentir quand ils vont voir cette pub ?

— Puisque tu me le demandes, sache qu'ils s'en réjouissent.

— Quoi ? Ils sont au courant ? s'écria-t-elle.

— Ton père était de service de nuit hier. Je lui ai téléphoné. Si Brightwater choisit mon projet, ils toucheront une commission. Ils ont accepté de livrer des informations sur lesquelles la campagne peut rebondir.

Une lumière s'alluma alors dans le cerveau de Rachel.

— Alors il faut conditionner le versement de cette commission à l'assurance qu'ils resteront dans le New Jersey ! implora-t-elle.

— Rachel, ton père va acheter le stand de hot dogs avec l'argent.

— Comment ? se récria-t-elle. Tu donnes de l'argent à mes parents pour qu'ils puissent déménager ? Alors que tu sais que je tiens tellement à les avoir près de moi ?

— Il faut respecter leur choix, ma chérie, objecta-t-il avec douceur.

— Tu n'es qu'un mufle ! rétorqua-t-elle en l'attrapant par le col. Et dire que je voulais te dire hier que je ne renonçais pas à toi, qu'entre nous, ça pouvait marcher ! Comme je me suis trompée !

Elle le relâcha et poursuivit :

— J'avais oublié que la loyauté dépendait de la confiance. Tu m'as trahie, Garrett, j'étais prête à me battre jusqu'au bout pour nous, contre le monde entier. Mais ce n'est plus possible.

Ce fut alors qu'il eut une révélation : il venait de comprendre enfin ce qu'elle lui avait offert. Et ce qu'il en avait fait.

— Rachel, je suis désolé, commença-t-il d'une voix rauque. Je n'ai pas réfléchi ou, plutôt, mes pensées étaient complètement détraquées...

— Non, c'est moi qui étais folle. Je croyais que tu voulais devenir quelqu'un d'autre et que je pourrais te faire changer. Je me suis trompée.

— Non, tu avais raison ! Rachel, dis-moi ce que je peux faire. Je veux être l'homme que tu vois en moi. Celui à qui tu peux faire confiance. Donne-moi une autre chance !

Elle secoua la tête.

— Ma chérie...

Il voulut l'attirer à lui, mais elle résista, aussi rigide qu'un bloc de granit, silencieuse, les yeux secs.

— Tu es celle qui n'abandonne jamais, poursuivit-il. Ne nous laisse pas tomber, Rachel !

— Vérifie tes appels, ordonna-t-elle tout à coup.

— Quoi ? Pourquoi ?

— S'il te plaît. Moi, je n'ai pas eu de nouvelles de Tony.

— Plus tard, dit-il.

— Non, maintenant !

Comprenant qu'elle n'en démordrait pas, il sortit son téléphone de l'attaché-case, soudain plein d'appréhension...

— J'ai quatre messages, dont un de Tony.

— Ecoute-le, ordonna-t-elle.

Il obéit.

« Garrett ? C'est Tony. Je viens d'avoir Brightwater... »

Il attendit la fin du message et l'effaça.

— Alors ? demanda Rachel d'une toute petite voix.

— C'est moi qui ai gagné. Je suis vraiment désolé...

— Ce n'est pas la peine... Bon, je vais y aller. Tony veut sûrement me voir.

— Ne sois pas idiote. Il est 5 heures du matin !

Ce fut alors qu'il remarqua une larme sur la joue de la jeune femme.

— Tu pleures ?

— Certainement pas !

Elle lissa ses vêtements froissés en se retournant.

— Allez, au revoir, Garrett.

Sur ces paroles, elle se dirigea vers la porte.

Il fallait qu'il l'arrête ; il ne savait pas comment, mais c'était impératif. C'était la première fois qu'il avait envie de retenir une femme pour qu'elle fasse partie de sa vie.

— Ma mère..., commença-t-il.

Ses mots résonnèrent dans le silence de l'aube.

Rachel se retourna avec lenteur.

Il sentit que les mots étaient comme coincés dans sa gorge. Pourtant, il devait aller jusqu'au bout.

— C'était le jour de mon quinzième anniversaire, poursuivit-il en déglutissant avec difficulté. Elle était au supermarché, à New London. Elle

était allée acheter du lait pour me faire des crêpes et, moi, je l'attendais dans la voiture...

Rachel le regardait, suspendue à ses lèvres.

— Elle a eu une crise cardiaque dans le supermarché. Soudaine et fatale. Un client est venu me prévenir. J'ai foncé dans le magasin. Elle était encore en vie, pour quelques secondes seulement...

Rachel poussa un petit cri d'effroi.

— C'était la mort la plus ordinaire qui soit. Le caissier m'a dit que, juste avant de s'écrouler, elle était en train de lui parler du temps qu'il faisait. Le matin même, j'avais été accepté dans l'équipe de foot de New London. J'attendais le dîner pour lui annoncer la grande nouvelle, elle savait que c'était mon vœu le plus cher, je n'ai pas eu le temps de le lui dire...

Sa voix se brisa. Pourtant, il trouva la force d'ajouter :

— Je me suis agenouillé... J'ai essayé de lui faire de la réanimation cardio-pulmonaire. Nous venions d'avoir des cours de secourisme, à l'école. L'ambulance est arrivée, les secours ont continué, mais ils n'ont pas pu la ranimer...

Il se passa une main dans les cheveux.

— Je l'avais pourtant suppliée, Rachel. Je l'avais suppliée de ne pas mourir.

Garrett sentit sa gorge se nouer. Rachel était en train de pleurer pour lui.

— Je n'aurais pas dû attendre, poursuivit-il en fermant les yeux. J'aurais dû lui annoncer tout de suite mon admission dans l'équipe. Elle aurait été fière de moi.

Rachel lui prit les mains.

— Elle était déjà fière de toi, Garrett, assura-t-elle.

Puis elle l'enlaça, et il eut la sensation de pénétrer subitement dans un havre de paix.

— Je peux le déduire de ce que tu m'as raconté, poursuivit-elle. Quelle que soit la voie que tu aurais choisie, elle t'aurait apporté son soutien et aurait voulu que tu sois le meilleur dans ton domaine. Elle savait que tu voulais faire partie de cette équipe, et aussi combien tu t'entraînais durement pour en être digne.

Il sentit avec désarroi une larme lui couler sur la joue. Il ne pouvait plus parler et, d'ailleurs, ce n'était pas nécessaire : il s'était délivré de son fardeau.

Prenant le mouchoir en papier que lui tendait Rachel, il s'essuya le visage.

— Merci, lui dit-il.

Elle hocha la tête et recula d'un pas.

— Je dois partir, souffla-t-elle.

— Non ! s'écria-t-il, paniqué.

Si elle s'en allait maintenant, elle ne reviendrait jamais, il le voyait dans ses yeux.

— Garrett !

C'était son père qui, du seuil de la chambre, venait de l'interpeller. Il avait revêtu le peignoir de Stephanie ! Quel spectacle, pensa Garrett, mi-amusé, mi-affligé.

— Oui ? fit-il, conscient que Rachel avait encore reculé d'un pas.

— Le Pentagone vient d'appeler. Lucas est hors de danger.

Garrett leva les yeux vers son père. Une immense joie l'avait envahi.

— C'est merveilleux, s'exclama-t-il. Est-ce que nous allons pouvoir lui parler ?

Son père fit la grimace et il eut soudain dix ans de moins.

— Il est blessé. Il faut qu'on le soigne avant que l'armée ne le renvoie à la maison. Ils espèrent le mettre dans un avion d'ici soixante-douze heures.

— Il va s'en sortir ?

— Oui. Les médecins n'ont aucune crainte là-dessus.

— C'est une merveilleuse nouvelle ! déclara Rachel à Dwight. Je suis très heureuse pour vous.

— Merci, Rachel.

Il parut alors comprendre qu'il venait d'interrompre une conversation.

— Bon. Je vous laisse, les enfants.

— Ce n'est pas la peine, dit promptement Rachel, je m'apprêtais à partir. J'ai des millions de choses à faire aujourd'hui.

— Rachel..., commença Garrett.

— Saluez bien Stephanie de ma part, ajouta-t-elle.

— Rachel ! s'écria cette fois Garrett sur un ton plus vif.

Elle se retourna sur le seuil.

— Laisse tomber, Garrett.

Ne sachant que dire ou que faire pour la retenir, il n'insista pas. Il ne pouvait pas contester ses propres conseils.

Une minute plus tard, la porte se refermait.

Alors, en dépit de la joie palpable de son père et de son propre soulagement, il ressentit un immense vide au fond de lui-même.

* * *

— ... Aussi KBC n'a-t-elle malheureusement pas d'autre choix que de se séparer de vous, termina Tony.

Rachel venait d'être licenciée. Tony avait beau y avoir mis les formes, le résultat était le même : elle avait perdu son emploi.

Au fond, elle s'en fichait. Elle avait tellement perdu ce jour-là qu'en comparaison, son licenciement avait peu d'importance.

— Comme il est de coutume, vous devez libérer votre bureau sans attendre, ajouta Tony.

Il lui fallut deux minutes pour dire à ce dernier ce qu'elle pensait de la loyauté de KBC envers ses employés, cinq minutes pour signer divers papiers dans le bureau des ressources humaines, vingt minutes pour rassembler ses affaires et trente pour dire au revoir à ses collègues.

De sorte qu'une heure à peine après son licenciement, elle se retrouvait au pied de l'immeuble de KBC, un carton sous le bras, à hélér un taxi.

Elle donna d'abord son adresse au chauffeur, puis se ravisa.

— Combien cela me coûterait d'aller jusqu'à Freehold, dans le New Jersey ?

Après avoir consulté son GPS, le chauffeur lui répondit que la course s'élèverait à cent dollars, ce qu'elle accepta. Elle se mit alors à compter les voitures blanches pour ne pas penser à Garrett et à ce qu'il lui avait dit le matin même.

Une heure plus tard, le taxi l'arrêtait devant l'immeuble où habitait sa sœur.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda LeeAnne en l'embrassant.

Elle ajouta alors à l'adresse d'une de ses filles :

— Ne touche pas à ça, Kylie, c'est dégoûtant !

— Tu t'en vas vraiment, constata Rachel en contemplant la mer de cartons qui envahissaient la pièce.

LeeAnne se laissa tomber sur le canapé.

— Oui, dit-elle. Papa a gagné une coquette somme d'argent grâce à ce travail pour la pub.

— Tu vas me manquer, tu sais.

— Toi aussi, tu vas me manquer. Je suis désolée, Rachel, une partie de moi-même avait envie de rester, mais...

— Mais tu ne veux pas être loin de papa et maman, acheva-t-elle.

— Ce n'est pas uniquement pour cela, dit LeeAnne. J'ai moi aussi envie de changer d'air.

— Par pitié !

Sa sœur n'allait tout de même pas être atteinte du même syndrome que ses parents !

— Je sais ce que tu penses. Toi, tu préférerais mourir que de quitter ta petite vie bien sécurisée.

Elle accusa le coup, le souffle court.

— Viens, allons sur le balcon, continua LeeAnne. Je vais laisser les filles se défouler et, si nous avons de la chance, elles feront la sieste ensuite.

Elles s'installèrent en terrasse, le visage tourné vers le soleil, et quand les enfants rendirent les armes, LeeAnne les mit au lit avec une efficacité surprenante. Lorsqu'elle ressortit sur le balcon, elle portait un plateau avec des sandwiches et des sodas.

— Moi non plus, je n'aime pas l'idée d'être loin de toi, dit-elle en tendant une assiette à Rachel.

— En avion, ce n'est pas très loin, fit remarquer cette dernière. Et puis, je vais sans doute avoir du temps libre, maintenant.

Elle avala un peu de soda, avant d'ajouter :

— Je viens d'être licenciée.

LeeAnne poussa un petit cri et Rachel lui raconta comment elle avait perdu sa place sur le projet Brightwater.

— Mais c'est terrible ! Tout cela parce que notre famille a aidé ton rival ?

— Cela n'a rien à voir avec vous, la rassura Rachel.

Elle mordit dans son sandwich et ajouta :

— J'ai des projets. J'ai discuté avec le directeur d'une grande entreprise hier. JWT. C'est Garrett qui m'a recommandée.

— C'est sympa de sa part, observa LeeAnne.

Rachel voulait bien l'admettre, elle aussi. Elle s'était d'abord révoltée en apprenant de la bouche de Hardy Campese que c'était Garrett qui la lui avait recommandée, mais elle avait vite compris que cela partait d'une bonne intention. Et savoir qu'une agence comme JWT avait envie de l'embaucher était fort rassurant.

Son téléphone sonna. C'était Garrett. Elle ne prit pas l'appel.

— Je suis désolée de t'avoir mis la pression, dit-elle à sa sœur. C'est à toi de décider si tu veux rester ou partir. Pas à moi.

Sur ces mots, elles éclatèrent de rire... Et rirent jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux.

— Est-ce que je t'ai déjà dit que tu étais une super-maman ? déclara Rachel, une fois remise de ses émotions. Quel que soit l'endroit où tu

habiteras avec tes filles, tu feras tout ce que tu peux pour elles. Et je vais leur ouvrir un compte-études sans condition.

— C'est vraiment sympa, ça ! La bonne nouvelle aussi, c'est que, grâce à l'argent de Brightwater, maman et papa vont vraiment pouvoir lancer leur affaire à Dayton sans emprunter.

— C'est positif, effectivement, approuva Rachel. Est-ce que je peux t'emprunter ta voiture pour aller leur rendre visite ? Je pourrai peut-être leur prêter main-forte pour faire les cartons.

Quelques instants plus tard, comme elle démarrait la Toyota, sa sœur s'accouda à la portière.

— Je voulais te dire une dernière chose... Tu devrais arrêter, avec tes billets de vingt dollars. Et je ne parle pas que pour moi.

Rachel se sentir rougir.

— Entendu, acquiesça-t-elle.

Sur le trajet, elle pensa à toutes les erreurs qu'elle avait commises en voulant obstinément s'attacher aux choses qui, pensait-elle, la rendaient heureuse. Elle songea aussi aux conseils de Michelle Calder, la mère de Garrett : découvrir ce qu'on aimait dans la vie, puis faire de son mieux pour l'accomplir.

Ce qui lui donna alors une idée...

— Génial ! s'exclama-t-elle à haute voix.

Il lui suffisait d'un ou deux jours de recherches. Elle pourrait se rendre à la bibliothèque municipale de New York, puisqu'elle n'avait de toute façon rien d'autre à faire.

Se garant sur le bas-côté, elle passa quelques coups de téléphone. En dix minutes, elle obtint le rendez-vous qu'elle convoitait pour le mardi suivant. Comme c'était vendredi, elle disposait de trois jours pour le préparer.

Dwight ne broncha pas quand Stephanie lui ajusta le revers de son uniforme. Il ne voulait pas la frustrer dans ce besoin qu'elle avait de lui manifester sa tendresse par mille petites attentions.

— L'avion atterrit à minuit, donc, dit-elle.

— Exact.

Elle le savait parfaitement, mais tous les deux étaient angoissés et le fait de parler du vol de Lucas les aidait à surmonter leur appréhension. L'avion atterrirait sur la base militaire d'Andrews. Dwight s'y rendrait par hélicoptère, en compagnie d'autres militaires.

Lucas serait directement conduit à l'hôpital pour y être examiné et soigné.

Dwight ressentait presque un vertige à l'idée de revoir son fils.

Stephanie voulut s'écarter de lui, mais il l'attira dans ses bras.

— Je t'aime, Stephanie, dit-il.

— Moi aussi.

Et il crut qu'il allait défaillir et s'agrippa à elle. Alors elle poussa un petit gémissement, accompagné d'un rire. Il l'avait écrasée.

— Excuse-moi, dit-il en desserrant son étreinte.

— Ce n'est rien, assura-t-elle. J'adore être dans tes bras. Ces dernières nuits ont été merveilleuses.

Il rougit malgré lui tout en ayant conscience qu'à son âge, c'était ridicule. Dans la chambre d'amis de Garrett — qui avait accepté qu'ils restent tous ensemble chez lui jusqu'au retour de Lucas —, ils avaient connu un degré de passion qui dépassait tout ce qu'ils avaient vécu jusque-là. Sans doute parce qu'il avait accepté de perdre le contrôle.

— J'ai construit ma vie sur la structure et l'ordre, confia-t-il alors à Stephanie. Résultat, j'ai été un mari épouvantable, j'ai éloigné Garrett de la maison et j'ai poussé Lucas à entrer dans la marine, ce qui a failli lui coûter la vie.

— Tu n'es pas un mari épouvantable, protesta Stephanie. Insupportable, oui, souvent, et tu t'es rendu malheureux, tout comme tu as inutilement privé ton fils Garrett de ton affection.

— Je sais, et je ne comprends pas aujourd'hui comment j'ai pu agir ainsi... Stephanie, tu es le pilier de ma vie. Sans toi...

Il chercha ses mots, mais elle ne lui laissa pas le temps de les trouver : elle l'embrassa avec passion.

— Je t'aime, lui répéta-t-il. Je veux rester avec toi pour toujours. Je vais m'efforcer de ravalier ma rigidité et d'être un bon père.

— Il faudra tout de même veiller à ne pas t'étrangler, fit-elle remarquer, malicieuse.

— Je serai prudent, rassure-toi. Tout comme je vais désormais soigner ma relation avec Garrett, c'est promis. Alors, tu rentres à la maison ?

— Avec le plus grand plaisir ! J'attendais juste que tu me promettes de changer. Pas seulement pour moi, mais pour nous tous.

— Tu sais, dit-il alors, nous pouvons emménager dans l'Upper East Side. Je sais que tu as toujours rêvé d'habiter à Manhattan et nous serions plus près de Garrett.

Les yeux de Stephanie s'emplirent de larmes à ces mots.

— Ce sont les hormones, affirma-t-elle en guise d'excuse. Merci, Dwight, merci de tout cœur pour cette proposition. Mais ne décidons rien sur un coup de tête. Attendons que j'accouche.

— Tu ne dis pas cela parce que tu n'es pas sûre de rester avec moi ?

— Bien sûr que non !

Et, de nouveau, elle l'enlaça.

A contrecœur, il finit par la repousser.

— Il faut que j'y aille maintenant.

Il regarda sa montre, qui lui confirma que son horloge intérieure était à l'heure. Puis, sur une impulsion, il ajouta :

— Viens avec moi.

— Pardon ?

— Viens avec moi à Andrews, précisa-t-il. Je veux que tu sois à mes côtés quand Lucas arrivera.

— Mais tu seras avec tes pairs et je sais que tu n’aimes pas mélanger famille et travail.

— Mais tu es la mère de Lucas.

Elle lui adressa un sourire rayonnant.

— Je m’étais dit que j’allais en profiter pour ranger la salle de bains de Garrett, mais tu m’as convaincue.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient à la Hummer. Comme Dwight ouvrait la porte côté passager pour laisser monter Stephanie, il vit une flaque d’eau se répandre sur les chaussures de celle-ci.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-il, alarmé.

— Je crois que je viens de perdre les eaux, répondit-elle.

— Mais c’est trop tôt !

— Deux semaines avant le terme, c’est parfait ! Je vais appeler le Dr Palmer. Cela va sans doute prendre plusieurs heures avant que le travail commence vraiment.

A cet instant, le visage féminin se crispa de douleur et elle poussa un cri.

— Ce ne sera peut-être pas aussi long, fit remarquer Dwight.

— Dwight, mon chéri, dit Stephanie d’une voix tendue, va accueillir Lucas comme prévu. Si le Dr Palmer me dit qu’il faut aller à l’hôpital, je demanderai à Garrett de m’y conduire, ou je prendrai un taxi. Pars ! Ton fils a besoin de toi.

— Non, c’est toi qui as besoin de moi !

Il la saisit fermement par le bras en la voyant se crispier de nouveau.

— Remonte dans la voiture, je te conduis à l’hôpital.

— Mais Lucas...

— Il y aura suffisamment de monde pour l’attendre à l’aéroport. Je vais lui faire passer un message pour lui annoncer que tu es sur le point d’accoucher. Il sera ravi.

Elle allait protester, mais il la bâillonna de ses lèvres.

— Je n’ai pas assisté à la naissance de mes autres enfants. Je veux que celui-ci sache que son père était présent quand il est venu au monde.

Stephanie éclata en sanglots, puis se mit à hurler quand une nouvelle contraction la prit. Livide, Dwight s’installa au volant et, dérogeant aux règles qu’il respectait si scrupuleusement en temps normal, il démarra d’une main et sortit son portable de l’autre pour appeler le médecin.

* * *

Garrett faisait les cent pas dans la salle d'attente du Peregrine Hospital, aussi angoissé que s'il était le père.

Quand Dwight l'avait appelé pour lui demander de venir, il n'avait pas hésité un instant. Maintenant, il le regrettait presque. Comment pouvait-on accepter de se faire un tel sang d'encre ? Sans compter qu'un enfant, c'était au moins dix-huit ans d'inquiétude en perspective...

Non, il valait mieux ne pas se laisser embrigader dans cette affaire d'émotions. Il devait faire comme son père.

Cependant, l'idée de ressembler à Dwight suffisait à lui donner envie de s'abandonner au contraire à une paternité empreinte de sentimentalité...

Garrett mit les mains dans les poches et continua à faire les cent pas. En passant, il découvrit une publicité contre le tabac et poussa un juron. Ce genre d'affiche lui donnait toujours envie de se mettre à fumer !

Dwight fit soudain irruption dans la salle d'attente, enveloppé dans une blouse verte.

— Alors ? demanda Garrett.

Le nouveau venu s'essuya le front avec un mouchoir.

— Tout va bien, paraît-il.

Puis il ajouta d'une voix brisée :

— Mais Stephanie souffre le martyre.

Il regarda Dwight, paniqué à l'idée que sa belle-mère soit à l'agonie et que son père, d'ordinaire dur comme le roc, soit en train de craquer nerveusement.

— On ne lui a pas donné de calmant ?

— Elle n'a pas voulu de péridurale.

— Je pensais que tu étais plus fort que ça, hasarda Garrett en voyant une larme perler dans les yeux de son père.

— Moi aussi. Finalement, je ne suis qu'une poule mouillée.

C'était si ridicule que tous deux éclatèrent de rire, ce qui permit au moins à son père de ne pas s'écrouler complètement.

— J'en déduis que Stephanie et toi, vous vous êtes réconciliés ? fit-il.

Il se garda de mentionner les gémissements qu'il avait entendus dans la chambre d'amis les nuits précédentes. Son père avait rougi. Décidément, c'était la journée des premières !

— Elle a bien voulu me reprendre, dit-il. Je ne sais pas pourquoi, mais je lui en serai éternellement reconnaissant.

Garrett hocha la tête.

— C'est une très bonne nouvelle.

— Les choses vont changer, poursuivit Dwight. Je vais changer, moi. Mais je ne sais pas si je vais tout réussir du premier coup. Alors, si tu constates que je me comporte comme un crétin avec cet enfant, est-ce que tu pourras m'avertir ?

Garrett lui fit un clin d'œil.

— Tu peux compter sur moi !

— Je ne te dis pas que j'apprécierai, mais j'en tiendrai compte, je t'en donne ma parole.

Et tous deux savaient que Dwight Calder était un homme qui tenait ses promesses.

— Et cela vaut aussi pour toi. Je veux dire, si je me comporte comme un crétin avec toi...

Garrett lui lança un regard sceptique.

— Je sais que je me suis comporté comme un crétin par le passé, reprit son père, quand tu m'as supplié de ne pas épouser Stephanie...

— C'était il y a longtemps...

Garrett n'avait aucune envie d'aborder ce sujet.

— En fait, je t'ai menti, reprit Dwight.

Garrett releva la tête.

— Je t'ai dit que je faisais ça pour Lucas et toi, mais, en fait, je voulais épouser Stephanie parce que je l'aimais. Je me suis aussi menti à moi-même, mais ce n'est pas une excuse. Je t'ai fait du mal... Je le regrette. Je tenais à te le dire en dépit de... de ce qui nous sépare.

Son père regarda à son tour la publicité antitabac.

— Je suis fier de ta réussite, ajouta-t-il. Et puis, je te suis très reconnaissant pour ce que tu as fait pour Stephanie et le bébé.

Garrett sentit sa gorge se nouer.

— Tu n'as rien à me dire ? interrogea son père en le couvrant d'un regard inquiet.

Il se mit à fixer l'affiche antitabac.

— Si, déclara-t-il. Je pense que je vais me mettre à fumer.

Son père aspira une longue bouffée d'air et expira bruyamment.

— Visiblement, je ne suis pas le seul qui va devoir faire des efforts, mon fils, conclut Dwight.

Mon fils ? Il ne se rappelait pas que son père l'ait jamais appelé ainsi, mais, au fond, il n'avait rien contre. Il soupira.

— Tu as raison.

Et lui-même avait-il déjà dit ces mots-là à son père ?

— Je crois que, finalement, je ne vais pas me mettre à fumer.

Son père lui sourit et s'avança vers lui pour le prendre dans ses bras. Garrett retint sa respiration quand il l'étreignit...

— Amiral Calder, votre femme a besoin de vous.

Dwight se détacha et, après un regard à son fils, emboîta le pas à l'infirmière qui avait prononcé ces mots.

Garrett le regarda s'éloigner avec envie. Lui, au moins, il avait une femme qui était éperdument amoureuse de lui. Et il allait avoir un enfant qui serait sans aucun doute un trésor pour lui...

Lui aussi pourrait vivre la même chose avec Rachel.

Cette pensée avait jailli en lui à son corps défendant et il s'efforça de l'ignorer. Hélas ! Il sentait qu'elle prenait racine dans son esprit, dans son cœur. Il éprouvait à présent le désir impératif de serrer Rachel dans ses bras, de lui murmurer des paroles insensées sur l'amour éternel et les enfants. Il voulait tout lui donner, et accepter tout ce qu'elle voudrait bien lui offrir.

— Et zut ! fit-il à voix haute. Je l'aime.

Il avait toujours cru que ce seraient les paroles les plus difficiles à prononcer, mais elles avaient franchi ses lèvres très facilement.

— Je l'aime, répéta-t-il.

Il aimait la conviction et la détermination de Rachel. Il aimait sa gentillesse et sa générosité d'esprit. Il aimait son humour. Il aimait le fait qu'elle le connaisse vraiment... et qu'elle l'aime quand même — du moins l'espérait-il. Et, bien sûr, il aimait ses jambes.

Il était donc amoureux de Rachel et il s'était servi de l'histoire personnelle de celle-ci pour lui ravir le poste qu'elle convoitait le plus au monde. Et pour permettre à ses parents, qu'elle adorait, d'aller s'installer loin d'elle.

Il poussa un juron.

Il aimait Rachel et c'était lui qu'il l'avait initiée à « l'art » de laisser tomber !

Aussitôt, il sortit son téléphone et composa un numéro.

Une fois la communication terminée, il appela Rachel.

Elle ne répondit pas.

Sans se décourager, il recourut au stratagème de Stephanie : il laissa sur le répondeur un message disant qu'il était à l'hôpital et que c'était urgent. Puis il mit son propre téléphone sur messagerie.

OceanofPDF.com

Trente minutes plus tard, la porte de la salle d'attente s'ouvrait et Rachel entra, hors d'haleine.

A sa vue, Garrett sentit son cœur flancher. Comment avait-il pu être aveugle au point de ne pas se rendre compte qu'il l'aimait ?

Elle semblait folle d'inquiétude, mais elle le regarda de haut. Elle n'allait certainement pas lui donner le baiser qu'il attendait ; il risquait plutôt de se trouver avec un œil au beurre noir !

— Bonjour, Rachel, dit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle sans répondre. Stephanie a des problèmes ?

— Je suis heureux que tu sois venue, déclara-t-il d'un ton humble.

Elle le regarda d'un air suspicieux et il se mit à rire.

Ce qui la rendit encore plus suspicieuse.

— Est-ce qu'elle est en train d'accoucher ? insista-t-elle.

— Ah oui, le bébé ! s'exclama-t-il, comme s'il avait oublié la raison de sa présence à l'hôpital. Effectivement, elle est en train d'accoucher. Tout va bien, ce ne devrait plus être très long.

Elle le fixa comme si elle avait affaire à un fou.

— Je t'aime, Rachel, articula-t-il alors.

Ces mots résonnèrent dans le silence.

La jeune femme ouvrit la bouche, puis la referma, pour s'humecter les lèvres du bout de la langue. Il adorait cette petite manie qu'elle avait.

— Je t'aime, Rachel, répéta-t-il, juste pour le plaisir de faire résonner ces mots dans sa bouche.

— Qu'est-ce que tu veux dire, au juste ? s'enquit-elle d'une voix tremblante.

— Je veux dire que je suis tombé sous le charme de ton esprit retors, de ton sens de l'humour, de ton mauvais caractère... Bref, je suis tombé amoureux de toi.

— C'est un piège ? Tu ne m'as pas dit cela, la dernière fois.

— Je suis lent, tu sais. Mais j'ai enfin eu une révélation.

— Est-ce que tu ne serais pas en train de chercher une façon de te faire pardonner pour m'avoir volé mon histoire en vue d'arriver à tes fins ? demanda-t-elle, tout en s'approchant de lui.

— Je suis désolé, affirma-t-il. Je me suis comporté comme un mufle, sans doute parce que je luttai contre les sentiments que j'éprouvais pour toi, et que je voulais saboter mon avenir.

— C'est-à-dire ?

— Cela me rend fou... Je n'arrête pas de penser à toi, et, chaque fois que je te vois, j'ai envie de te déshabiller...

— Ce qui n'est pas de l'amour, souligna-t-elle.

— Si, puisque j'ai aussi envie de te passer la bague au doigt.

Elle poussa une exclamation de surprise.

— Eh oui, Rachel, je sais que tu aimes les « toujours », c'est dans ta nature ! Et moi aussi, figure-toi, cela me plaît maintenant, même si j'ai longtemps essayé de me convaincre du contraire.

Il lui prit la main et la regarda droit dans les yeux.

— J'ai tout gâché, parce que je suis un idiot et un lâche. Mais je veux que nous surmontions le passé, et je te veux pour toujours dans ma vie.

— Tu penses vraiment qu'entre toi et moi, ça pourrait marcher ? demanda-t-elle en le scrutant, les sourcils froncés.

— Non, Rachel, ce n'est pas ce que tu dois dire. A ce moment-là, je suis censé entendre : « Moi aussi, je t'aime ». Ecoute, je comprends tes doutes, mais je peux changer. Je suis brillant, tu sais.

— Comment est-ce que je pourrais l'oublier ?

Et elle éclata de rire.

— Je suis ravi de voir que cela t'amuse que je mette mon cœur à nu devant toi. Très bien, puisque tu ne me crois pas, je vais te dire ce que je viens de faire : j'ai appelé Tony pour lui dire que je démissionnais.

Elle reprit aussitôt son sérieux.

— Quoi ?

A cet instant précis, comme sur commande, le téléphone de la jeune femme sonna.

— C’est Tony, souffla-t-elle en consultant l’écran.
— Réponds et dis-lui que tu acceptes le poste.
— Je... Je ne peux pas.
— Arrête de t’accrocher à ta fierté. Tu peux devenir associée chez KBC et directrice générale de la création. Tout ce dont tu rêvais.
— C’est vrai, admit-elle.
— Tu avais raison. C’est pour ma mère que j’ai fait tout cela. Mais elle serait plus fière de moi encore si elle voyait que j’ai trouvé une femme merveilleuse et que je veux la rendre heureuse.
Des larmes roulèrent sur les joues de Rachel.
— C’est vrai, dit-elle encore.
— Je peux très facilement trouver un autre travail, mais une femme comme toi je ne pourrai jamais en retrouver, parce que tu es unique.
Cette déclaration fit rosir Rachel de plaisir.
— Et toi, ajouta-t-il alors en la prenant amoureusement dans ses bras, tu ne retrouveras jamais un homme comme moi. Avoue que tu es folle de moi, Rachel. Il n’est pas possible que tu ne le sois pas.
— Je ne comprends pas pourquoi je trouve ton arrogance si attirante, soupira-t-elle.
— Je peux être arrogant pour le restant de mes jours, si tu veux.
— Merci, mais le trop est l’ennemi du bien, estima-t-elle en nouant les bras autour de son cou. Garrett, je ne veux plus de ce poste chez KBC. En fait, j’en ai déjà trouvé un autre.
Il la serra un peu plus fort contre lui.
— Chez JWT, je suppose ?
— Non, mais, soit dit en passant, merci !
— Chez Ogilvy & Mather ?
— Non plus, répondit-elle avec un sourire jubilatoire.
— Rachel, ma chérie, mais qu’est-ce que tu as fait ?
— Je travaille désormais chez Brightwater Colleges, au poste de directeur des affaires familiales.
— Quoi ? J’ignorais qu’ils avaient un tel service.
— Ils viennent de le créer. C’est en rendant visite à ma sœur que j’ai eu cette idée. Je me suis dit que cela leur plairait sans doute d’aider les gens qui sont dans son cas. Je leur ai présenté une proposition pour développer des programmes susceptibles d’aider les étudiants de différentes manières, et de minimiser les risques d’endettement.

— Incroyable !

Il lui donna soudain un baiser à en perdre haleine, avant de s'écarter tout aussi brusquement pour ajouter :

— Je te reconnais bien là !

— Mais ce n'est pas tout. Brightwater aura de nouveau besoin d'une belle publicité, et j'ai insisté pour que l'on te prenne comme directeur de création. Alors, si j'étais toi, je rappellerais Tony pour annuler ma démission.

— Quoi ? Tu veux être mon client ? dit-il d'un ton horrifié.

— Ce ne sera que justice, après la façon dont tu t'es comporté.

— Il y aura conflit d'intérêts.

— J'en prends le risque. J'ai demandé à Brightwater de me donner un an. S'ils ne sont pas contents de moi, je m'en irai.

— Et la sécurité, dans tout ça ?

— Je ne peux pas échouer, pas avec la brillante campagne publicitaire que tu nous as concoctée.

Elle enfouit la tête dans le cou de Garrett et ajouta :

— Le plus surprenant, c'est que je n'ai pas peur d'échouer, et ça, c'est à toi que je le dois. Tu m'as fait dépasser ce que j'estimais être mes limites.

Emu, il lui plaqua les mains sur les reins et la serra plus fort contre lui.

— Si je comprends bien, tu cherches une façon de m'exprimer ta gratitude ? Sais-tu que cet établissement est rempli de lits ?

— Quelle idée ! fit-elle sur le ton de la réprimande. Encore que...

Elle lui adressa un petit sourire en coin et il sentit un désir violent s'emparer de lui.

— Laisse-moi d'abord te dire une chose, reprit-elle.

Il était sur les charbons ardents...

— J'allais te dire que je t'aimais, Garrett. Mais je ne veux pas que tu...

Il venait de lui plaquer une main sur la bouche pour la faire taire.

— Quand je retirerai ma main, annonça-t-il d'un ton menaçant, tu auras intérêt à me dire que tu m'aimes, tu m'entends bien ? Et rien d'autre !

Elle écarquilla de grands yeux ravis et hocha la tête.

Il retira sa main.

— Je t'aime, Garrett, dit-elle. Je t'aime plus que tout au monde !

— Et tu vas m'épouser, compléta-t-il.

— Juste pour te sauver de toi-même, approuva-t-elle.

Puis elle ne dit plus rien, car il lui donna un baiser dans lequel il versa tout l'amour, tout le désir et toute la loyauté qu'il éprouvait pour elle.

Elle ignora combien de temps ils restèrent ainsi dans les bras l'un de l'autre. Soudain, un toussotement tout proche pénétra son cerveau...

Elle s'écarta de Garrett et se retrouva face à Dwight !

— Rachel, je suis heureux que vous ayez pu venir, déclara celui-ci d'un ton courtois, comme si elle n'était ni essoufflée ni ébouriffée.

Il se tourna ensuite vers Garrett et ajouta :

— Veux-tu venir dire bonjour à ta petite sœur ?

— Ma petite sœur ? Mais j'étais persuadé que ce serait un garçon !

— Moi aussi, d'après l'échographie que m'avait montrée Stephanie. Mais, apparemment, il faut être expert pour interpréter ces clichés-là. En fait, le bébé est bel et bien une fille, je te le garantis !

— Ça alors !

— Tu ne devras jamais parler à ta sœur de ce malentendu..., conclut Dwight.

Rachel se mit à rire et Garrett lui prit la main, enchevêtrant leurs doigts.

— Viens, ma petite Rachel. Il faut que tu fasses connaissance avec ta future belle-sœur.

Ils se dirigèrent tous ensemble vers une salle ensoleillée où Stephanie, un peu décoiffée, berçait son bébé dans ses bras. Garrett ne lâcha pas un instant la main de Rachel, même quand il déposa un baiser sur le front du nouveau-né.

— Je vais avoir besoin de récupérer ma main, tu sais, lui souffla la jeune femme.

Il lui adressa un sourire univoque, les yeux emplis d'humour et d'amour, et elle sut exactement ce qui allait se passer dès qu'ils seraient sortis de la chambre d'hôpital... Elle en éprouva un léger vertige. Un océan de bonheur parfait s'étendait devant elle et l'homme que, finalement, elle avait su apprivoiser...

TITRE ORIGINAL : THAT NEW YORK MINUTE

Traduction française : FLORENCE MOREAU

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PRÉLUD®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photo de couverture

Cœur : © JAMIE GRILL/TETRA IMAGES/CORBIS

© 2012, Abby Gaines. © 2013, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-9796-7

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

OceanofPDF.com

Abby Gaines

PASSION INATTENDUE À MANHATTAN

La débrouille, les fins de mois difficiles qui ont marqué son enfance, Rachel Frye n'en veut plus dans sa vie de jeune femme moderne ! Elle est fière de sa réussite professionnelle et ne doute pas d'être sur le point de devenir associée dans l'agence de pub où elle travaille. Aussi est-elle stupéfaite que sa hiérarchie la soumette d'abord à... un test. Un test, alors qu'elle a déjà largement fait ses preuves ? Et Rachel n'est pas au bout de ses surprises : pour concurrent, elle aura celui que tous surnomment « le Requin » : Garrett Calder — arrogant, mais aussi tellement brillant, et tellement sexy... Pour ne pas céder à la tentation de se laisser croquer, il va falloir que Rachel garde la tête froide !



ROMAN INÉDIT

éditions  HARLEQUIN
www.harlequin.fr

OceanofPDF.com